JANV. 1950

# LE YARD

PRIX 60 FRS

*Magazine policier mensuel : N° 15*

***Dans ce Numéro :***

E. S. BROOKS

## DRAME A MALLOW

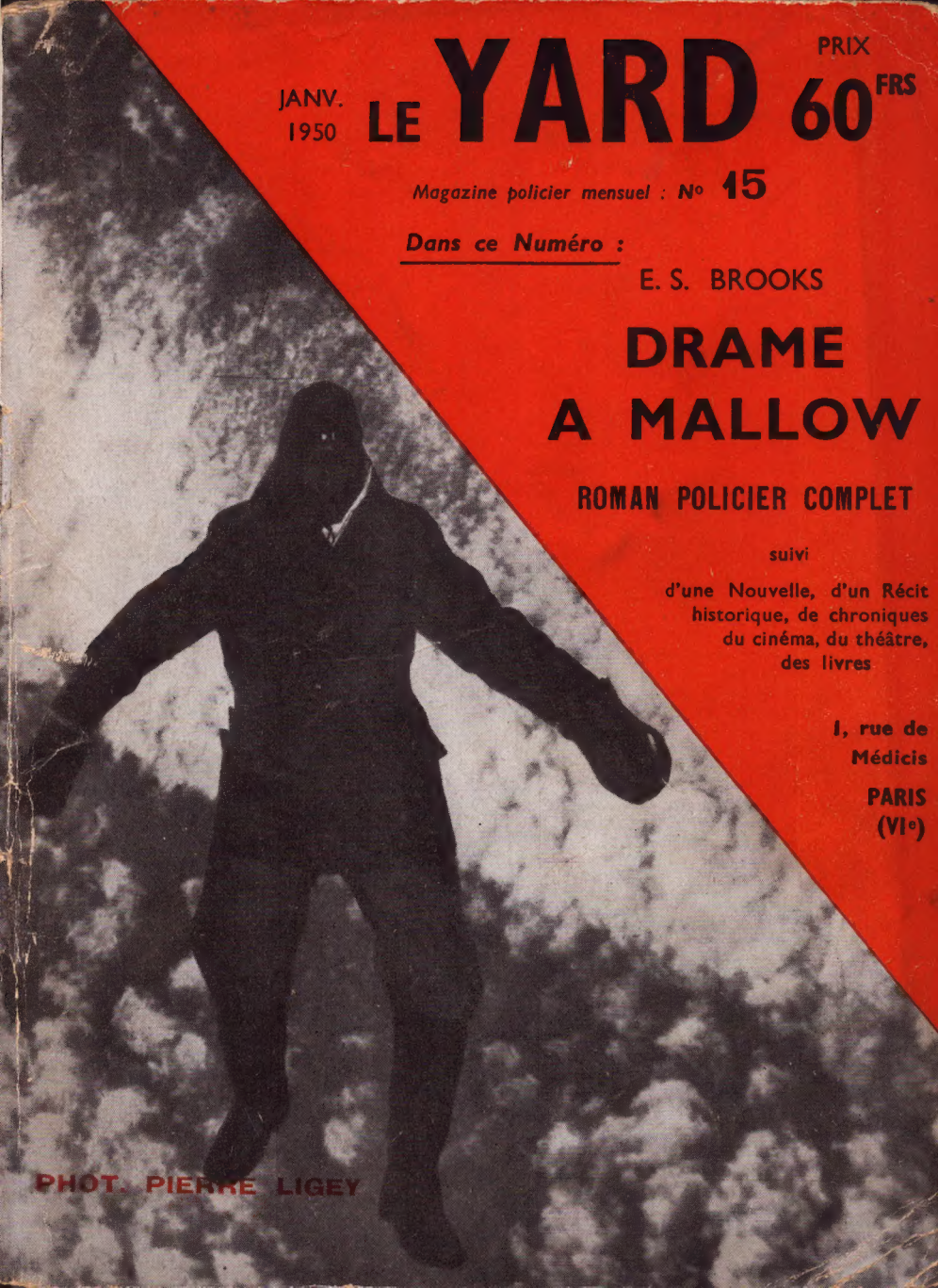
**ROMAN POLICIER COMPLET**

suivi

d'une Nouvelle, d'un Récit historique, de chroniques du cinéma, du théâtre, des livres

1, rue de Médicis

PARIS (VI°)



** Peut être lu par tous. ** Pour adultes.*
**** Pour lecteurs avertis.*

**LA MAISON DE LA PESTE, de Carter Dickson, traduit de l'anglais par Jacqueline Halmos, coll. l'Enigme, Hachette.

Le personnage principal est Sir Henry Merrivale, vieux renard turbulent et original. Ancien chef du service des renseignements au Ministère de la Guerre Britannique, ce pittoresque personnage, plus malin que Maigret, Gilles, Poirot et Sherlock Holmes réunis, a vite fait de mettre dans sa poche l'inspecteur Masters, chargé d'exorciser les fantômes de la Maison de la Peste, et par contre-coup, de rendre à la santé mentale, Lady Bennings et Marion Mortimer, férues de spiritisme, et de démasquer Roger Darworth qui prétend remettre à leur place, à coup de guinées, les spectres indiscrets. Il arrive naturellement à ses fins dans un délai record et pour notre plus grand plaisir.

On aimera ce roman bien construit, et dont les personnages sont bien observés. Chacun d'eux agit suivant son tempérament, son intérêt ou sa passion. Le dénouement est bien amené et tout à fait inattendu. C'est vraiment du beau travail. Une seule critique, puisqu'il en faut : le roman gagnerait en force s'il était allégé.

J. P.

**LE MYSTERE DE LA CLINIQUE, par Charles L. Léonard, traduit de l'anglais par Catherine Grégoire, coll. l'Enigme, Hachette.

Une clinique moderne et sélect du Dr Winston. Organisation parfaite. Luxe. Tout ceci serait bien si la clinique ne servait pas de paravent à un trafic de stupéfiants dont les plus grosses quantités se déversent dans les usines d'armement et les camps militaires des Etat-Unis, alors en guerre avec le Japon et l'Allemagne. Et l'on soupçonne les ennemis d'organiser cette entreprise de démoralisation. Le Bureau des Stupéfiants est impuissant. Impuissant aussi le service des renseignements militaires. Reste comme ultime réserve, Kilgerrin. Kilgerrin, qui se remet lentement d'une grave blessure, refuse puis accepte. On lui donne carte blanche. Et bientôt, le pot aux roses se découvre.

Le récit est mené sur un rythme rapide et nous tient en haleine jusqu'au dénouement. Psychologie un peu sommaire, certes. Mais l'art de conter que l'auteur possède à fond nous rend indulgent à ce défaut. Du mystère, un peu de bagarre, un style agréable ajoutés au sens de l'action dans le récit, font un tout bien agréable à lire.

J. P.

**LA MAIN QUI NOURRISSAIT LA MORT, de Claude Ferny. *Editions de la Bruyère.*

L'originalité de ce roman policier est de se présenter sous la forme d'un dossier criminel. C'est donc le drame que l'on vit, jour par jour, heure par heure. On est au courant des soupçons que nour-

# LE YARD

*Magazine policier mensuel*

SOMMAIRE

*CRITIQUE*

Les livres policiers ..... page 2 et 3 couverture

*INFORMATIONS*

A traveres la Presse ..... page 2

*ROMAN*

*Drame à Mallow*, par E.-S. Brooks, traduit de l'anglais par J. Fournier-Pargoire ..... page 3

*CONTE*

*Obsession*, par Michaël Hervey, traduit de l'anglais par F. Darmont. ..... page 112

*LES AFFAIRES CRIMINELLES DU TEMPS PASSE*

*Compère Guilleri*, par R. de Saint-Junin ..... page 117

*LE CINEMA*

*Drame au Vel'd'Hiv.*, par Sammy ..... page 124

N° 15 — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS***, 1, rue de Médicis, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **360 fr.**

*un an* : **720 fr.**

LE N° **60 frs**

## *INFORMATIONS*

# A travers la presse...

### ● Le syndicat des voleurs et le Code.

Vous serez peut-être étonné d'apprendre que le Code reconnaît le Syndicat des voleurs et réglemente l'activité de ses membres. Et, cependant, veuillez lire l'article 17 et vous serez convaincu. Celui-ci dispose que :

« Ceux qui voudront être voleurs se feront inscrire chez le chef des voleurs et lui rendront compte chaque jour, de tous les vols qu'ils feront et dont il tiendra registre. »

« Tous ceux qui ont été volés s'adresseront à ce même chef des voleurs, lui déclareront l'heure et le jour du vol qui leur aura été fait et ce qui leur aura été pris. »

« Après cette déclaration, le registre des voleurs leur sera communiqué et, si le vol s'y trouve mentionné, il leur sera rendu, à l'exception d'un quart qui sera retenu comme récompense, car il est plus avantageux, l'Etat ne pouvant abolir complètement le mauvais usage du vol, d'en retirer une partie par cette discipline, que de perdre le tout. »

J'oubliais de vous dire qu'il s'agissait d'un code de Police des Egyptiens, dont notre confrère « le Figaro » à qui nous devons cette information, précise même la date, 1969 avant Jésus-Christ.

Mais comme l'Etat n'intervient pas pour frapper les trois quarts restant, d'impôts, amendes ou autres taxes, tout le monde avait déjà compris que le Code en question n'était pas français et ne datait pas d'hier.

### ● Des romans policiers pour enfants.

On annonce une nouvelle collection de romans policiers. Des romans policiers pour enfants. C'est Tante Mad (Mad H. Giraud) qui va la diriger. Bien entendu, ce sont des romans à la portée des jeunes où il y aura du mystère et pas de crimes. Mais il y aura un détective, un Anglais, Sir Jerry. Son fils âgé de quinze ans et un autre petit garçon, Pépin, joueront le rôle du Dr Watson auprès de Jerry, Sherlock Holmes.

Il faut souhaiter que cette collection soit bien adaptée à son objet et que les auteurs se rappellent que la sensibilité enfantine est délicate et doit être ménagée.

### ● Un roman policier d'Henry Bordeaux.

Le dernier roman d'Henry Bordeaux : « Les yeux accusateurs » est un policier. Il est dédié à G. Simenon : « A G. Simenon, créateur du roman policier, son élève retardataire. H. B. » Mais cette dédicace n'est-elle pas une simple coquetterie de l'auteur de *Vallombré* et de *Murder Party?* A tout prendre, Henry Bordeaux n'est pas si retardataire qu'il le dit.

# DRAME A MALLOW

## par EDWY SEARLES BROOKS

Traduction de Jeanne FOURNIER-PARGOIRE

### CHAPITRE PREMIER

### TOMBÉ DU CIEL

Warren Clinton tomba comme une pierre dans l'obscurité; il commit, alors, l'erreur de tirer trop vite la corde de son parachute, et le parachute, au lieu de s'ouvrir immédiatement, s'enroula autour du corps du jeune aviateur.

Il fut saisi d'horreur. Il était à moins de mille pieds du sol. Déjà la masse de soie l'engloutissait dans ses plis. Clinton était trop occupé, pour se demander ce qui arrivait à son avion abandonné.

Enfin, il put se dégager; la corde se tendit, une secousse lui apprit que l'appareil s'était déployé, et il se balança dans les airs, délivré de sa terreur.

— Quelle frousse j'ai eue! grommela-t-il.

Cependant, il n'était pas encore sauvé; autant qu'il en pouvait juger dans l'obscurité, il tombait au beau milieu d'un bois. Descendre en parachute en pleine nuit dans la campagne du Kent, n'est pas un divertissement de tout repos. Warren Clinton ne le faisait pas par jeu, mais comme son avion menaçait de s'effondrer, il n'avait pas eu le choix.

Tout en descendant, il se disait que, dans son malheur, il avait eu beaucoup de chance. Un accident d'avion n'est jamais drôle, surtout à 11 heures du soir, par une nuit sans clair de lune. Depuis deux. ans, Warren Clinton faisait la navette entre Croydon et Le Bourget. A part quelques tempêtes ou un brouillard soudain, c'était une besogne assez monotone. Aussi, s'exerçait-il à des vols nocturnes dans l'espoir de changer de service.

Il se demanda en combien de morceaux serait son avion. Le vieux Freckles Moss — autrement dit le chef d'escadrille Stephen Moss — qui en était l'auteur, aurait le cœur déchiré. Cependant, dès le début Warren avait attiré son attention sur quelques défauts, mais l'autre n'avait fait que hausser les épaules.

D'ailleurs, l'appareil était rapide, économique, facile à conduire. En quittant Le Bourget, Warren s'attendait à un voyage sans incident. Il avait traversé la Manche sans encombre, puis une secousse lui avait

donné à réfléchir. Il avait entendu des ratés; le manche à balai bientôt n'obéissait plus à ses mains. Warren avait décidé qu'il était temps de se confier à son parachute.

En approchant du sol, il s'intéressa davantage au paysage. Il devait se trouver entre Trunbridge Wells et Westerham. Le pays était accidenté et boisé. Le vent le poussait au sommet d'une colline. Un petit bois s'étendait à ses pieds, impossible de l'éviter.

Sans aucun doute, il aurait à passer un mauvais quart d'heure. Le jeune homme serra les dents et attendit l'inévitable choc. Pan! Ses pieds heurtèrent quelque chose avec un bruit sourd et il se trouva sur le faîte d'un toit, un toit qui se balançait et auquel l'aviateur déconcerté se cramponna avec l'énergie du désespoir. Il arriva à se débarrasser de son parachute qui fut entraîné par le vent et chercha à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait.

Il était bien sur un toit; cependant, Warren Clinton était tombé sur la cime d'un arbre d'une hauteur extraordinaire. Le jeune homme était encore trop ébranlé par sa chute pour réfléchir, mais un vague souvenir lui revenait. Quelque part, il avait vu une cabane à la cime d'un arbre. Comment, quand, où? il n'en savait rien.

Peu à peu, ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité. Autour de lui, des branches s'agitaient et chuchotaient sous la brise d'une nuit d'été. A part cela, un profond silence régnait. A quelques pas de lui, Warren Clinton aperçut une lucarne de forme étrange qu'il ne voyait pas pour la première fois. Il rampa jusqu'au rebord du toit; au-dessous, s'étendait une terrasse rustique; le jeune homme put y descendre grâce à la gouttière. La terrasse était entourée d'un garde-fou qui s'ouvrait sur une échelle de bois.

— Ça alors! grommela Warren de plus en plus surpris. Qui peut bien habiter dans un nid pareil, en plein bois, à des lieues de toute habitation?

Il se tourna et se trouva en face d'une porte. Il hésita un moment et puis frappa, mais il était sûr de n'obtenir aucune réponse. Si cette extraordinaire demeure était habitée, son occupant aurait entendu le fracas de chute de Warren. Il attendit et tourna la poignée; la porte s'ouvrit. Une odeur de tabac et de rhum frappa ses narines avec un relent de goudron.

— Hé là! Y a-t-il quelqu'un! cria-t-il.

Un craquement causé par le vent lui répondit seul. Warren retint son souffle et promena autour de lui le rayon de sa petite lampe électrique qui ne le quittait jamais; il fut étonné de voir une petite pièce propre et bien rangée aux boiseries sculptées; au milieu, se dressait une table fixée au plancher et dont les bords étaient entourés de violons comme dans un navire. Un coffre de livres surmonté de quelques rayons occupait un des côtés; en face, était une couchette aux draps très blancs. Au-dessus, s'ouvrait la lucarne qui avait la forme d'un sabord. Évidemment, cette chambre avait été faite à l'image d'une cabine. Le balancement causé par le vent complétait l'illusion. Une rafale lui communiqua un mouvement de tangage et Warren tendit l'oreille au bruit des vagues. Avec effort, il revint à la réalité. Il n'était pas en pleine mer dans la cabine d'un navire, mais sur la cime d'un arbre dans un bois du Kent. De plus, il n'avait pas

le droit d'être là; et, si quelqu'un arrivait, ses explications pourraient paraître un peu embrouillées; car son avion était tombé à plusieurs kilomètres de là et son parachute avait disparu. Rien ne montrait qu'il tombait du ciel.

Sur la table, un journal était étalé près d'une blague à tabac. Sans aucun doute, la maisonnette était habitée et le propriétaire absent. Warren n'était qu'un intrus; il n'avait qu'à se retirer. Il sortit, ferma la porte et inspecta l'échelle. Elle était probablement assez solide, mais paraissait assez dangereuse pour tout autre qu'un marin. Warren se mit à descendre sans enthousiasme.

Ce n'était pas besogne facile. Les échelons étaient espacés. Quelquefois l'échelle descendait en ligne droite, quelquefois elle s'enroulait comme un serpent autour des branches. Le jeune homme poursuivit son chemin avec prudence et, bientôt, il se dit que le sol ne devait pas être loin; mais à ce moment il ne trouva plus d'échelons sous ses pieds. Il prit sa lampe électrique; il était à environ vingt mètres du sol, le tronc de l'arbre était lisse et sans branches, et la dernière partie de l'échelle manquait.

Warren réfléchit. Sauter c'était, sans doute, se casser les deux jambes; il n'avait pas, cependant, l'intention de rester cramponné à l'échelle toute la nuit. Remonter dans la cabine ne lui disait rien. Warren Clinton était un jeune homme paisible et sérieux, qui aimait sentir la terre ferme sous ses pieds; il désirait aussi trouver une route qui le conduirait à un téléphone d'où il pourrait se mettre en communication avec l'aérodrome de Croydon. On devait déjà être inquiet et on lui enverrait une auto. L'aviateur se sentait très seul et il avait faim.

Un peu plus bas s'avançait une grosse branche. Il arriva à l'atteindre et, là, la chance lui sourit. L'arbre voisin lui présenta une autre branche; il y sauta, entendit un craquement sinistre, mais parvint à se laisser glisser sans trop de difficultés le long du tronc. Devant lui, il aperçut un sentier. Bien qu'il ne fît pas froid, il se sentait glacé jusqu'à la moelle des os. C'était peut-être la solitude de ce bois avec ses chuchotements mystérieux.

— Mon Dieu! Qu'est-ce cela? murmura-t-il en tressaillant.

Son cœur battait avec force. A quelque distance, une lumière s'agitait au milieu des arbres comme un feu follet. Puis, il entendit des pas hésitants et une voix si rauque qu'elle semblait à peine humaine.

Warren n'était pas poltron, mais il battit en retraite et se cacha au milieu des buissons. Un instinct secret lui conseillait de ne pas se montrer.

Le promeneur solitaire parut dans le sentier, forme grotesque dans la lumière jaune et vacillante d'une lanterne. C'était un homme trapu, assez vieux, aux cheveux grisonnants, au visage de franc scélérat; une cicatrice profonde barrait sa joue gauche, sa bouche était de travers. Il était vêtu d'une veste de marin et coiffé d'une casquette. Il s'arrêta sous le grand arbre et tira quelque chose qui ressemblait à une tige de lierre. Un grincement se fit entendre et l'échelle se dédoubla et arriva jusqu'au sol.

Warren eut un nouveau frisson; il se réjouissait de n'avoir pas révélé sa présence. L'homme à la lanterne gravit l'échelle, la remonta

derrière lui et disparut. Quelques minutes plus tard, la porte de la cabine se refermait et le silence régnait de nouveau dans le bois.

Warren sortit de sa cachette et se mit à courir. Il était sûr que le sentier le conduirait jusqu'à la route. Même enfant, il n'avait jamais eu peur des ténèbres, mais maintenant il lui tardait de quitter le bois et d'apercevoir au-dessus de sa tête la clarté rassurante des étoiles. Il fut surpris et rassuré de voir que les arbres s'arrêtaient cinquante mètres plus loin; il croyait que le bois était vaste et qu'il était tombé au milieu. Il regarda autour de lui mais ne put distinguer grand'chose. Le sentier était bien entretenu avec de chaque côté des bordures fraîchement taillées. On eût dit une allée de jardin... Warren brusquement s'arrêta : à droite s'élevait un mur d'une hauteur extraordinaire. Une maison? non, ce n'était pas une maison. C'était simplement un mur qui se dressait dans la nuit à quarante pieds au-dessus du sol.

Cette fois, Warren retrouva ses souvenirs. Il s'était souvent demandé pourquoi un respectable citoyen anglais entourait son domaine d'un mur aussi haut. Il l'avait vu très souvent, mais de loin et de très haut, et, même une fois, environ un mois plus tôt, il s'était légèrement détourné de son chemin pour passer au-dessus; il avait vu une maison farouche avec un jardin assez soigné entouré d'un bois; au milieu des arbres, on apercevait le toit de la maisonnette avec la lucarne en forme de sabord. Et la propriété était encerclée d'un mur haut de quarante pieds. Bizarre qu'il fût tombé là. Mais, soudain, Warren Clinton fut frappé d'une pensée : le mur se dressait formidable et rébarbatif et il comprenait qu'il était à l'intérieur de ce domaine si bien gardé. Il s'approcha consterné.

Le mur était aussi abrupt qu'une falaise, sans lierre ni la moindre plante grimpante. Les arbres étaient assez éloignés. Warren songea que son parachute l'avait déposé dans un terrain clos d'où il ne pourrait sortir. A quelque distance, il apercevait la maison; aucune lumière amicale ne brillait aux fenêtres; le bois était plein d'ombres sinistres. Un vent froid s'éleva et Warren eut l'impression d'être entouré de formes indistinctes qui se méfiaient et chuchotaient... Il se reprit et fit appel à tout son sang-froid. Il y avait quelque chose d'étrange là-dedans. Les gens normaux n'entourent pas leur jardin d'une imitation de la Muraille de Chine. Sans doute, une porte était quelque part, mais elle devait être verrouillée. Le jeune aviateur s'impatientait. Escalader le mur était hors de question; il ne lui restait qu'à aller à la maison, à sonner et à expliquer son embarras, mais Warren n'avait aucune envie de faire cela. La maison ne l'attirait pas. Il s'approcha du mur; un épais tapis d'herbes assourdissait le bruit de ses pas. Après tout, pourquoi ne pas appeler cet étrange vieillard qui habitait la cabine à la cime de l'arbre? A cet instant, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Comme il réfléchissait, immobile dans l'obscurité, un bruissement de feuilles se faisait entendre dans un fourré tout près de là. Un être vivant s'avançait. Les nerfs de Warren étaient ébranlés et son premier mouvement fut de s'enfuir. Mais il n'était pas homme à éviter le danger. D'un geste rapide, il sortit de sa poche sa lampe électrique et promena le rayon autour de lui : la clarté tomba sur la plus jolie fille qu'il eût jamais vue.

## CHAPITRE II

## UNE JEUNE FILLE DANS LA NUIT

— Oh! s'écria l'inconnue d'une voix farouche.

Warren Clinton ne dit rien. Sa surprise était trop grande. La jeune fille se trouvait en pleine lumière et Warren remarqua qu'elle était petite, mince, et n'avait certainement pas plus de vingt ans. Ses yeux étaient violets... ou peut-être marrons... C'était difficile à voir. En tout cas, ils étaient sombres et très beaux. Et c'étaient des yeux où se lisait le courage, la fierté, la fraîcheur de l'âme. Sa bouche était petite et son menton résolu. La forme de son nez plaisait à Warren. Ses oreilles, il ne pouvait les voir, car elles étaient cachées sous un béret noir; ses cheveux étaient également invisibles, mais, à en juger par les sourcils, ils devaient être noirs ou châtain foncé. Warren fut stupéfait du costume de l'inconnue. Un jersey noir, pantalon noir, gants noirs. Elle était en noir des pieds à la tête et, si Warren n'avait pas eu sa lampe électrique, il ne l'aurait pas vue. Elle faisait en quelque sorte partie de la nuit. C'était une rencontre étrange dans un jardin apparemment vide, à minuit. Mais tant de choses étranges étaient arrivées à Warren depuis qu'il s'était confié à son parachute, qu'il était prêt à tout accepter sans étonnement.

— Je vous ai fait peur, dit-il. Et vous m'avez fait peur aussi. Quand j'ai entendu du bruit dans le buisson, je me suis demandé qui pouvait bien rôder par là. Habitez-vous ici?

— J'allais vous poser la même question, chuchota la jeune fille; j'ignorais que M. Carrington eût un visiteur.

— Il l'ignore aussi, répliqua Warren d'un ton sec. Je ne savais pas que le propriétaire de cette maison et de ce jardin s'appelait Carrington.

— Je ne comprends pas, dit la jeune fille rassurée par le ton amical de Waren. Voulez-vous, s'il vous plaît, baisser votre lampe électrique, la lumière m'éblouit.

Warren eut envie de riposter qu'il était encore plus ébloui qu'elle, mais ce n'était pas un moment favorable aux plaisanteries. Il jeta un dernier regard sur la ravissante silhouette et éteignit sa lampe.

— Merci.

— Vous disiez que vous ne compreniez pas, réprit Warren. Je suis dans le même cas. Je ne sais même pas le nom de cette maison et c'est la première fois que je me trouve ici. Je ne tiens pas du tout à y rester, mais, malheureusement, je ne sais comment sortir.

— Comment êtes-vous entré?

— Je suis tombé en parachute, expliqua Warren. J'aurais dû vous le dire d'abord. Oui, j'accomplissais un vol de Paris à Croydon. J'ai eu un accident et j'ai été obligé de sauter d'avion.

— C'était donc cela? J'ai entendu un bruit étrange, il y a environ dix minutes, et je me demandais ce que cela pouvait être.

— Dix minutes! Cela m'a paru un siècle.

— Peut-être vingt.

Elle s'avança et lui saisit le bras.

— Je comprends maintenant, dit-elle. Alors, personne ne sait que vous êtes ici?

— Personne, excepté vous.

— Pas M. Carrington. Vous n'avez réveillé personne dans la maison?

— Non, pas que je sache.

— Comment, vous n'avez pas vu le capitaine Piper? C'est le domestique de M. Carrington et il habite dans une sorte de cabine au sommet d'un arbre.

— Je l'ai vu dans le bois, il y a quelques instants. Instinctivement, je l'ai évité, répondit Warren. Mais, à ce moment-là, je croyais que j'étais dans un bois ordinaire. Ce n'est que plus tard que j'ai découvert le mur.

Il expliqua qu'il était tombé sur le toit de la cabine.

— Je comprends, dit la jeune fille, et dans sa voix vibrait un soulagement indicible. Alors, ni M. Carrington, ni le capitaine Piper ne savent que vous êtes ici ou que vous m'avez vue. Voulez-vous partir?...

— Partir? répéta Warren surpris.

— Je peux vous aider à sauter le mur...

— Une minute, si vous voulez bien, dit Warren fermement. C'est à votre tour à vous expliquer. Que veut dire cet accoutrement? Que faites-vous ici? Vous dites que vous pouvez m'aider à sauter le mur, mais j'en doute. Savez-vous pourquoi ce mur a été construit? Qui est M. Carrington?

— Vous n'êtes donc pas du pays?

— Je vous ai dit que c'est la première fois que je me trouve ici.

— Vous êtes à Carrington Manor, à quelque distance du village de Mallow Datchett.

— Je connais Mallow Datchett, réplique Warren. Le clocher de l'église et moi nous sommes de vieux amis : c'est un de mes points de repère. Mais pourquoi ce mur?

— Ce serait trop long à vous raconter. Il faut que vous sortiez d'ici, dit la jeune fille en noir. Pendant la guerre, ce Carrington venait de se marier, quand des avions, au cours d'un raid, ont jeté des bombes et sa fiancée a été tuée sur le coup.

— Quelle horreur!

— Carrington a juré de quitter à jamais le monde. Il s'est enfermé dans cette maison... la maison qu'il avait préparée pour sa jeune femme et il a vécu les fenêtres closes jusqu'à ce que le mur fût bâti. Il a juré de ne plus mettre les pieds hors de son domaine et, depuis vingt ans, il vit dans cet ermitage.

— C'est une drôle d'idée, dit Warren, mais vous ne m'avez pas expliqué encore ce que vous faites ici dans ce costume.

Warren Clinton, depuis quelques minutes, avait décidé que la présence d'une jeune fille dans ce jardin était bizarre. Tandis que la

lumière de sa lampe électrique éclairait son joli visage, il n'avait pu réfléchir clairement. C'était la plus jolie fille qu'il eût jamais vue et sa voix douce et ses manières montraient qu'elle était cultivée et bien élevée. Maintenant, elle n'était plus qu'une ombre et le charme avait cessé d'agir. Aussitôt, des soupçons avaient assailli Warren. D'abord, elle était là à l'insu de l'excentrique M. Carrington et de son domestique. Ensuite, ses vêtements laissaient supposer le mystère. Il s'agissait peut-être d'un crime. S'il n'avait pas interrompu sa promenade nocturne...

La douce voix de la jeune fille mit fin à ses méditations. Elle s'était approchée et lui tenait le bras.

— Je vous en prie, ne m'obligez pas à m'expliquer maintenant. J'ai si peur qu'on ne vous trouve ici.

— Moi? interrompit Warren. Pourquoi avoir peur pour moi? j'ai une très bonne excuse. Je n'ai pas pu empêcher mon parachute de tomber où il a voulu. Je crois plutôt que c'est vous qui avez peur d'être trouvée là.

— Peut-être, mais je vous en prie, partez. Sans mon aide, vous ne pouvez franchir ce mur. Si je vous offre un moyen de quitter ce jardin, me promettez-vous d'oublier notre rencontre?

— Je ne crois pas que cela me sera possible, riposta Warren en secouant la tête.

— Je vous jure que je ne faisais rien de mal ici, rien de malhonnête; je ne peux pas expliquer. Tout ce que je vous demande, c'est de sortir d'ici et de ne pas dire que vous m'avez vue. Je vous en prie, ayez confiance en moi.

Sa voix était suppliante et Warren, qui n'avait pas un cœur de pierre, céda.

— Partons, dit-il.

Sans un mot, elle se détourna, et lui tenant toujours la main, le guida le long du mur. Puis, elle s'arrêta.

— Grimpez le premier, chuchota-t-elle. Vous m'attendrez en haut.

Warren regarda le mur. Il présentait une surface nette et lisse.

— Me prenez-vous pour un oiseau? demanda-t-il. Comment puis-je grimper?

— Mais il y a une échelle. Ne la voyez-vous pas?

— Que je sois pendu si... Sapristi, elle est là, mais, à quoi bon. Je pensais que vous parliez d'une véritable échelle : celle-ci ne peut me servir.

Le long du mur pendait une fragile échelle de corde. Warren la saisit et fut étonné de sa légèreté. Elle était en soie. Aussitôt, tous ses soupçons revinrent. On ne rencontre pas souvent une jeune fille qui se promène, la nuit, pourvue d'une échelle de soie. Sa présence dans le jardin de Carrington Manor n'était pas due au hasard. Tout était préparé depuis longtemps. Le jeune homme contempla la vieille maison sombre et silencieuse et se sentit plus intrigué que jamais.

— Elle est très solide, chuchota-t-elle. Je vous en prie, dépêchez-vous.

Waren tressaillit.

— Non, dit-il d'un ton résolu. Montez la première. Peut-être l'échelle se cassera-t-elle sous mon poids. Alors, je pourrai vous jeter

le reste et vous pourrez vous enfuir. Moi, peu importe qu'on me trouve ici, j'ai une bonne excuse et ma conscience est tranquille.

— Vous n'avez pas confiance en moi, dit-elle amèrement. Vous me prenez pour une voleuse. Évidemment, toutes les apparences sont contre moi.

Elle saisit l'échelle et Warren admira son agilité gracieuse. Elle monta avec rapidité et le jeune homme se dit qu'elle n'en était certainement pas à son coup d'essai.

— A votre tour, maintenant, cria une voix douce.

Warren entreprit l'ascension. D'abord, son poignet gauche s'entortilla dans la corde de soie, puis son pied glissa; il tomba lourdement.

Sa seconde tentative fut plus heureuse. Mais il décida qu'il aimait mieux un parachute qu'une échelle de soie. En même temps, l'agilité qu'avait montrée la jeune fille lui prouvait qu'elle et l'échelle de soie étaient de vieilles connaissances. Quand il atteignit le sommet, il la trouva assise sur la brique couverte de mousse. Il s'assit près d'elle.

— Je ne croyais pas que j'y arriverais.

— Cela vous a paru difficile?

— C'est votre sport favori? demanda Warren.

Elle ne répondit pas.

L'échelle était fixée avec un crochet recouvert de caoutchouc. Elle la détacha et l'accrocha de l'autre côté du mur. Puis elle descendit rapidement. Quand Warren reçut le signal, il la suivit avec gaucherie. Il fut content de sentir la terre ferme sous ses pieds et il regarda avec intérêt sa compagne qui, d'une habile secousse, détachait l'échelle. Une chose pareille ne peut se faire sans entraînement.

— Écoutez-moi, maintenant... commença Warren.

— Marchons, voulez-vous, interrompit-elle. Il n'y a pas d'arbre ici. Seulement quelques bouquets de ronces et de genêts... Oh! qu'est cela?

— Quoi? Je ne vois rien.

— Regardez, dit la jeune fille en indiquant le mur.

Warren aperçut une sorte de fantôme qui s'agitait à trente ou quarante mètres de là. Il tressaillit, puis se mit à rire.

— Çà, c'est de la chance, s'écria-t-il, c'est mon parachute. Je croyais l'avoir perdu. Il a dû s'accrocher là-haut.

— Il faut le reprendre, dit la jeune fille. Personne ne doit savoir que vous êtes tombé dans le parc de Carrington Manor, il ne faut donc pas qu'on y trouve votre parachute. Vous comprenez, vous n'auriez pu sortir sans mon aide et, comme vous m'avez promis de ne pas parler de notre rencontre, vous direz que vous êtes tombé dans une prairie à quelque distance.

— Vraiment, dit Warren, vous pensez à tout.

Ils suivirent le mur et Warren contempla l'inconnue qui cherchait à fixer de nouveau son échelle au sommet du mur. Son premier essai échoua, mais, la seconde fois, le crochet se fixa au milieu des pierres et la jeune fille grimpa. Les cordes du parachute étaient retenues dans une fissure.

Waren attrapa la masse de soie qui s'abattait sur lui et il chercha

à se dégager quand il entendit une exclamation près de lui. La jeune fille avait détaché son échelle.

— Qu'y a-t-il?

— Rien. Je me suis égratignée à une ronce, c'est tout, dit la jeune fille.

— Voyons, dit Warren en saisissant sa lampe électrique.

Il savait bien qu'elle était jolie, mais son admiration fut encore plus grande que la première fois. L'inquiétude qui durcissait les traits de la jeune fille avait disparu et elle souriait. Sa bouche, entr'ouverte par un sourire espiègle, montrait des dents blanches et égales. Mais ce sourire ne dura qu'une minute. Elle porta la main à son cou, quand elle la retira, du sang tachait ses doigts.

— Ce n'est qu'une égratignure, dit-elle.

— Laissez-moi voir, insista Warren.

Ce n'était qu'un prétexte pour la contempler plus longtemps. L'égratignure, en effet, était insignifiante, mais Warren voulait voir ses cheveux.

— Cela saigne beaucoup, remarqua-t-il.

D'un mouvement rapide, il enleva le béret. Une masse de cheveux noirs et ondulés fut révélée, des cheveux soyeux qu'il écarta pour voir la blessure. L'oreille était toute petite et, en dessous, une petite égratignure saignait légèrement.

— Ne dites pas de bêtises, s'écria-t-elle en faisant un pas en arrière et en remettant son béret. Vous savez très bien que ce n'est rien et je vous en prie, ne m'aveuglez pas avec votre lumière.

— Tout ceci est ridicule, riposta Warren. Je vous ai dit pourquoi je me trouvais ici, mais vous avez gardé votre secret. Votre conduite est terriblement mystérieuse. Je vous en prie, donnez-moi quelques explications. Vous n'avez pas l'air d'une fille à... je ne crois point...

Il bafouillait et ne montrait pas du tout la sévérité qu'il s'était proposée. C'est que l'inconnue le regardait bien en face de ses grands yeux francs et honnêtes... Cependant, elle s'était introduite clandestinement dans le parc de Carrington Manor.

— Je n'avais aucune mauvaise intention, dit-elle. Je vous en prie, croyez-moi.

— Eh bien, peut-être... si vous...

Le jeune homme ne put aller plus loin.

— Donnez-moi votre parole d'honneur de ne jamais révéler cette rencontre quoi qu'il arrive, insista-t-elle en s'approchant de lui. Je ne peux rien vous expliquer maintenant, mais je ne faisais rien de mal. Croyez-moi. Voulez-vous me donner votre parole?

Warren Clinton était un jeune homme énergique, cependant il céda.

— Très bien, dit-il avec un sourire, je vous le promets.

— Merci, dit-elle doucement. Je vous en serai toujours reconnaissante.

Elle sourit et le quitta si brusquement qu'il lui fallut une minute ou deux pour savoir qu'elle était partie.

— Attendez! Une minute!

Elle avait disparu et il ignorait quelle direction elle avait prise. Aucun bruit n'arrivait à ses oreilles. Il n'entendait que le soupir du vent et les battements de son cœur.

— Écoutez-moi donc... je...

Warren s'interrompit. Il se rendait compte qu'il était tout seul. Aussitôt, toute sa lucidité lui revint, et comprenant qu'il n'avait aucun espoir de la retrouver, il se mit à jurer. Il ne savait même pas le nom de cette jeune fille ni son adresse.

Il avait l'impression de rêver. Il était seul dans les ténèbres, au pied du mur mystérieux. Son bon sens lui disait qu'il n'avait rien à craindre, mais un pressentiment qu'il ne pouvait définir l'avertissait d'un danger prochain. A la hâte, il se mit à plier son parachute; puis, s'étant un peu éloigné du mur, il se sentit mieux. Bientôt, une longue perspective de champs et de prairies s'offrit à ses yeux. Au loin, une étrange lueur brillait. Un feu de joie, peut-être. Soudain, le jeune homme sursauta. Son avion! Bien entendu, il s'était enflammé en frappant le sol.

Warren Clinton ne pensa pas qu'il n'avait vu aucune clarté en descendant en parachute, et pourtant, l'appareil avait dû atteindre le sol le premier.

Il se mit à courir dans la direction des flammes et, après s'être frayé un chemin à travers une haie, il se trouva dans un champ de blé; une petite foule était rassemblée autour d'un brasier; il y avait là quelques paysans, une ou deux jeunes filles en robes d'été, deux hommes en costume de flanelle, un inspecteur de police et un agent. Tous se tenaient à distance respectueuse de l'appareil. Warren ressentit une tristesse sincère. Le pauvre vieux Freckles, que dirait-il en apprenant le triste destin de son œuvre?

— Attention, monsieur!

L'inspecteur lui posait la main sur le bras et le retenait.

— Il pourrait y avoir une autre explosion.

— C'est peu probable, dit Warren en secouant la tête. Je n'avais pas de provision d'essence. Heureusement l'appareil est tombé dans un champ et non sur une maison. L'accident aurait pu être beaucoup plus grave.

— Il l'a été pour le pilote, pauvre diable! répliqua l'inspecteur. Espérons qu'il a été tué sur le coup dans la chute... avant l'incendie.

Warren sourit. Le digne inspecteur ne pouvait pas deviner qu'il était en train de parler au pilote lui-même.

— Nous ne pouvons pas encore le retirer, continua l'inspecteur en jetant un regard de mépris à Warren dont le sourire l'irritait. Il faut attendre que le feu soit éteint... et je vous assure, jeune homme, qu'il n'y a pas de quoi rire, ajouta-t-il sèchement.

Warren ne put s'empêcher d'éclater de rire et tous les spectateurs le regardèrent avec curiosité.

— Vous me croyez fou, expliqua-t-il. Mais vous n'avez pas besoin de vous tourmenter au sujet du pilote. Il est sain et sauf.

— Assez de bêtises, grommela l'inspecteur. Qui êtes-vous d'abord?

— Le pilote de l'avion.

— Quoi?

— Oui, appuya Warren. C'était moi qui étais là-dedans; heureusement que j'avais mon parachute.

Ces paroles firent sensation. Tous se pressèrent autour de lui et

l'accablèrent de questions. L'inspecteur, d'un geste, fit reculer la foule et saisit Warren par le bras.

— Vous étiez dans cet appareil? demanda-t-il. Comment pouvez-vous le prouver?

— Ceci n'est pas une preuve suffisante? répliqua Warren en montrant son parachute. Il n'y a là aucun mystère, inspecteur. Je volais de Paris à Croydon quand j'ai senti que l'appareil ne m'obéissait plus. Naturellement, j'ai sauté. Je suis tombé dans une prairie à deux ou trois kilomètres d'ici.

— Je suis content que vous n'ayez eu aucun mal, monsieur, dit l'inspecteur. Voulez-vous me dire votre nom?

— Clinton. Warren Clinton : de la Compagnie Royale d'Aviation, Croydon.

— Mais j'ai entendu parler de vous, Monsieur Clinton, dit l'inspecteur plus cordial. Vous êtes un de nos meilleurs pilotes, n'est-ce pas?

— Ce qu'on appelle un as, dit Warren, mais cette nuit je ne me suis pas montré sous mon meilleur aspect.

L'incendie avait été oublié à son profit. Un homme qui vient d'échapper à la mort en affrontant le vide avec un parachute est presque un héros. D'ailleurs, le nom de Warren Clinton était déjà bien connu dans l'aviation.

— Je suis très heureux que vous vous soyez tiré sain et sauf de ce mauvais pas, Monsieur Clinton, dit l'inspecteur d'une voix grave. Mais je ne peux pas comprendre que vous montriez si peu d'inquiétude pour votre passager.

— Mon passager?

— Oui, monsieur, dit l'inspecteur. Qui était-ce? Votre mécanicien? Pourquoi n'a-t-il pas sauté aussi? Il n'avait pas de parachute?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, s'écria Warren. Je n'avais pas de passager. J'étais tout seul.

L'inspecteur lui jeta un regard scrutateur.

— Vous n'aviez pas de passager? répéta-t-il.

— Bien sûr que non, riposta Warren impatienté. Je le sais bien.

— Alors comment expliquez-vous ceci, monsieur? demanda l'inspecteur et il entraîna Warren vers les débris de l'aéroplane; le jeune aviateur y jeta un regard presque indifférent... puis resta pétrifié, car, au milieu de cette masse incandescente, il avait aperçu une forme humaine à moitié carbonisée.

## CHAPITRE III

## LE CORPS DE L'INCONNU

**Le destin, en choisissant Warren Clinton pour son jouet, ne faisait pas les choses à moitié. On aurait pu supposer que, pour une nuit, le jeune homme avait eu assez d'émotion et de surprise. Mais le destin**

n'en avait pas jugé ainsi. Warren rougit, puis pâlit. L'inspecteur qui ne le quittait pas des yeux remarqua son agitation.

Mais le jeune homme restait incrédule. Il savait très bien que, quand il avait sauté, l'appareil était vide; il était donc vide maintenant. Cette forme n'était qu'une illusion, un jeu de lumière. Il était impossible que ce fût un corps humain.

— Eh bien, monsieur?

Warren sursauta. La voix de l'inspecteur était froide et brève. Warren le regarda et fit un effort pour reprendre son sang-froid.

— On dirait, en effet, qu'il y a un corps là-dedans, mais c'est impossible, j'étais seul dans l'avion.

— Faites bien attention à vos paroles, monsieur, observa l'inspecteur.

— Que voulez-vous dire?

— Un homme a trouvé la mort dans cet avion. Vous prétendez que vous conduisiez l'appareil, et que vous avez échappé à la mort en descendant en parachute, dit l'inspecteur. Je pense, monsieur Clinton, que votre chute a été violente et a troublé votre mémoire. Quand vous serez reposé, vous pourrez me dire qui était votre passager etpeut-être expliquer pourquoi il est resté dans la carlingue.

Un nouveau pressentiment de malheur étreignit Warren. Il avait l'impression qu'un gouffre s'ouvrait à ses pieds.

— Vous vous trompez, inspecteur, dit-il d'une voix tremblante. Il n'y a pas de corps humain dans ces débris. Il n'y en a jamais eu.

— J'ai deux dépositions qui contredisent la vôtre, répliqua l'inspecteur. Deux personnes ont vu nettement le malheureux dans la carlingue, mais les flammes étaient si violentes qu'elles n'ont pu lui porter secours.

— Mais c'est impossible, s'écria Warren. Je vous dis. Ce pauvre diable devait se promener dans le champ et l'appareil est tombé sur lui et l'a tué.

— Non, monsieur, le corps est dans la carlingue, insista l'inspecteur. Regardez vous-même.

— Je n'y comprends rien, dit Warren avec découragement. Pourquoi vous dirai-je un mensonge? J'étais tout seul, je vous dis; au premier signe de danger j'ai sauté et l'avion était vide quand il s'est abîmé sur le sol.

— Vous vous trompez, monsieur, ce corps le prouve, dit l'inspecteur. Vous affirmez que vous étiez seul quand vous avez quitté Paris.

— Oui.

— Quelqu'un n'a-t-il pu s'introduire clandestinement?

— Personne. C'était un appareil à deux places.

— Pourquoi voliez-vous à une telle heure?

— Suis-je obligé de me soumettre à cet interrogatoire? s'écria Warren avec colère et pourquoi ne volerais-je pas la nuit? On m'attendait à Croydon.

— Nous aurons bientôt des nouvelles de Croydon, remarqua l'inspecteur. Un de mes hommes a téléphoné à l'aérodrome. Mais j'ai une autre question à vous poser, monsieur Clinton. Votre appareil est tombé il y a environ une heure, pourquoi avez-vous mis si longtemps à le rejoindre. Les flammes auraient dû vous guider.

— Je... Warren s'arrêta. Il lui était difficile de répondre à cette question. Eh bien, je suis tombé à deux ou trois kilomètres d'ici; mes souvenirs sont un peu vagues.

Un cri se fit entendre à quelque distance. Warren se retourna. Trois hommes arrivaient en courant.

— Clinton! Mon Dieu, comme je suis content de vous voir, on m'avait dit que vous étiez mort.

Celui qui arrivait le premier était un homme de haute taille, aux larges épaules : le chef de l'escadrille Stephen Moss, surnommé Freckles.

— Que je suis heureux, répétait Freckles. Savez-vous que je venais ici pour identifier vos restes? On disait que votre corps avait été vu au milieu des flammes.

— Oui, il y a un mystère troublant, dit Waren. L'inspecteur Machin-Chose...

— Gibbons, monsieur, rectifia l'inspecteur.

— L'Inspecteur Gibbons dit qu'il y a un corps dans l'avion et l'un de nous deux est fou. Tout ce que je sais, Freckles, c'est que l'avion était vide quand je l'ai abandonné.

— Pourquoi l'avez-vous abandonné?

— Simple lubie, sans doute, j'avais envie de faire une petite promenade en parachute dans l'obscurité, riposta Warren. Les commandes ne m'obéissaient plus et l'appareil allait à la dérive. Je ne sais pas ce que vous auriez fait, mais moi j'ai sauté.

— Et vous avez bien fait, interrompit Moss. Grâce au ciel, vous êtes sain et sauf! Sapristi, on dirait bien qu'il y a un corps dans la carlingue, ajouta-t-il.

— Il y en a un, monsieur, dit l'inspecteur Gibbons. Je suis très heureux que vous ayez identifié M. Clinton. C'est une affaire vraiment bizarre. M. Clinton jure qu'il n'avait aucun passager, cependant, le corps est bel et bien là.

— Je sais tout de même bien si j'avais un passager ou non, dit Warren. Je vous dis que j'étais seul. Nous n'avons plus rien à faire ici, Freckles; voulez-vous me donner une place dans votre auto?

— Avec plaisir, répondit le chef d'escadrille. J'ai amené deux hommes avec moi; ils feront le nécessaire. A propos, où avez-vous atterri?

— Dans une prairie, à deux ou trois kilomètres d'ici, dit Waren qui commençait à le croire. Si vous avez besoin de moi, Inspecteur, voici mon adresse.

Il lui tendit sa carte.

— Avant de partir, Freckles, je voudrais donner encore un coup d'œil; je ne peux pas croire qu'il y a un corps là-dedans.

Mais une minute plus tard, il en était convaincu.

La chaleur s'était suffisamment apaisée pour lui permettre d'approcher. Les agents avaient des lampes électriques puissantes. Warren frissonna. Dans les débris de la carlingue, se trouvait une masse carbonisée qui avait été un être humain.

— Vous êtes content, maintenant, monsieur? demanda Gibbons.

— Sapristi! riposta Warren. Quel mystère! Je suis bouleversé.

L'avion a dû prendre feu en touchant le sol. Comment ce pauvre diable s'est-il introduit dans la carlingue?

— Vous êtes bien sûr que vous n'aviez personne avec vous? demanda Freckles.

— Vous n'allez pas recommencer, protesta Warren. Je vous dis que j'étais seul. Je l'ai déjà dit une dizaine de fois.

— Tout s'expliquera tôt ou tard, dit l'inspecteur. Inutile que je vous retienne ici. Nous ne pourrons pas enlever le corps avant une heure ou deux.

Warren garda le silence pendant le trajet. Quant à Moss il ne posa aucune question.

Le jeune aviateur fit son rapport à l'aérodrome; puis, monta dans sa torpédo et retourna chez lui. Il habitait un appartement confortable à Purley. En quittant Croydon, une idée le frappa.

— Sapristi! Freckles s'imagine, je crois, que j'avais un passager, s'écria-t-il. Il pense que j'ai sauté et que je l'ai laissé se débrouiller tout seul! Quelle histoire!

Il éprouva un léger remords. Il avait menti à l'inspecteur Gibbons. Il avait dit qu'il était tombé à plusieurs kilomètres de l'aérodrome, mais, bien entendu, quand il avait donné à la jeune fille sa parole d'honneur de ne pas parler d'elle, il n'avait pas imaginé toutes ces complications. Maintenant, il ne pouvait pas se contredire.

Il jeta un regard à sa montre-bracelet, — ou plutôt à l'endroit où sa montre-bracelet aurait dû être. Elle n'y était plus. Le jeune homme arrêta l'auto et chercha autour de lui sans aucun espoir car il se rappelait ses exercices acrobatiques[1] pendant qu'il escaladait le mur, son poignet gauche s'était entortillé dans l'échelle de soie.

Il fut plus inquiet qu'il ne voulut se l'avouer. La montre lui venait de son père et il y tenait beaucoup; mais, chose plus grave, son nom était gravé dans le boîtier. Et il était presque sûr qu'il avait perdu le bracelet dans le parc de Carrington Manor. Si on le retrouvait, comme c'était presque inévitable, et si on la donnait à la police, des explications lui seraient demandées et il serait obligé de reconnaître qu'il avait menti; il ne pouvait guère dire que dans l'obscurité il avait pris le parc de Carrington Manor pour une prairie.

L'inspecteur Gibbons ne goberait pas cela. De plus, on lui demanderait comment il avait pu sortir du parc sans aide... ou peut-être la montre était-elle tombée de son poignet de l'autre côté du mur.

Il prit aussitôt une décision. Il remit l'auto en marche et reprit la direction de Mallow Datchett... Sans se douter que dans une autre voiture, un automobiliste s'intéressait beaucoup à ses faits et gestes.

Il quitta la grand'route avant d'atteindre le village car il n'avait aucune envie de rencontrer l'inspecteur Gibbons. Il s'engagea dans un chemin de traverse et bientôt le mur monumental se dressa devant lui. Dans l'obscurité, il ressemblait à un mur de prison. Warren descendit d'auto et s'avança sans pouvoir se défendre d'une faible appréhension. Il était si absorbé par ses recherches qu'il ne regarda pas autour de lui. D'ailleurs, il n'aurait pu voir la silhouette noire et furtive qui suivait avec intérêt chacun de ses mouvements.

## CHAPITRE IV

## LE VIEUX GROGNON

Big Ben, l'horloge de Westminster, sonnait neuf heures quand un homme maigre, négligé, au costume râpé, entra dans un bureau de Scotland Yard. Son visage était mélancolique et ses yeux sombres. Il soupira en suspendant à une patère son chapeau déformé et en s'essuyant le front. Il faisait chaud et un beau soleil apportait la joie à tous les Londoniens... à l'exception de l'inspecteur en chef William Beeke. L'inspecteur en chef ne jouissait jamais de rien. Pour lui la vie était un tissu d'ennuis.

La porte s'ouvrit pour laisser passer un jeune homme, vêtu d'un costume d'été tout flambant neuf. Il avait à la bouche un fume-cigarette long comme la sarbacane d'un Indien.

— Bonjour, vieux grognon, s'écria le nouvel arrivant.

— Vous êtes en retard, grommela Beeke menaçant.

— Seulement une minute ou deux.

— Cela ne change rien, observa l'inspecteur. Combien de fois ai-je dit que j'exigeais de vous la ponctualité? Vous êtes soi-disant mon collaborateur. Vous êtes seul, d'ailleurs, à dire une chose pareille, et vous arrivez quand bon vous semble! Je souffre assez sans que vous veniez encore me compliquer la vie, ajouta-t-il amèrement en plaçant tendrement la main sur son cœur, et qu'est-ce que c'est que cette tenue? Vous n'êtes pas encore en congé que je sache.

Le sergent Eustace Cavendish eut un large sourire.

— C'est l'été, vous savez, expliqua-t-il en indiquant d'un geste la fenêtre. Je savais bien que ce costume vous ferait tiquer, grognon, mais je l'ai mis tout de même.

— Vous ne pouvez pas fumer comme le commun des mortels? demanda Beeke. Où diable avez-vous trouvé un fume-cigarette pareil?

— Vous êtes de mauvaise humeur, observa Eustace; un ours mal léché est un charmant compagnon à côté de vous. Qu'avez-vous donc? Votre cœur?

— Laissez mon cœur tranquille, riposta l'inspecteur. Je sais à quel point il est malade et je ne demande aucune pitié. Je serais, sans doute, en bonne santé si, depuis un an, je ne vous avais avec moi.

Il soupira, porta de nouveau la main à son cœur et se mit en devoir de lire son courrier. C'était le signe que la dispute quotidienne était finie. Son cœur, de l'avis du sergent Eustace, était fort comme un moteur de quarante chevaux, mais l'inspecteur William Beeke ne partageait pas cette opinion. Grand lecteur de livres de médecine, il s'imaginait avoir toutes les maladies l'une après l'autre; pour le

moment, il était convaincu que son cœur était prêt à cesser tout service, mais il n'en accomplissait pas moins sa tâche avec ardeur.

C'était un homme perspicace, réfléchi et patient, mais d'un caractère si infernal qu'il ne pouvait s'accorder avec personne; un beau jour, son chef avait eu l'heureuse idée de lui donner pour collaborateur l'honorable Eustace Cavendish : car Eustace n'était pas un policier ordinaire. A l'indignation de son père, Lord Halstead, il avait choisi la carrière de détective. Pendant plusieurs mois, il avait porté l'uniforme des agents. Son avancement avait été rapide car le joyeux Eustace était aussi perspicace que William Beeke et ne manquait que d'expérience. Les continuelles rebuffades de son supérieur ne l'émouvaient pas, car, dès les premières semaines, il avait compris que l'aspect rébarbatif de Bill Beeke cachait un cœur et une bonté à toute épreuve. Les deux hommes travaillaient ensemble avec succès.

La sonnerie du téléphone retentit. Beeke décrocha le récepteur, écouta, grogna, raccrocha et se leva.

— Le chef me demande, expliqua-t-il. Tâchez de ne pas dormir pendant mon absence.

Il se rendit dans le bureau du chef de la police, entra sans frapper et s'assit sans attendre d'invitation.

Le chef le regarda, une lueur amusée dans les yeux.

— Comment va votre cœur, Beeke? demanda-t-il gravement.

— C'est simplement pour me demander de mes nouvelles que vous me dérangez? demanda Beeke en faisant le geste de se lever.

— Asseyez-vous, mon vieux; un peu de patience, que diable. Je voulais vous féliciter sur la façon dont vous avez mené l'affaire de Fulham. Je suis très content de vous, de Cavendish aussi, vous pouvez le lui dire de ma part.

— Si vous avez envie de bourrer le crâne de Cavendish, faites-le vous-même, interrompit Beeke. Les compliments ne valent jamais rien.

— Vous avez peut-être raison, dit l'autre. Je m'abstiendrai donc de vous en faire. Avez-vous commencé autre chose?

— Rien de particulier.

— Puisque vous êtes libre, j'aimerais que vous alliez dans le Kent ce matin, dit le chef de la police en consultant quelques notes. A Mallow Datchett, un village qui se trouve au nord de Westerham. La police du pays nous a demandé quelqu'un. Il y a eu un accident d'avion et un homme est mort. Voici ce que j'ai appris : un pilote nommé Clinton a quitté Le Bourget vers 10 heures du soir pour Croydon; il était tout seul. Aux environs de Mallow Datchett, son appareil a flanché et il est descendu en parachute. Or, Clinton jure que la carlingue était vide quand il a sauté; cependant, quand les agents sont arrivés près de l'avion qui était en flammes, ils ont aperçu un corps au milieu. Clinton n'a pas pu expliquer comment il se trouvait là et ses explications ont laissé l'inspecteur un peu rêveur. Vous apprendrez le reste là-bas. Le corps du mort est presque complètement carbonisé, tous ses vêtements ont été brûlés même les boutons. Il est impossible de l'identifier; Clinton affirme qu'il ne le connaît pas et Gibbons, l'inspecteur de Mallow Datchett, répète que le corps était dans la carlingue; sa première idée a été que Clinton avait un

passager et qu'il l'avait abandonné à son triste sort. Un fait significatif a été connu ce matin. Un paralytique nommé Dutton, qui habite une petite chaumière près de Mallow Datchett, a fait dire qu'il avait une déposition à faire et on lui a envoyé un agent. Dutton dit que la nuit dernière, il a entendu un aéroplane, puis un fracas terrible. Il a rampé jusqu'à sa fenêtre, mais n'a rien vu. Il ne peut marcher et il habite seul. Une parente quelconque s'occupe de lui pendant la journée. Il allait retourner à son lit quand une grande flamme a jailli dans les prés... à environ cinq cents mètres.

L'inspecteur Beeke qui écoutait attentivement leva la tête.

— Bizarre, monsieur, observa-t-il. L'aéroplane n'a donc pas pris feu en touchant terre.

— Exactement, cela me paraît très louche. Il est d'ailleurs possible que quelqu'un se soit approché de l'appareil, et, ne sachant pas que le pilote ne risquait plus rien, a grimpé dans la carlingue et a mis le feu par accident. L'essence s'était répandue et le type a peut-être été assez bête pour frotter une allumette.

— Possible, dit Beeke. Il y a des gens si imprudents, mais je ne vois pas pourquoi j'irais là-bas. Je ne tiens pas à perdre mon temps.

— Je tiens beaucoup à ce que vous y alliez, interrompit le chef. Prenez Cavendish et partez tout de suite. Le nom du village est Mallow Datchett; c'est tout.

Après le départ de Beeke, le chef de la police se renversa dans son fauteuil en riant. L'inspecteur Beeke avait été plus désagréable que jamais, ces derniers temps, et son supérieur se réjouissait de lui jouer un bon tour en lui confiant une mission sans gloire.

— Je suppose que le chef vous avait envoyé chercher pour vous féliciter, remarqua Eustace en voyant reparaître Beeke. Ne vous a-t-il pas donné de l'avancement?

— Il nous envoie dans un maudit village du Kent, riposta l'inspecteur. Un imbécile a mis le feu à un avion, a été brûlé et il faut que nous allions perdre notre temps. Il paraît que la police de là-bas n'est bonne à rien.

— Une journée à la campagne ne nous fera pas de mal, s'écria gaiement Eustace. Le soleil vous mettra de bonne humeur. Partons, mon auto est devant la porte.

Il est parfois avantageux d'avoir comme collaborateur un riche aristocrate : c'est ainsi que l'inspecteur Beeke voyageait toujours sans frais dans la torpedo d'Eustace. Il ne lui en exprimait aucune reconnaissance; il se plaisait à dénigrer sa voiture.

— On ne me paie pas pour risquer de me casser le cou dans votre sacrée bagnole, grommela-t-il. Si au moins vous étiez prudent au lieu de vous montrer un pareil casse-cou! Et la vitesse est très mauvaise pour mon cœur.

Tout en parlant, il s'était installé confortablement sur les coussins de l'auto. Il poussa un soupir de satisfaction et allongea ses longues jambes.

— Après réflexion, je crois que je ferais mieux de partir par le train.

— Vous aimez bien mieux faire des économies et remplir votre bas de laine, riposta Eustace. C'est dans le Kent que nous allons?

— Un trou appelé Mallow Datchett, près de Westerham.

— Alors nous passerons par Croydon.

Malgré les affirmations de l'inspecteur Beeke, Eustace n'avait rien d'un casse-cou; c'était un conducteur prudent et adroit.

Il était encore de bonne humeur quand ils s'arrêtèrent devant le petit poste de police de Mallow Datchett. Eustace contempla le village avec approbation. Un beau soleil brillait. Deux ou trois auberges séduisantes, quelques boutiques, une pelouse s'offraient aux yeux des deux détectives. Derrière de grands châtaigniers, s'élevait l'église; le pasteur, en jaquette d'alpaga, se promenait avec une mince jeune fille vêtue d'une robe imprimée. Eustace fut charmé.

— Ce patelin me plaît, déclara-t-il avec enthousiasme en suivant des yeux la gracieuse silhouette de la jeune fille.

— Je puis vous assurer que vous n'y resterez pas longtemps, riposta Beeke, je n'y séjournerai pas pour tout l'or du monde. Venez, nous allons voir ce que veulent ces maladroits, puis nous retournerons dans les pays civilisés.

Eustace se mit à rire. Ces paroles méprisantes prouvaient que Mallow Datchett plaisait aussi à l'inspecteur Beeke. Mais l'inspecteur Gibbons qui, debout sur les marches du poste de police, les avait entendues et prises au sérieux, paraissait de fort méchante humeur.

— L'inspecteur en chef Beeke? demanda-t-il en regardant avec surprise le costume râpé de Beeke. Mon nom est Gibbons. Scotland Yard nous a téléphoné pour nous annoncer votre arrivée. J'ai cru d'abord que c'était Clinton. On l'a convoqué pour ce matin et il a une auto qui ressemble à celle-ci.

— Que le Seigneur lui vienne en aide, alors! dit l'inspecteur de Scotland Yard. Oui, je suis William Beeke. Le sergent Cavendish, mon auxiliaire. Très heureux de faire votre connaissance, monsieur Gibbons. Que se passe-t-il? Je suppose que l'affaire sera bientôt réglée.

— Je l'espère, mais je n'en suis pas sûr, répliqua froidement Gibbons. Je suppose que vous êtes beaucoup plus habiles que nous. Voulez-vous entrer? Le commissaire Nash vous attend.

Ils entrèrent et, dans le petit bureau, ils trouvèrent le commissaire Nash, gros homme grisonnant, si cordial, que le vieux grognon lui-même perdit un peu de sa mélancolie.

— Je suis content de vous voir, monsieur Beeke, dit le commissaire en reprenant sa gravité. Cette affaire paraît assez simple à première vue, mais il y a des complications gênantes. Le jeune Clinton s'est conduit d'une façon bizarre et je vous prie de l'interroger quand il reviendra. Pour le moment, il faut que je vous mette au courant des faits.

Après le récit de Nash, Beeke pensa que l'affaire semblait en effet plus compliquée qu'il ne l'avait cru au premier abord. Il prit grand intérêt aux faits et gestes de Warren Clinton.

— J'examinerai le parachute, dit-il. Vous l'avez là, je crois. Ensuite, nous irons voir le corps de l'inconnu.

Le parachute l'intrigua beaucoup et il devint si gai qu'Eustace comprit qu'il était complètement déconcerté. Beeke était toujours d'humeur massacrante quand une enquête ne rencontrait aucun

obstacle. Un heureux sourire sur ses lèvres indiquait de la besogne en perspective.

— Très intéressant, observa-t-il. Ce jeune homme Clinton arrive devant l'aéroplane en flammes une heure après la chute; il dit qu'il a sauté avec son parachute et a atterri à deux ou trois kilomètres de là. C'est un peu vague. Il devrait bien savoir si c'était un kilomètre ou bien deux. En mettant même deux kilomètres, il aurait dû rejoindre l'avion en quarante minutes.

— C'est ce que je pensais, monsieur Beeke, répondit Gibbons. Ses manières étaient très étranges. Il avait l'air ahuri et il a bafouillé quand le lui ai demandé pourquoi il arrivait si tard ensuite...

— Nous demanderons quelques explications à M. Clinton, dit Beeke en se levant. Vous dites qu'il viendra bientôt? Avant, je voudrais jeter un regard sur le corps.

Il s'interrompit et regarda successivement le commissaire et l'inpecteur.

— J'espère que nous pourrons découvrir si cet homme a été brûlé vivant ou a été tué avant la chute de l'avion.

— Je n'en sais rien, répliqua Nash. C'est un troublant mystère et un horrible spectacle. J'ai le cœur malade, et j'ai failli m'évanouir en le voyant. Le Dr Archer est en train de faire l'autopsie. Évidemment, si quelques os sont cassés, cela indiquera que la victime est morte dans la chute et était dans la carlingue quand Clinton a sauté. L'aviateur sera alors en mauvaise posture.

— Pas nécessairement. Après tout, un accident a eu lieu, remarqua Beeke. Rien ne prouve qu'un crime a été commis. Eh bien, j'assisterai à l'autopsie. Je ne suis pas très bien portant, je suppose que cela me rendra malade pour une semaine, mais le devoir avant tout.

Les policiers du pays commençaient à éprouver un certain respect pour l'inspecteur Beeke. Malgré son costume râpé, son apparence négligée, William Beeke faisait sentir son autorité. De plus, il avait l'art de tirer les vers du nez des criminels les plus endurcis.

L'inspecteur Gibbons déclara que le corps avait été déposé dans l'ancienne prison du village et qu'il allait l'y conduire. Comme ils sortaient du poste, une torpédo s'arrêta devant le trottoir et Warren Clinton sauta à terre. Beeke examina de la tête aux pieds le jeune homme vêtu d'un costume de flanelle gris et ses yeux francs lui plurent aussitôt.

— Pas de nouvelles, inspecteur, demanda Warren en jetant un regard surpris à Beeke et à Eustace. car il n'avait jamais vu un couple aussi mal assorti. Avez-vous identifié ce pauvre garçon? Savez-vous comment il s'est introduit dans mon avion?

— Non, monsieur. Nous ne sommes pas plus avancé qu'hier soir, riposta Gibbons. Nous espérons encore que vous pourrez nous aider à éclaircir ce mystère. Ces messieurs sont de Scotland Yard. L'inspecteur en chef Beeke et le sergent Cavendish.

— Allons donc! Vous avez dérangé Scotland Yard pour cela! s'écria Warren. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, messieurs, mais ce n'est pas comme cela que je me figurais les détectives de Scotland Yard.

— Je n'ai pas d'assez grands pieds, n'est-ce pas? suggéra Eustace en riant.

— Vous trouvez que mon collaborateur ne ressemble pas à un détective. Je n'en suis pas surpris, ajouta Beeke en serrant la main de Warren. Il ne ressemble absolument à rien. Je l'ai avec moi depuis un an et je ne me suis pas encore habitué à le voir.

Warren n'expliqua pas que William Beeke lui-même, avec son costume luisant, ses souliers éculés et son chapeau informe l'étonnait beaucoup plus que l'impeccable Eustace. Il était incapable de prononcer une parole, car il venait d'apercevoir, sur la pelouse, une gracieuse silhouette féminine vêtue d'une robe d'été. Le jeune homme tressaillit et poussa une exclamation.

— Qu'avez-vous? demanda Beeke surpris.

Mais Warren n'était déjà plus là. Il avait franchi d'un bond la route et criait :

— Eh là-bas, attendez-moi!

La jeune fille fit semblant de ne pas l'entendre.

— Ça alors, c'est de la chance!

Warren rouge, les yeux brillants, la rejoignit et lui barra le chemin.

Il l'avait trouvée jolie, la veille, à la lueur de sa lampe électrique, mais maintenant, elle était éblouissante. Et quelle différence peut faire une jolie robe!

— Ça c'est de la chance, répéta Warren. J'avais peur de ne plus jamais vous revoir. J'ai oublié de vous demander votre nom la nuit dernière.

Alors, il s'aperçut qu'elle le regardait avec indignation, les yeux étincelants de colère.

— Je crois que vous faites une erreur, dit-elle froidement. Je ne vous connais pas et je suis bien sûre de ne jamais vous avoir vu. Voulez-vous me laisser continuer ma promenade?

Warren fut frappé d'étonnement.

— Vous savez très bien qui je suis, s'écria-t-il. Vous n'avez pas oublié les aventures de la nuit dernière.

— Je crois que vous êtes fou, dit la jeune fille d'un ton méprisant.

Warren fit un pas en avant et lui saisit le bras.

— Vous n'allez pas me monter le coup, reprit-il. Évidemment, nous n'avons pas été présentés l'un à l'autre, mais...

— Comment osez-vous! s'écria-t-elle en se dégageant.

Elle recula, leva la main et appliqua sur la joue de Warren une gifle retentissante.

## CHAPITRE V

## LES ENNUIS DE WARREN CLINTON

Bill Beeke n'avait rien perdu de cet incident apparemment insignifiant et tout en bourrant sa pipe il suivit des yeux la jeune fille

qui s'éloignait d'un pas rapide. Elle ne se retourna pas et Warren Clinton, l'oreille basse, revint vers le poste de police.

— Vous ne l'avez pas volé, mon vieux, remarqua sévèrement Eustace. En voilà des manières d'attraper une jeune fille par le bras! Où vous croyez-vous?

— Peut-être est-ce la sœur de M. Clinton, suggéra Beeke.

— Ce n'est pas ma sœur, interrompit Warren. Je ne la connais pas, et vous seriez bien aimable de vous mêler de ce qui vous regarde.

Warren qui avait l'habitude de la courtoisie regretta aussitôt ces paroles; mais sa joue lui cuisait encore et il sentait qu'il avait été ridicule. Un désordre inexprimable régnait dans son esprit. Il avait très peu dormi, car, après une heure de recherche, il avait dû renoncer à retrouver sa montre et cela le tourmentait fort. De plus, le mystère de la jeune fille en noir l'intriguait. Rentré chez lui, il avait réfléchi qu'un rapport devait exister entre l'extraordinaire découverte d'un corps dans son aéroplane et la présence de la jeune fille dans le parc de Carrington Manor. Il avait beau se dire qu'une jeune fille si belle ne pouvait avoir pris part au crime, sa conduite lui paraissait suspecte. Elle lui avait arraché sa promesse, puis s'était enfuie. En la revoyant à l'improviste, tous ses soupçons s'étaient évanouis mais, pour prix de sa fidélité, il n'avait reçu qu'un soufflet.

Beeke qui allumait sa pipe ne s'offensa pas. Il comprenait les sentiments de Warren, et, bien que pareille aventure ne lui fût jamais arrivée, il se disait que recevoir une gifle en public était fort gênant.

— Puisque vous êtes là, monsieur Clinton, je vais retarder un peu ma visite à la morgue, dit l'inspecteur. Voulez-vous entrer avec moi et répondre à quelques questions. Vous nous aiderez sans doute à éclaircir certains points.

— Je ne peux rien vous dire de plus que ce que j'ai dit à l'inspecteur Gibbons, mais je le répéterai volontiers si cela vous fait plaisir, dit Warren, tout heureux que la conversation ait pris un autre tour. Toute cette histoire est un mystère pour moi.

Ils entrèrent dans le poste de police et Warren, à son grand soulagement, se trouva seul avec les deux détectives de Scotland Yard. Le commissaire Nash et l'inspecteur Gibbons avaient disparu. Warren se sentait à l'aise avec Eustace et l'inspecteur dégingandé et mélancolique.

— Eh bien, monsieur Clinton, vous voliez de Paris à Croydon, je crois, dit Beeke en s'installant devant le bureau. Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé?

— Rien, jusqu'au moment où j'ai senti que mon avion allait s'écraser sur le sol, riposta Warren. C'est une sensation diablement désagréable. Sauter en plein jour serait déjà ennuyeux, mais, dans l'obscurité, c'est un vrai cauchemar. Mon parachute ne s'est pas ouvert tout de suite et je suis d'abord tombé comme une pierre. Heureusement, il a fini par se déployer et j'ai atterri sain et sauf.

— Où cela?

— A environ trois kilomètres de l'endroit où l'avion est tombé, dans une prairie. Le vent m'avait entraîné.

— Ne vous êtes-vous pas heurté à des arbres?

— Non, c'était impossible dans une prairie.

— Vous en êtes bien sûr? dit Beeke d'un ton impatient.

Warren était sur des charbons ardents.

— Ne me croyez-vous pas? demanda-t-il. Pourquoi douteriez-vous de mes paroles?

— Pour plusieurs raisons. Qu'avez-vous fait de votre parachute?

— Je l'ai replié.

— Au milieu d'une prairie où il n'y avait ni arbres ni obstacles d'aucune sorte?

— Oui.

— Quel dommage! dit Beeke avec un soupir.

— Que voulez-vous dire?

— Eh bien, monsieur Clinton, mieux vaudrait que vous vous en teniez à la vérité. Si vous mentez sur le lieu de votre atterrissage, comment puis-je vous croire quand vous affirmez que vous étiez seul dans l'appareil?

Warren, furieux contre lui et contre Beeke, se leva rouge, les yeux flamboyants.

— Vous m'accusez de mensonge? s'écria-t-il.

— Pas du tout, dit Beeke. Je ne vous accuse de rien, monsieur Clinton. Je sais simplement que vous ne dites pas la vérité. Pourquoi mentir sur une chose si simple que cela n'en vaut pas la peine?

— Inspecteur...

— Vous ne pouvez rien dire du tout, si vous préférez, continua Beeke en haussant les épaules. Nous causons amicalement, c'est tout. Vous n'êtes pas tombé dans une prairie, n'est-ce pas, monsieur Clinton? Vous êtes tombé près d'un arbre ou sur un arbre, et tout près d'un mur de briques rouges, un mur couvert de mousse probablement, le mur qui entoure Carrington Manor. M. Gibbons m'a dit que c'est la seule maison aux environs qui possède un mur en briques rouges couvertes de mousse.

Warren restait sidéré. Il dut faire un effort pour reprendre son sang-froid.

— Je croyais que les policiers de Scotland Yard ne s'intéressaient qu'aux faits, dit-il en s'efforçant de cacher sa confusion. Ce sont là de pures hypothèses.

— Des hypothèses, peut-être, mais qui sont justes, reconnut Beeke. Vous comprendrez mieux, monsieur Clinton, quand je vous aurai dit que je viens d'examiner votre parachute. Or, la soie d'un parachute est à la fois résistante et délicate. Celle du vôtre, monsieur Clinton, porte plusieurs taches de poussière de brique rouge, sans parler des décolorations dues à de la mousse mouillée. De plus, elle est déchirée à plusieurs endroits et quelques brindilles s'y trouvaient accrochées. Vous n'allez pas me dire que c'est au milieu d'une prairie que votre parachute a pu être taché par des briques et de la mousse?

— Peu importe ce que vous pensez, riposta Warren avec colère. Ce sont de simples conjectures. Il doit y avoir des quantités d'autres murs de briques rouges.

— Une minute, interrompit doucement Beeke. Je suis désolé, monsieur Clinton, mais l'inspecteur Gibbons n'a pas été très satisfait

de votre histoire hier soir, et, quand vous êtes parti avec votre ami, il vous a fait suivre par une auto de la police.

— Quoi! s'écria Warren toutes ses craintes renouvelées... Quel toupet...

— On avait trouvé un cadavre dans votre appareil et votre conduite était un peu étrange, expliqua Beeke. En tout cas, quand vous avez quitté l'aérodrome de Croydon dans votre auto, vous avez été suivi par un homme en civil. Son rapport a été très intéressant. Il dit que vous êtes revenu à Mallow Datchett, mais que vous avez fait un détour pour éviter le village; puis, ayant arrêté votre auto, vous vous êtes approché du mur qui entoure le jardin de Carrington Manor. Vous avez passé environ une heure à chercher quelque chose au pied du mur. Vous voyez que je ne faisais pas une hypothèse en disant que votre parachute avait heurté le mur de Carrington Manor.

Warren était debout, alarmé, furieux, conscient qu'il était ridicule.

— C'est odieux, s'écria-t-il avec indignation. J'aimerais savoir de quel droit l'inspecteur Gibbons m'a fait suivre! Quelle impudence! C'est un attentat à la liberté.

— Calmez-vous, monsieur Clinton, dit Beeke. Pourquoi tant vous emporter si vous êtes innocent. Je ne vous accuse pas et, comme je vous l'ai déjà dit, vous pouvez vous taire si vous préférez. Mais je regrette que nous ayons toute cette discussion. Rappelez-vous une chose : un cadavre a été trouvé dans la carlingue de votre avion, et il faut que nous expliquions sa présence. Vous avez dit à l'inspecteur Gibbons que vous étiez tombé dans une prairie, et nous savons parfaitement que ce n'est pas vrai. Pourquoi dire ce mensonge; qu'est-ce qui vous empêchait de dire la vérité à l'inspecteur Gibbons. En d'autres termes, monsieur Clinton, pourquoi ne pas dire que vous êtes tombé tout près du mur de Carrington Manor?

Warren n'eut pas le temps de répondre... On frappa à la porte et l'inspecteur Gibbons entra.

— Pouvez-vous me suivre une minute, monsieur Beeke? demanda-t-il.

Ce fut avec une joie sans mélange que Warren vit disparaître le corps dégingandé de Beeke. Ce moment de répit était le bienvenu et Eustace eut le tact de se plonger sans ses notes et de ne rien dire.

Warren poussa un soupir. Tout cela était si absurde, si inutile. Déjà, il s'était fait passer pour un menteur. Beeke assurait bien qu'il n'était pas obligé de répondre aux questions; mais il se trouvait bel et bien dans un poste de police et son arrestation était peut-être imminente. Et pourquoi? Parce qu'un inconnu s'était introduit dans son avion, avait frotté une allumette et avait été brûlé vif!

Mais non, Warren était obligé de s'avouer que tous ses ennuis ne venaient que de ses réponses évasives. Si, dès le début, il avait déclaré qu'il était tombé dans le parc de Carrington Manor, tout aurait été simple. C'était la faute de la jeune fille! Elle lui avait arraché une promesse de silence.

Pendant ce temps, Beeke avait trouvé un personnage intéressant dans l'antichambre du poste. C'était un homme d'un certain âge, trapu, grisonnant, au visage antipathique. En un mot, le capitaine Stephen Piper, de Carrington Manor.

— Vous voilà, Piper; M. Beeke, de Scotland Yard, veut vous parler, dit l'inspecteur Gibbons. Voilà le capitaine Piper, ajouta-t-il, le domestique de M. Carrington.

— C'est à propos d'une montre, dit le Capitaine Piper, d'une voix sonore. Vous ne savez peut-être pas, puisque vous n'êtes pas du pays, que M. Carrington ne s'intéresse pas du tout à ce qui se passe dans le monde. Il aime la solitude; c'est comme s'il se trouvait sur une île déserte. Autrefois, je suis resté sept semaines sur une île au nord des Célèbes...

— Vous parliez d'une montre, interrompit Beeke, et aussi de la solitude, M. Piper. Je ne vois pas le rapport entre ces deux choses mais je suppose qu'il y en a un.

— Oh, c'est vrai, monsieur, dit Piper. Une montre, M. Carrington l'a vue briller au soleil ce matin près du mur. Il m'a envoyé la ramasser, monsieur. C'est une montre-bracelet en or. M. Carrington l'a regardée, l'a ouverte et, sur le boîtier, un nom était gravé : Warren Clinton.

Beeke hocha la tête. Gibbons lui jeta un regard. Ce renseignement était très intéressant.

— Où est la montre? demanda Beeke.

— Je vous l'ai dit, c'est M. Carrington qui l'a.

— Pourquoi la garde-t-il? se plaignit Beeke. Il sait que cette montre ne lui appartient pas. Il vous envoie au poste de police pour déclarer qu'il l'a trouvée et il la garde dans sa poche. Pourquoi les gens ne peuvent-ils pas être raisonnables? Allez la chercher.

— Il a dit qu'il ne la donnerait qu'à son propriétaire, riposta le capitaine Piper. « Dites à la police que la montre est ici, a-t-il dit, et qu'on m'envoie l'homme qui l'a perdue. Je veux le voir et lui demander ce qu'il faisait dans mon jardin et comment il a escaladé le mur. » Ce sont ses propres paroles, monsieur.

— Alors, il est sûrement cinglé, s'écria Beeke avec impatience. Il sait sûrement qu'un avion est tombé près de chez lui pendant la nuit et qu'un homme nommé Clinton a atterri par là avec son parachute. Comment diable veut-il que Clinton ait escaladé son mur. Tout le monde dans le pays sait ce qui s'est passé...

— Faites excuse, monsieur, interrompit Piper. Tout le monde, sauf M. Carrington. Moi, j'étais au courant avant que mon maître soit levé parce que le laitier m'a tout raconté; et j'imagine que le monsieur au parachute a fait tomber sa montre pendant qu'il était dans les airs et c'est comme ça qu'on l'a trouvée dans le jardin; parce que, si M. Clinton lui-même avait atterri dans le parc, il n'en serait pas sorti.

— Et vous n'avez pas expliqué cela à M. Carrington?

— Non, monsieur.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai une bonne place, monsieur, que je ne tiens pas à la perdre. Mon maître m'a défendu de lui dire ce qui se passe de l'autre côté de son mur.

— Il vous a défendu? demanda Beeke étonné.

— Laissez-moi vous expliquer, intervint Gibbons. Cela peut vous sembler bizarre, monsieur Beeke, mais Piper a raison. Pour nous, nous sommes habitués à l'originalité de M. Carrington. En ce qui me

concerne, je ne l'ai jamais vu car je ne suis ici que depuis huit ans et il y a au moins dix-neuf ans que M. Carrington n'est pas sorti de son domaine. Il a fait bâtir le mur pour ne jamais revoir le monde. Un mur de quarante pieds, avec une porte unique...

— Une double porte, monsieur, interrompit le capitaine Piper. Le mur a une épaisseur de dix pieds et il y a une porte épaisse en chêne du côté du jardin, une autre de l'autre côté et elles sont reliées par une sorte de tunnel. Les deux portes ne doivent jamais être ouvertes en même temps. Quand je sors, je ferme l'une avant d'ouvrir l'autre et c'est pareil quand je reviens.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Beeke qui commençait à être intéressé. M. Carrington a-t-il peur que quelqu'un s'introduise chez lui? Un homme qui s'enferme ainsi, fait bâtir un mur pareil autour de son parc et prend de telles précautions, redoute certainement des ennemis. Cela n'est pas banal, Gibbons. Connaissez-vous le passé de Carrington! Je parie que toutes les fenêtres de sa maison sont protégées avec des barreaux de fer et...

— Vous vous trompez, monsieur, interrompit Piper. Mon maître n'a peur de personne. Les fenêtres n'ont pas de barreaux et elles restent ouvertes toute la nuit.

— Vous vous laissez entraîner par votre imagination, monsieur Beeke, dit l'inspecteur Gibbons d'un ton indulgent. M. Carrington ne se cache pas. Conan Doyle aimait les histoires de ce genre, n'est-cepas? Vous vous rappelez l'homme enfermé dans une vieille maison mystérieuse dans *le Signe des Quatre?* Et dans *la Vallée de la Crainte*, un nommé Douglas avait fait construire un pont-levis, et dans *l'Aventure des Cinq Pépins d'Orange*...

— Laissez-moi tranquille avec vos souvenirs de Sherlock Holmès, protesta Beeke, je n'ai pas de temps à perdre...

— Je voulais seulement vous montrer que M. Carrington n'avait peur de personne, dit l'inspecteur un peu vexé. S'il a une double porte dans son mur et a donné l'ordre de ne pas les ouvrir toutes les deux à la fois, c'est qu'il ne veut pas voir ce qui se passe au dehors.

— Et pourquoi? interrogea Beeke. Comment croire à de pareilles sornettes?

— Une minute, monsieur, dit Gibbons. M. Carrington a subi une perte terrible il y a vingt ans et il a juré qu'il ne voulait plus revoir le monde.

— Oh! un type marteau, dit Beeke. Je ne comprends pas que des gens comme cela ne soient pas fourrés dans un asile d'aliénés.

— M. Carrington est aussi sensé que vous et moi, monsieur, s'écria Piper avec colère. Il est bon pour tout le monde.

— Il y a vingt ans, alors qu'il avait environ trente ans, il se mariait à l'église que vous voyez là-bas, expliqua Gibbons. Beaucoup de gens à Mallow Datchette se rappellent ce jour tragique. La jeune femme était aussi aimée dans le pays que Carrington lui-même. C'était la fille unique de Sir Howard Stokes. Tout le village était en fête et il y avait des fleurs et des drapeaux partout. C'était le second été de la guerre. Carrington avait été lieutenant dans l'East Kent Regiment. Après la cérémonie, quand les nouveaux mariés sortaient de l'église, un aéroplane ennemi a jeté une bombe sur la pelouse en face de

l'église. Les avions n'avaient pas encore commencé leurs grands raids et il n'y avait encore aucun moyen d'avertissement ou de défense. Les quelques personnes qui avaient vu l'appareil dans le ciel avaient cru que c'était un des nôtres. L'obus a tué dix personnes et en a blessé douze. La jeune femme fut tuée sur le coup. D'abord il n'a pas voulu croire qu'elle était morte. Il paraît qu'il l'a prise dans ses bras et lui parlait comme s'il la croyait vivante... Gibbons s'arrêta et toussa. C'était affreux, monsieur Beeke. On le raccompagna à Carrington Manor. Il s'enferma et pendant plusieurs jours refusa même de manger. Il ne voulut pas assister aux obsèques; puis des maçons se mirent à bâtir le mur; les gens apprirent que la douleur lui avait fait perdre la tête.

— Ils ne se trompaient guère, ce me semble, remarqua Beeke.

— Mettons-nous à sa place, remarqua l'inspecteur en secouant la tête. Toute sa vie était brisée; il jura qu'il s'enfermerait dans sa maison et n'en sortirait plus, que jamais plus il ne jetterait un regard au dehors. Le monde, disait-il, était un enfer. Au fond, il ne se trompe pas beaucoup.

— Et comment a-t-il pu faire? demanda Beeke. Vous dites qu'il avait trente ans et ce n'était que la seconde année de la guerre.

— Il avait été réformé, après une blessure au genou. Il boite encore un peu, je crois. Il a fait bâtir cet énorme mur et n'est plus sorti de son parc. On dit qu'il est heureux. Il est très riche; il a donc le moyen de vivre à son gré.

— Vraiment, il a tenu son serment?

— Oui, monsieur Beeke, répondit l'inspecteur. Depuis le jour fatal, il n'a plus ouvert un journal. Il ne sait même pas que la guerre est finie. Piper n'a pas la permission de parler des événements. Il ne connaît pas les dernières inventions de la science. Quelques peronnes vont le voir : le pasteur, son notaire, un ou deux amis, mais ils savent qu'ils ne doivent pas parler des choses extérieures. Un mot et ils n'ont plus la permission de revenir.

— J'admire sa force de volonté, dit Beeke. Mais tout de même il doit avoir l'esprit un peu détraqué. Revenons à la montre-bracelet. Carrington ne sait pas comment elle se trouve dans le jardin, parce que Piper n'a pu lui raconter la chute de Clinton. Retournez près de M. Carrington, Piper, et dites-lui que j'irai le voir plus tard.

L'ancien marin paraissait inquiet.

— M. Carrington m'a recommandé de dire que personne, sauf le propriétaire de la montre...

— Ne vous en faites pas, interrompit brusquement Beeke, dites-lui que j'irai le voir et conseillez-lui de ne pas me fermer la porte au nez. C'est tout.

Il pivota sur les talons et retourna dans le bureau.

Warren, qui avait repris son calme, passait en revue avec Eustace les différentes marques d'autos.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, monsienr Clinton, dit Beeke d'un ton si aimable qu'Eustace comprit aussitôt que quelque chose allait mal. Voyons, où en étions-nous? Je vous demandais pourquoi vous n'avez pas avoué que votre parachute était tombé dans le parc de Carrington Manor.

— Non, près du mur.

— Eh bien je dis maintenant dans le parc, riposta Beeke. Une montre-bracelet en or a été trouvée dans le jardin ce matin; votre nom est gravé sur le boîtier. Je viens de l'apprendre. Nous faisons sans cesse des découvertes. C'était cette montre que vous cherchiez la nuit dernière, monsieur Clinton.

Warren ne répondit pas.

— Vous n'aviez évidemment pas pu empêcher votre parachute de vous entraîner dans le jardin de M. Carrington. Mais comment êtes-vous sorti de ce jardin et pourquoi avez-vous dit à l'inspecteur Gibbons que vous étiez tombé dans une prairie? Vous aurez peut-être la bonté d'éclaircir ce point sans importance, monsieur Clinton.

Mais Warren n'était pas du même avis que l'inspecteur Beeke. Ce n'était pas un point sans importance. Il eût mieux aimé avoir à résoudre un des problèmes les plus compliqués d'Euclide. « Comment était-il sorti de ce jardin? »

La réponse était assez simple s'il avait pu expliquer que quelqu'un l'avait aidé; mais il avait promis à la jeune fille... il ne pouvait pas dire simplement qu'on l'avait aidé. Beeke voudrait savoir qui... Dans son désespoir Warren eut une brusque inspiration.

— Mieux vaut que je vous parle franchement, inspecteur, dit-il en regardant Beeke bien en face.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, remarqua Beeke. Allez-y.

— Eh bien voilà, dit Warren. Je suis bien tombé dans ce maudit jardin. D'abord mon parachute s'est accroché à la cime des arbres, ce qui explique la déchirure et les brindilles; puis il m'a entraîné contre le mur, s'est affaissé et je suis resté entre terre et ciel. C'est en me débarrassant du parachute que j'ai dû perdre ma montre.

— Sans doute, convint Beeke.

— Heureusement pour moi, j'étais tout près du faîte du mur, continua Warren, j'ai grimpé, puis j'ai pu descendre de l'autre côté. Plus tard, je me suis aperçu de la disparition de ma montre. Je pensais que je l'avais peut-être perdue pendant la descente et je suis allé la chercher. Je crois que cela explique tout, monsieur Beeke.

— Pas tout à fait, dit l'inspecteur. Pourquoi n'avez-vous pas dit cela à Gibbons la nuit dernière? En somme, vous ne donnez cette seconde explication que parce qu'on a découvert que la première n'était pas vraie.

Warren haussa les épaules.

— J'ai été idiot, reconnut-il. J'avais appris que Carrington était une sorte d'ermite et que, s'il savait que j'avais été dans son jardin, il serait furieux. J'ai donc dit à l'inspecteur que j'avais atterri dans une prairie. C'est une de ces choses qu'on dit sans réfléchir. Je regrette de vous avoir donné tant de peine, monsieur Beeke.

— Cela ne fait rien; mon métier est d'éclaircir les énigmes, répliqua Beeke en se levant. Je vous remercie, monsieur Clinton. Je comprends très bien que vous n'ayez pas voulu vous démentir. Cela n'a absolument aucun inconvénient.

— Aucun, vraiment? fit Warren tout content. Je n'ai pas autre chose à vous dire. Je ne sais pas du tout pourquoi ce pauvre diable est entré dans la carlingue. A ce propos, il me revient quelque chose

d'étrange. Je n'ai vu aucune flamme tandis que je descendais en parachute; l'aéroplane n'a donc pas pris feu sur le coup. Alors comment l'incendie a-t-il eu lieu?

— Je suppose que nous le découvrirons, dit Beeke. Vous pouvez aller vous promener si vous voulez. J'aurai encore une ou deux questions à vous poser, et je vous demande de ne pas vous éloigner du village. Vous trouverez bien à vous distraire pendant une heure. Moi, je vais à la morgue.

Warren sortit, très fier de lui. Dès qu'il eut disparu, Beeke cligna de l'œil à Eustace et poussa un soupir.

— Eh bien, Eustace, si ce jeune homme ne nous racontait pas des histoires à dormir debout, je croirais que nous perdons notre temps ici, remarqua-t-il en bourrant sa pipe. Extraordinaire qu'un type comme cela qui a l'air si franc et si honnête raconte des bourdes pareilles.

— Vous m'étonnez, dit Eustace. Je croyais qu'il avait dit la vérité.

— Vous êtes un véritable détective de cinéma, mon pauvre Eustace. Vous n'y voyez pas plus loin que votre nez; mais je me demande pourquoi il n'a pas dit la vérité.

— Ses explications avaient l'air assez logiques. Après tout, il ne savait pas qu'on trouverait un cadavre dans l'avion et il n'a pas voulu revenir sur ce qu'il avait dit la première fois. Je ne vois pas pourquoi sa dernière histoire n'était pas la vraie.

— Qui vous demande de voir quelque chose? demanda Beeke en allumant sa pipe. Le jeune Clinton ne m'a pas monté le coup. C'est assez habile de dire que ce parachute s'est accroché au mur et qu'il a pu se glisser de l'autre côté.

— N'est-ce pas la vérité? demanda Eustace.

— Vous oubliez quelque chose. Clinton l'a oublié aussi, répliqua Beeke en se dirigeant vers la porte. Comment le parachute aurait-il pu s'accrocher au sommet d'un mur qui n'a pas de pointes, ni morceaux de verre?

— Dans une fissure, peut-être.

— Pas mal, admit Beeke. Mais alors, comment Clinton a-t-il pu, sans aide, le libérer?

Sans attendre la réponse d'Eustace, Beeke ouvrit la porte et sortit. Le Dr Archer, médecin légiste, venait d'arriver. C'était un petit homme vif et sémillant qui regarda Beeke avec surprise.

— Je suis bien content que vous soyez ici, monsieur Beeke, dit-il. L'autopsie montre que le pauvre diable était mort avant l'incendie... et, non seulement mort, mais assassiné!

## CHAPITRE VI

## DEUX INDICES

Beeke ne parut pas entendre la déclaration dramatique du Dr Archer. Il jeta un regard autour de lui et se tourna vers l'inspecteur Gibbons.

— Où est Clinton? demanda-t-il.

— Clinton? Il est parti il y a une ou deux minutes.

— Très bien, dit Beeke, entrant dans le bureau.

Ils le suivirent. Gibbons avait l'air surpris et incrédule.

— Il y a eu un assassinat? répéta-t-il les yeux fixés sur Archer. En êtes-vous bien sûr, Docteur? Je ne doute pas de votre habileté chirurgicale, mais le corps était presque carbonisé.

— Oui, mais j'ai fait tout de même une autopsie aussi complète que possible, riposta le docteur. Que dites-vous de ceci?

D'un air triomphant, il plaça, sur le bureau, un morceau informe de métal. Beeke le prit et l'examina et ses yeux jetèrent des éclairs.

— Où avez-vous trouvé cela?

— Dans le corps. Vous savez ce que c'est?

— Une balle de revolver, dit Beeke sans hésitation. A quel endroit était-elle?

— A gauche, dans une côte, répondit lentement le Dr Archer. Cela veut dire que la balle est entrée par derrière; en d'autres termes, le coup a été tiré dans le dos de l'inconnu. La balle a dû traverser le cœur et se loger dans la côte. Cela ressemble vraiment à un assassinat.

— Intéressant, diablement intéressant, murmura Beeke en tendant la balle à Gibbons. Regardez-moi ça, inspecteur.

— Pourquoi n'a-t-elle pas fondu? demanda Gibbons.

— Par hasard, répliqua le docteur. Ce pauvre diable était, pour ainsi dire, carbonisé, mais le cœur et une partie des poumons n'ont pas brûlé. Le vent a peut-être écarté les flammes et la partie gauche du corps est presque intacte. Si la balle avait été à droite, elle se serait fondue; il ne reste presque plus trace des mains et des pieds, des bras et des jambes. La tête est à moitié brûlée...

— Quelle moitié? demanda brusquement Beeke.

— Par derrière surtout! Les traits sont méconnaissables.

— C'est à la bouche que je pense, remarqua Beeke. Mais ne vous en faites pas; je vais jeter un regard par moi-même. Que pensez-vous de cette balle, Gibbons?

— Pas grand'chose; elle n'a plus de forme et on ne pourra jamais déterminer à quel genre de revolver...

— Allons donc, s'écria Beeke d'un ton de mépris. Vous ne connaissez vraiment pas grand'chose sur les armes à feu. C'est une balle de

plomb. Elle a dû être tirée d'un pistolet à l'ancienne mode, probablement une arme italienne du XVIIe siècle.

— Vous pouvez dire tout cela en regardant un fragment de métal? demanda Gibbons avec scepticisme.

— J'ai fait une étude spéciale des armes à feu de tous les siècles, dit Beeke. Je connais toutes les balles... Mais nous perdons notre temps. Vous avez fait une découverte très importante, docteur. D'ailleurs, c'est tout naturel, c'est votre métier.

— Je croyais que vous alliez me féliciter, dit le docteur.

— Il ne félicite jamais personne, observa Eustace. Je travaille avec lui depuis un an et il ne m'a jamais dit merci. Vous avez encore de la chance qu'il ne vous fasse pas de reproches.

— Eh bien, j'ai l'approbation de ma conscience, cela me suffit, dit Archer avec satisfaction. Je suis vraiment content de moi. Ce corps était dans un état inimaginable : cependant, j'ai découvert que l'homme avait été assassiné.

— J'irais le chanter sur les toits à votre place, interrompit rudement Beeke. Qu'avez-vous fait de si extraordinaire? Vous dites vous-même que le côté gauche était presque intact. C'est la chance qui a tout fait. L'assassin espérait que le corps serait entièrement consumé, ou il croyait que la balle serait détruite.

— L'affaire de Clinton prend mauvaise tournure, n'est-ce pas? demanda le docteur sans paraître entendre la remarque caustique de Beeke. Sans doute, quoi qu'il en dise, il avait un compagnon. Ils ont dû se disputer. Clinton sort son revolver et tue le passager...

— Très facile! s'écria Beeke d'un ton sarcastique. Avez-vous jamais essayé de vous servir d'un pistolet long d'un pied?

— Il était sans doute assis à côté de lui, riposta le docteur sans l'entendre, et cela explique aussi l'accident. Ne voyez-vous pas? Clinton probablement a tiré deux coups, et l'autre balle a faussé l'hélice ou quelque chose de ce genre. Alors l'aviateur a sauté...

— Qui est chargé de l'enquête, s'il vous plaît? interrompit Beeke. Comment diable aurait-il pu tirer deux coups? Ces revolvers-là se chargent par la bouche et ne contiennent qu'une balle. Assez d'hypothèses extravagantes. Revenons aux faits. C'est un fait que l'inconnu se trouvait dans l'avion après l'accident. Cela nous le savons. C'est encore un fait qu'il a été assassiné, — tout au moins à vous en croire, — la balle semble indiquer que vous avez raison, mais nous n'en sommes pas encore certains. Sans doute, Scotland Yard enverra un médecin légiste.

Archer se hérissa.

— Si vous croyez qu'un autre docteur... commença-t-il.

— M. Beeke a raison, interrompit Gibbons. Après une telle découverte, Scotland Yard enverra certainement quelqu'un.

Il jugea à propos de changer la conversation.

— Revenons au jeune Clinton. Nous avons eu quelques renseignements, ce matin, en réponse à nos questions. Plusieurs témoins l'ont vu quitter Le Bourget et sont prêts à jurer qu'il était seul dans la carlingue.

— Cela ne fait rien et ne veut rien dire, répliqua le docteur. Il peut très bien avoir atterri en route pour prendre un passager.

— Certainement non, dit Beeke de son ton le plus désagréable. Il volait dans les ténèbres, Dieu sait pourquoi, mais c'est son affaire — et un atterrissage en pleine nuit, si ce n'est pas sur un aérodrome, équivaut à un suicide. Non, certainement, il ne s'est pas arrêté en route. D'ailleurs, quelqu'un l'aurait vu. L'espace entre Paris et Croydon n'est pas désert comme le Sahara. Nous le saurions déjà. Non, le corps a été introduit dans la carlingue après l'accident et Clinton est innocent.

— Comment le savez-vous?

— Il est tombé dans le jardin de Carrington Manor à près de deux kilomètres du théâtre de l'accident, riposta Beeke. Autant que nous pouvons en juger, d'après la déposition de Dutton le paralytique, l'appareil a pris feu environ cinq minutes après le choc. Clinton n'a pu être sur les lieux. Mais quelqu'un y était, et nous découvrirons qui c'était. A propos, Gibbons, personne n'a annoncé de disparition dans le pays?

— Pas encore, monsieur Beeke : nous faisons toutes sortes d'enquêtes, bien entendu, dit l'inspecteur. Mais cette balle change tout. Jusqu'ici nous supposions que le pauvre diable était mort par accident, mais c'est un assassinat.

— Oui, un assassinat, grommela Beeke avec satisfaction, et je suis sûr que mon chef m'avait envoyé ici pour me faire une bonne farce. Nous verrons. Voulez-vous m'accompagner à la morgue, docteur?

Sur les marches ensoleillées, tout en attendant Archer qui causait avec Gibbons, Beeke se tourna vers Eustace avec un sourire. Le sergent fit la grimace.

— Vous êtes perplexe, hein, vieux grognon? demanda-t-il. Vous ne seriez pas si gai sans cela. Eh bien, s'il faut rester une semaine ou deux à Mallow Datchett, cela me va.

Il regarda avec satisfaction le paysage paisible.

— Il faut choisir un logement ici. Le « Lion Bleu », en face, me paraît séduisant. Ces rideaux de cretonne me plaisent.

— Pauvre idiot! riposta Beeke en regardant avec répugnance le « Lion Bleu ». Je parie qu'il n'y a ni salle de bain, ni confort d'aucun genre... dans mon état de santé... Je me demande pourquoi Clinton a été si mystérieux, continua-t-il. Il sait quelque chose qu'il ne veut pas dire et qui a peut-être quelque rapport avec l'assassinat. Je me demande comment il est sorti du jardin de Carrington Manor et qui l'a aidé? Je suis rudement content qu'il ait perdu sa montre. Cela donne un prétexte pour aller voir Carrington. Où diable est donc ce maudit docteur? Est-ce qu'il s'imagine que j'ai du temps à perdre?

Par bonheur, le docteur Archer apparut et ils descendirent tranquillement la rue du village sous le regard curieux des habitants. A la grande joie de Beeke, aucun journaliste ne rôdait par là. La nouvelle du drame ne s'était pas encore répandue.

— Il paraît que l'aviateur a atterri dans le jardin de Carrington Manor, remarqua Archer. Comment est-il sorti? A-t-il fait lever Carrington? Je suppose qu'il a dû plutôt être mal reçu.

— Non, Clinton dit que son parachute s'est accroché au mur et qu'il a pu sauter, expliqua Beeke. Il n'a dérangé personne.

***

— Il n'y avait pas grand monde à déranger, dit Archer. Carrington habite seul, à l'exception de l'ex-capitaine Piper, et, le soir, Piper va se percher sur la cime d'un arbre.

— La cime d'un arbre? répéta Beeke avec étonnement. Il se prend pour un singe? Comment diable un homme peut-il dormir dans un arbre?

— C'est une belle paire d'originaux, dit le docteur. Je comprends, d'ailleurs, que Carrington se soit enfermé ainsi. Sa fiancée était délicieuse, monsieur Beeke. Il l'aimait comme un fou. Les hommes font souvent des choses étranges quand ils sont atteints dans leurs affections. Je ne suis pas son docteur et je n'ai jamais mis les pieds à Carrington Manor; mais mon collègue, le docteur Sinclair, me dit que Carrington est maintenant assez heureux. Il est fort comme un Turc et Sinclair ne lui fait guère que des visites d'amitié.

— Carrington a donc des visiteurs?

— Je pourrais les compter sur les doigts d'une seule main, répliqua Archer. Je les énumère par ordre d'importance. Dans un pays comme le nôtre, nous sommes au courant des histoires de tout le monde. Carrington ne sait pas qu'on s'occupe de lui, car il défend qu'on lui apporte des nouvelles de l'extérieur. Un mot, il vous met à la porte. La femme du pasteur a été exclue de sa société parce que voici quelques années elle a remarqué que le clocher de l'église avait besoin d'être réparé.

— Sans blague! remarqua Eustace.

— Vous ne le croyez pas! C'est l'exacte vérité, insista le docteur. Carrington est un original. Depuis vingt ans, il a dit adieu au Monde et les gens qui vont le voir n'ont qu'à bien se tenir.

— Alors, de quoi parlent-ils en sa présence? demanda Eustace.

— Les sujets de conversations sont assez rares, reconnut Archer. Les fleurs de Carrington, ses serres, ses concombres. D'ailleurs, on ne va jamais le voir que lorsqu'on y est obligé. Carrington est riche comme Crésus. Il ne dépense pas le quart de ses revenus.

— Vous ne m'avez pas encore énuméré ses visiteurs, remarqua Beeke.

— Oh! oui, j'avais oublié, dit le docteur. Eh bien, d'abord, notre vénérable pasteur, Charles Drake. Il paraît qu'il descend en ligne directe du célèbre Sir Francis et je le crois. C'est un vrai pirate et il s'entend à vider nos poches. Il va donc quêter à Carrington Manor.

Archer fit un petit salut de la tête, car le pasteur sortait justement du presbytère, accompagné par la jolie jeune fille qui avait giflé Warren Clinton. Le voilà, maintenant, avec Miss Glenister.

— Et les autres? demanda Beeke.

— Le second est le docteur Sinclair, qui est célibataire et qui va souvent faire une partie d'échecs avec Carrington, dit le docteur. Pendant qu'ils jouent, ils ne parlent pas. C'est un jeu que j'ai, d'ailleurs, toujours détesté. Je ne peux pas comprendre qu'on ait la patience...

— J'aime les échecs, interrompit brusquement Beeke, mais ma patience a des limites.

— Excusez-moi, se hâta de dire Archer. Le troisième visiteur est Sir Philip Laver. C'est le châtelain du pays et le voisin de Carring-

ton. Il habite Datchett Towers; c'est la demeure familiale des Laver; une très belle famille. Sir Philip est, je crois, le dixième baronnet... Il a une femme charmante et deux gosses délicieux. Je ne crois pas que cela l'amuse beaucoup d'aller voir Carrington, mais il le fait par devoir; c'est le directeur de la banque Laver et il est le banquier de Carrington.

Le docteur Archer montra un bâtiment neuf. Voici un club construit par Sir Philip. Il y a deux salles de billard, des salles de lecture...

Un grognement de Beeke le ramena à son sujet.

— Où en étais-je?

— Vous n'avez cité encore que trois visiteurs.

— Eh bien, il y a encore Ruston, le notaire de Westerham, dit Archer. Mais il vient rarement. C'est tout... à moins que nous ne citions Miss Glenister. Je crois qu'elle a accompagné une ou deux fois le pasteur à Carrington Manor.

— Elle est du pays? demanda Beeke.

— Non. Elle n'est pas ici depuis longtemps, à peu près dix-huit mois. Je ne sais pas grand'chose sur elle. Mais elle est très amie avec la femme du pasteur. C'est une de ces jeunes filles à la page. Elle habite toute seule dans une petite villa et gagne sa vie en faisant des poteries. Drôle de façon de vivre pour une jeune fille.

Eustace écoutait ces bavardages en s'étonnant de la patience de Beeke.

— Savez-vous si Clinton est déjà venu ici? demanda brusquement l'Inspecteur?

— Clinton? L'aviateur? Je ne crois pas. C'est la première fois que j'entends parler de lui.

— Et cette Miss Glenister sort-elle beaucoup? Va-t-elle au bal? au théâtre? Fait-elle des voyages?

— Non, répondit le docteur. Ma femme prétend qu'elle est tout à fait absorbée par son travail; elle la rencontre assez souvent au presbytère.

— N'est-elle jamais allée à Paris en avion?

— Cela m'étonnerait, dit Archer, en regardant Beeke avec surprise. Pourquoi diable demandez-vous cela?

— Une idée sans importance, dit Beeke imperturbable.

Ils étaient arrivés à la vieille prison qui servait de morgue. Eustace savait pourquoi Beeke avait posé toutes ces questions. Il pensait à l'étrange conduite de Warren lorsqu'il avait aperçu la jeune fille. Évidemment, tous deux s'étaient déjà rencontrés et la jeune fille préférait l'oublier.

— Nous entrons? demanda le docteur.

— Oui, mais dites-moi d'abord comment il se fait que le domestique de Carrington dorme dans un arbre, riposta Beeke.

— Ah oui, j'avais oublié Piper, dit Archer. Le premier domestique de Carrington, un certain Morton, couchait dans une pièce au-dessus des écuries. Carrington ne permet à personne de coucher dans la maison. Morton est mort, il y a quelques années, et Piper, en entrant au service de Carrington, a d'abord occupé sa chambre; mais il se plaignait de ne pas pouvoir dormir. Il s'est donc bâti une cabane dans un arbre.

— Quelle drôle d'idée, s'écria Eustace.

— Piper est un ancien capitaine et il a passé une grande partie de sa vie sur mer, expliqua le docteur. D'abord, il a construit une plate-forme solide entre deux branches; puis il a placé la cabane dont l'intérieur est la réplique exacte de sa cabine. Quand il fait du vent, il a la sensation du roulis et du tangage et se trouve très bien.

— Je comprends, dit Beeke. C'est un homme habile que ce Piper.

— Oh oui. Il soigne le jardin et prépare les repas de Carrington; son maître s'occupe des serres et de la treille.

— Et la nuit, Carrington est donc seul dans sa grande maison, tandis que le capitaine Piper, son domestique, dort très loin de lui sur un arbre? remarqua Beeke, d'un air rêveur. Hum! C'est une histoire très intéressante.

— Mais cela ne nous aide pas beaucoup dans notre enquête, riposta le docteur Archer. Il faut que nous découvrions l'identité du mort et pourquoi il a été assassiné.

— Vous venez, Eustace? demanda Beeke.

— Si ma présence n'est pas absolument nécessaire, je ne vous accompagnerai pas, répliqua Eustace. Cela me couperait l'appétit.

— Eh bien, attendez-nous, ce ne sera pas long, dit Beeke. Mais vous pensez toujours à votre estomac. Je voudrais bien avoir autant d'appétit que vous.

Eustace eut un sourire. Il savait d'avance que si horrible que fût le spectacle qui s'offrirait à ses yeux, Beeke n'en perdrait pas une bouchée.

Le détective de Scotland Yard réservait une surprise à Archer. Le médecin légiste s'était fait une piètre opinion de cet homme dégingandé et râpé. Mais il changea d'avis.

Lorsqu'ils se trouvèrent devant la masse informe et carbonisée qui, vingt-quatre heures plus tôt, était un homme, Beeke, d'un geste, imposa silence au docteur. Son examen du cadavre fut approfondi et il révéla une connaissance étonnante de l'anatomie. Enfin, avec un forceps du docteur, il saisit un petit fragment de métal de la bouche du mort. Le visage avait été brûlé, mais deux dents adhéraient encore aux gencives supérieures que les flammes n'avaient pas atteinte.

— Qu'avez-vous trouvé? demanda le docteur.

— Quelque chose qui vous a échappé.

— J'ai examiné la bouche, dit Archer, mais il me semble que vous vous attendiez à trouver quelque chose.

— Une longue expérience m'a appris que la bouche d'un homme est aussi intéressante que son visage ou que ses empreintes digitales. Les mains de cet homme sont brûlées, ainsi que sa figure. Il ne me restait donc que sa bouche à examiner.

— Et qu'avez-vous trouvé?

— Croyez-vous que je vais attendre l'envoi par Scotland Yard de quelque gros bonnet, grommela Beeke. Il fera l'autopsie s'il veut, mais après moi! Pensez-vous que cet homme avait de bonnes dents?

— De bonnes dents? Bien sûr que non. Seulement deux à la mâchoire supérieure et trois ou quatre à la mâchoire inférieure.

— C'est exact, il avait un dentier, hein. Regardez l'usure de la

dent en haut, où était fixé le crochet de métal. Où sont les fausses dents?

— Dans une telle chaleur...

— Consumées? Jamais de la vie! dit Beeke. Le caoutchouc, oui; mais les dents auraient dû tomber dans la bouche. Elles n'y sont pas.

— Cependant, vous avez trouvé quelque chose?

— Oui. Regardez. Beeke s'approcha de la fenêtre qui laissait passer un rayon de soleil. Un fragment à demi fondu d'un fil jaune. Ce n'est pourtant pas de l'or pur.

— Une partie du crochet qui maintenait les fausses dents en place, s'écria Archer et cela prouve que l'homme portait son dentier, n'est-ce pas?

— Alors, où sont les dents?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas.

— C'est bien simple, remarqua Beeke. L'assassin, au dernier moment, s'est souvenu des fausses dents de sa victime. Il a pensé que le dentier resterait intact et qu'il pourrait servir à identifier le mort. Il l'a donc enlevé et si gauchement qu'il a cassé un des crochets.

— Cela n'a pas beaucoup d'importance.

— Peut-être, si nous pouvons trouver le dentier, répliqua Beeke. On ne sait jamais.

Il s'interrompit et une lueur passa dans ses yeux.

— Sapristi! Je me demande...

Mais il s'arrêta de nouveau et ne dit pas au docteur Archer ce qu'il se demandait.

## CHAPITRE VII

## L'HABITANTE DE LA VILLA AURORE

Warren Clinton fumait sa pipe dans la salle du Lion Bleu devant la fenêtre. Il avait commandé un verre de bière qu'il n'avait pas envie de boire. Il songeait, avec inquiétude, à son entretien avec l'inspecteur Beeke. Il croyait bien qu'il avait satisfait la curiosité du détective, mais il avait été surpris en flagrant délit de mensonge. S'il cherchait à s'éloigner de Mallow Datchett, la police l'arrêterait sans doute, et le plus exaspérant, c'est qu'il n'avait rien à cacher. S'il n'avait pas fait cette promesse à cette jeune fille... Il se demanda qui elle pouvait être et pourquoi elle avait refusé de le reconnaître.

Trois personnes qui descendaient lentement la rue ensoleillée interrompirent ses méditations. C'était l'inspecteur Beeke dans son costume mal coupé, Eustace tiré à quatre épingles et un petit homme sémillant qui gesticulait.

Warren les suivit des yeux. Ils allaient sans doute à la morgue et le petit homme devait être le médecin légiste. Les inquiétudes de

Warren augmentèrent. Pourquoi le retenait-on ici? Parce qu'un pauvre diable avait eu la bêtise de grimper dans la carlingue et d'y frotter une allumette... mais qui avait pu être si imprudent? On devait bien sentir l'odeur de l'essence. Et les propriétés de l'essence répandue ne sont inconnues à personne. Non, il y avait là-dedans quelque chose de sinistre et d'affreux. La police le soupçonnait et, s'il ne pouvait pas prouver qu'il n'avait pas de passager, il y aurait une enquête. Il devrait faire sa déposition sous la foi du serment et, s'il racontait l'histoire du parachute qui s'était accroché au mur, il commettrait un faux témoignage.

Cependant, quelques mots de la jeune fille expliqueraient tout. Sans doute ne savait-elle pas la situation dans laquelle il se trouvait... Si elle savait, irait-elle à la police pour dire qu'elle se trouvait dans le jardin de Carrington Manor?

Il tressaillit. Les trois hommes s'étaient éloignés, mais deux personnes sortaient d'une ravissante maison près de l'église. Le presbytère, sans doute, car l'un des deux était le pasteur. L'autre... Warren écarta le rideau... c'était la jeune fille. Il admira la grâce de ses mouvements.

— Grand Dieu, grommela-t-il. Était-elle la fille du pasteur? Cela expliquerait tout. Car la fille du pasteur pouvait-elle admettre qu'elle s'était introduite à minuit, vêtue de noir des pieds à la tête, dans le jardin de Carrington Manor? Warren se sentait ahuri. Cependant, il ne rêvait pas.

Il s'efforça de se calmer. En tout cas, il pourrait savoir qui elle était, car le pasteur et elle passaient devant la fenêtre. Warren vida son verre d'un trait et s'approcha du comptoir derrière lequel le cabaretier, gros homme d'un certain âge, lisait le journal.

— Emplissez-moi mon verre, dit Warren. Le pays a l'air bien calme. Je vois le pasteur et sa fille qui prennent l'air, mais à part eux...

— Ce n'est pas la fille du pasteur, monsieur, interrompit le cabaretier, c'est Miss Jill Glenister.

— Dommage pour le pasteur, dit Warren. Il aurait été fier d'avoir une si jolie fille.

— Oui, monsieur, Miss Glenister est très jolie, dit le cabaretier en remplissant le verre, et adroite! Elle gagne bien sa vie en faisant des poteries.

— Des poteries?

— Oui, des statuettes et des bibelots, expliqua l'homme. Elle habite la Villa Aurore. à Colesford Road. Elle a son atelier là-bas. Et c'est une brave fille. Elle va à l'église, fait le catéchisme aux enfants et joue avec les gosses du pasteur. On n'a jamais rien trouvé à dire sur son compte.

Warren but son second verre de bière et sortit d'un pas nonchalant. Les renseignements qu'il avait obtenus étaient intéressants. En gravissant la rue, il repassa les faits : Miss Jill Glenister habitait seule dans une petite villa et gagnait sa vie en faisant des poteries. Cela lui paraissait peu vraisemblable. Mais, certainement, elle était très liée avec la famille du pasteur; cela se voyait. Alors, que diable faisait-elle à Carrington Manor la veille? Son escapade n'était pas un simple divertissement, car M. Carrington ne se prêtait guère à la plaisan-

terie. De plus, elle s'était déjà servi de cette échelle de corde. Warren renonça à expliquer l'énigme. Il sortit du village en réfléchissant. Il n'avait qu'une chose à faire, la voir et lui expliquer sa situation. Il n'allait pas se parjurer. Quand il avait fait cette promesse, il ignorait qu'un cadavre serait trouvé dans son avion. Cela changeait tout.

Warren se repentait de sa maladresse. C'était ridicule de l'accoster en public. Il comprenait qu'elle avait eu raison de le gifler. Ne lui avait-il pas juré d'oublier leur rencontre? Il aurait dû attendre qu'elle fût seule. Peut-être, n'était-il pas trop tard.

En arrivant à l'extrémité du village, Warren aperçut un poteau indicateur. D'étroits chemins bifurquaient de la grand'route; à gauche le poteau disait : « Colesford, 4 km. ». Warren prit ce chemin. Il était décidé. Elle habitait seule. Très bien. Maintenant, elle n'aurait aucune raison de feindre de ne pas le reconnaître.

Il s'arrêta au premier détour du chemin, à environ cinquante mètres du poteau indicateur. Il vit, à sa gauche, une grille blanche et, derrière, un joli jardin plein de lilas et de cytises et des fleurs de toutes les couleurs, et, au fond, un cottage si joli qu'il ne pouvait servir de demeure qu'à Jill Glenister. Toutes les fenêtres étaient ornées de frais rideaux de tulle. « Villa Aurore », ce nom lui convenait à merveille. Warren ouvrit la grille, monta la petite allée, frappa à la porte. Un peu de son assurance l'avait quitté, mais, pour rien au monde, il ne serait retourné en arrière. Personne ne l'invita à entrer. Il frappa de nouveau. Il s'étonnait de l'émotion stupide qu'il ressentait. Avait-il peur de se retrouver en face de Jill Glenister? Craignait-il de recevoir une nouvelle gifle? En ce cas, il aurait soin de tendre l'autre joue, selon les règles de la politesse.

Il frappa de nouveau et, comme il n'obtenait aucune réponse, un soupçon lui traversa l'esprit. Bien sûr, elle l'avait vu venir et se gardait bien d'ouvrir. Il lui montrerait qu'on ne se débarrassait pas de lui si facilement. Il fit le tour de la maison et trouva, par derrière, une petite porte à demi cachée sous des rosiers grimpants. Il frappa très fort, cette fois, et saisit la poignée. Il la tourna sans le vouloir et la porte s'ouvrit si brusquement qu'il faillit tomber.

Il se trouvait dans une cuisine étincelante. Une odeur savoureuse frappa ses narines; une casserole mijotait sur le feu.

— Il n'y a personne? cria Warren.

Le silence seul lui répondit. Warren ferma la porte et s'assit. Après une minute de réflexion, l'évidente vérité s'imposa à son esprit. Jill Glenister n'était pas chez elle!

Warren se leva. Bien sûr qu'elle n'était pas chez elle. S'il avait eu le moindre bon sens, il aurait compris. Il l'avait vue descendre la rue du village avec le pasteur, et lui avait immédiatement quitté le Lion Bleu pour suivre la direction opposée. Et il l'accusait de se cacher, de ne pas lui répondre! Si la porte de la cuisine n'était pas fermée, c'est que Jill Glenister n'avait pas peur des intrus.

Warren décida qu'il valait mieux attendre dehors. Cependant, il ne put résister à la tentation d'ouvrir une des deux portes de la cuisine. Elle lui montra un petit salon meublé simplement, mais avec goût. Des fleurs emplissaient des coupes et des vases et leur parfum se mêlait à l'arome du ragoût. Une raquette de tennis était posée sur

la table à côté d'une paire de gants blancs. Comme ils étaient différents des gants noirs qu'elle portait la veille!

Warren ouvrit, ensuite, l'autre porte. Il aperçut un atelier ensoleillé; devant la fenêtre, était placé un établi couvert de petits groupes d'argile représentant des enfants et des animaux; quelques-uns étaient terminés et peints de couleurs vives.

— Sapristi! grommela Warren.

Le cabaretier du Lion Bleu avait donc raison. Jill Glenister gagnait sa vie en faisant des poteries. Ces bibelots étaient de vrais objets d'art. Sans aucune raison, Warren pensa aux gants blancs qu'il avait aperçus sur la table du petit salon. Il ferma la porte de l'atelier. Cette jeune fille présentait une énigme inexplicable. Des gants blancs. Des gants noirs. Les gants blancs de la journée suggéraient la pureté et la douceur. Les gants noirs de la nuit, le mystère et le crime.

Warren ne put réprimer un frisson. Il repassa avec soin tous les faits. La veille, il avait, par hasard, rencontré une jeune fille vêtue de noir dans le jardin de Carrington Manor. Si son parachute ne l'avait pas entraîné dans ce jardin, il n'aurait jamais soupçonné son existence. Il l'avait longuement contemplée à la lueur de sa lampe électrique et, dans ses yeux, avait lu l'honnêteté et la franchise...

Aujourd'hui, il avait vu une jolie jeune fille à la clarté du soleil et, bien qu'il l'eût aussitôt prise pour l'inconnue de la veille, il se demandait maintenant s'il ne se trompait pas. Jill Glenister habitait ce petit cottage et gagnait sa vie en faisant ces jolies poteries. Tout en elle paraissait respectable. Qu'aurait-elle fait avec une échelle de corde, au milieu de la nuit, à des kilomètres de sa demeure?

— Miséricorde! s'écria Warren. Avait-il commis une épouvantable gaffe? Il se rappelait l'expression de Jill Glenister quand elle l'avait giflé. Ni confusion, ni crainte. Seulement une colère et une indignation toute naturelle. Il fut pris de panique. Il se trouvait dans la cuisine de Jill Glenister; il s'était introduit dans son cottage. Si elle revenait...

Il regarda la porte avec consternation, car il savait déjà qu'il était trop tard. Un pas léger et vif se faisait entendre. La porte s'ouvrit et Jill Glenister se dressa devant lui.

## CHAPITRE VIII

## LES MENACES DE WARREN

La jeune fille, charmante dans sa robe d'été, le regarda avec stupéfaction. Puis elle le reconnut et son étonnement se changea en colère.

— C'est encore vous, dit-elle. Non content de m'accoster dans la rue, vous vous introduisez chez moi. Etes-vous fou? Qui êtes-vous? Pourquoi me harcelez-vous ainsi?

Warren aurait voulu être à cent pieds sous terre. Il fit un effort pour reprendre son sang-froid.

— Mon nom est Clinton, dit-il, Warren Clinton.

— J'ai entendu parler de vous ce matin, dit Jill. Vous êtes aviateur et votre appareil s'est écrasé dans les champs hier soir? Excusez-moi, votre chute a dû vous troubler les idées.

Warren la regarda avec plus de calme. Elle fixait sur lui de beaux yeux qu'il reconnaissait.

— Je suis venu ici pour avoir un entretien sérieux, Miss Glenister, dit-il. Je vous ai reconnue dès que je vous ai vue ce matin.

— Vous m'avez reconnue? J'ignore ce que vous voulez dire. Nous ne nous sommes jamais rencontrés!

— Allons donc! Nous nous sommes rencontrés la nuit dernière dans le jardin de Carrington Manor, continua Warren. impitoyable. Vous portiez un jersey et un pantalon noirs et vous aviez une échelle de corde. Vous m'aviez fait promettre que je ne révélerais à personne notre rencontre. J'ai gardé ma promesse, mais j'ai de gros ennuis avec la police, et il faut que vous...

— Arrêtez! s'écria-t-elle.

Warren obéit. Elle le regarda avec colère.

— Avez-vous complètement perdu la tête? continua-t-elle. Je vous ai vu, ce matin, pour la première fois. Comment avez-vous pu me rencontrer dans le jardin de Carrington Manor dans le costume que vous décrivez?

— J'en suis sûr, insista Warren. Ses doutes lui revenaient. Je ne peux comprendre pourquoi vous niez avec cette énergie. Nous sommes seuls, n'est-ce pas. C'est notre secret?

— Oh! s'écria-t-elle avec exaspération. C'est absolument ridicule. Ne savez-vous pas qu'un mur haut de quarante pieds entoure Carrington Manor?

— Je le sais, d'autant mieux que je l'ai franchi grâce à votre échelle de corde!

— Monsieur Clinton, vous faites une erreur ou vous êtes fou, dit-elle froidement. Tout cela est si ridicule que je n'ai même pas la force de me fâcher. Vous avez l'air d'un homme bien élevé. Voulez-vous partir? Si vous vous obstinez à rester, je retournerai au village et je me plaindrai à la police.

Warren rougit. Le dédain de la jeune fille était si fort qu'il était convaincu d'avoir fait une gaffe.

— Excusez-moi, Miss Glenister, dit-il. Je vais partir.

— Merci.

Ses yeux exprimaient un tel mépris qu'il rougit.

— Pardonnez-moi, je ne croyais point... j'étais certain que vous étiez la jeune fille que j'ai rencontrée... je ne sais pas comment j'ai pu faire une telle erreur.

Il se dirigea vers la porte et elle sourit.

— N'en parlons plus, monsieur Clinton, dit-elle. Elle ouvrit la porte d'une main et enleva son chapeau de l'autre. Je regrette que nos deux entrevues aient été si orageuses, mais, cette fois-ci, je ne vous ai pas donné de gifle, n'est-ce pas? Elle se mit à rire et rejeta en arrière ses cheveux.

— J'espère que nous nous rencontrerons encore...
— Que dites-vous?
— Rien, dit Warren Clinton, d'un ton brusque.

En réalité, il avait juré entre ses dents. Il fit une chose plus surprenante encore. Au lieu de franchir le seuil de la porte, il prit une chaise et s'assit.

— Vous pouvez refermer la porte, dit-il brièvement.

Il alluma une cigarette et regarda sa compagne avec admiration. Quant à elle, elle avait l'air absolument médusée.

— Vraiment! commenta-t-il. Vous avez failli me mettre dedans, Miss Glenister. Vous feriez une actrice épatante.
— Comment osez-vous?
— Vous n'allez pas recommencer, n'est-ce pas? remarqua Warren. Vous n'avez fait qu'une faute, d'enlever votre chapeau et de rejeter vos cheveux en arrière avant que je sois sorti.
— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.
— Non? La jeune fille que j'ai rencontrée la nuit dernière s'est égratignée à une ronce derrière l'oreille gauche, expliqua Warren. Une petite égratignure en forme de faucille. Quand vous avez rejeté vos cheveux, j'ai aperçu la même égratignure. Je sais bien qu'il y a d'étranges coïncidences, mais, tout de même, il ne faut pas exagérer.

L'expression affolée qui passa dans ses yeux lui prouva qu'il ne se trompait pas.

— Inutile de prolonger plus longtemps la comédie, Miss Glenister, dit Warren. Dites-moi la vérité.

Elle ne répondit pas. Warren la contempla avec intérêt. Il savait qu'il aurait dû être en colère, mais il ne l'était pas. Il l'admirait.

Les yeux de Jill étaient maintenant fermes et résolus.

— Et en admettant que vous m'ayez rencontrée la nuit dernière, dit-elle enfin.
— Vous avouez enfin, demanda Warren. Vous avouez que vous étiez dans le jardin de Carrington Manor?
— Eh bien, oui, dit-elle franchement. Mon égratignure m'a trahie. J'ai été idiote d'enlever mon chapeau. Qu'allez-vous faire? N'oubliez pas que vous m'avez donné votre promesse de ne rien dire.
— Je suis venu ici pour demander ma liberté d'action, riposta Warren.

Elle s'approcha de lui, d'un air si suppliant que Warren comprit qu'il aurait besoin de toutes ses forces.

— Je vous en prie, monsieur Clinton! dit-elle. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne faisais aucun mal. Vous pouvez me croire, je ne peux rien vous expliquer maintenant, mais il ne faut pas qu'on sache que j'étais là-bas. Si vous êtes un gentleman, vous ne me tourmenterez pas.

Warren se leva et fit quelques pas; il sentait qu'il montrerait plus de fermeté si la table les séparait.

— Je veux bien croire que vous ne faisiez aucun mal, dit-il généreusement. D'ailleurs, cela ne me regarde pas. Mais j'ai des ennuis avec la police et vous pouvez m'aider. Il le faut. Ne savez-vous pas qu'un cadavre a été trouvé dans la carlingue de mon appareil?

— Je l'ai entendu dire, répondit-elle. On ne parle que de cela dans le village, mais cela ne change pas grand'chose.

— Au contraire, dit Warren. D'un moment à l'autre, on peut m'arrêter pour homicide volontaire, ce n'est pas très agréable et je ne tiens pas à prolonger cette situation.

— Mais je ne comprends pas...

— Écoutez-moi une minute, reprit Warren. Quand je vous ai promis, la nuit dernière, de ne pas mentionner notre rencontre, je ne savais pas que ce corps était dans mon avion et quand l'inspecteur m'a posé des questions, je lui ai dit que mon parachute m'avait déposé dans une prairie. En d'autres circonstances, il m'aurait cru sur parole. Mais le cadavre change tout. L'inspecteur a voulu savoir pourquoi il m'avait fallu tant de temps pour rejoindre l'appareil et il m'a jeté d'étranges regards. Ce matin, j'ai répété la même histoire à l'inspecteur Beeke et il m'a traité de menteur et a fini par déclarer que j'étais tombé dans le parc de Carrington Manor.

— Oh!

— Vous voyez sans doute la gravité de ma situation, dit Warren. Il a fallu que j'invente une autre histoire. Je lui ai dit que mon parachute s'était accroché au mur et que j'avais pu me dégager. J'ai dit aussi que j'avais menti pour ne pas avoir des ennuis avec Carrington.

— Alors, pourquoi vous tourmenter? demanda la jeune fille. Il est inutile que vous parliez de moi. Oh! monsieur Clinton, je suis désolée que vous ayez eu toutes ces difficultés; et je vous remercie de n'avoir pas prononcé mon nom.

— Je ne suis pas sûr que Beeke ait cru mon histoire, reprit Warren. En tout cas, il faut que vous me rendiez ma parole, Miss Glenister; je serai obligé de paraître à l'enquête et je ne tiens pas à me parjurer.

— Oh! on ne vous fera pas prêter serment à l'enquête, répondit-elle. Du moins, je ne le crois pas.

— Qu'on me fasse prêter serment ou non, je ne veux pas continuer à débiter des mensonges, déclara Warren. Vous ne pouvez pas me le demander; je ne faisais rien de mal dans ce jardin et j'expliquerai comment j'en suis sorti. Il faudra donc que je parle de vous. Vous voyez qu'il est important que vous me libériez.

— Non! Jamais! s'écria-t-elle. Une promesse est une chose sacrée, monsieur Clinton. Vous m'avez donné votre parole d'honneur. Inutile de revenir là-dessus.

— Très bien, dit-il en se redressant. Je ne veux pas risquer d'être arrêté pour vos beaux yeux. Les circonstances sont si graves que j'ai le droit de dire à la police toute la vérité. Je le regrette, mais si vous ne voulez pas comprendre la situation dans laquelle je suis placé, ce n'est pas ma faute.

— Vous parlerez de moi? demanda-t-elle haletante.

— Il le faut. Je ne prononcerai pas votre nom, si cela peut vous consoler; je dirai simplement que j'ai été aidé par une jeune fille vêtue de noir qui avait une échelle de corde et... Sapristi! cela ressemblera à une histoire à dormir debout. Tant pis. Ce sera la vérité. Si l'on ne me croit pas...

— Je vous en prie, ne faites pas une chose pareille, monsieur Clinton.

Elle courut à lui et lui saisit le bras.

— Si vous dites à la police que vous avez rencontré une jeune fille à Carrington Manor la nuit dernière, une jeune fille vêtue de noir avec une échelle de corde, on fera une nouvelle enquête. Dans un petit pays comme celui-ci, la vérité sera bientôt découverte. On viendra à la Villa Aurore, on me questionnera...

Elle s'interrompit, le visage livide et défait.

— On me questionnera, répéta-t-elle. Je vous en prie, Monsieur Clinton, ne faites pas cela!

Warren la regarda étonné. Son effondrement soudain le surprenait; la terreur qu'elle manifestait donnait à toute l'affaire un aspect sinistre.

— Qu'importe? demanda-t-il. Vous m'avez déjà dit que vous ne faisiez rien de mal. De quoi auriez-vous peur?

Elle hésita un instant et prit une décision.

— Il est vrai que je n'ai rien fait de mal, dit-elle d'une voix lente. Je ne voulais pas expliquer, mais vous m'y forcez. Il faut que je vous confie un secret que personne ne connaît à Mallow Datchett.

— Il n'y a aucune raison pour que...

— Il faut que vous sachiez, insista-t-elle. Si la police vient me questionner, il ne lui faudra pas plus de cinq minutes pour découvrir que je suis la fille de John Faraday, l'homme condamné pour l'assassinat de Wimbledon.

## CHAPITRE IX

## ÉTRANGE DISPARITION

L'inspecteur Beeke était encore pensif quand il rejoignit le sergent Eustace Cavendish. Sans un mot, il se dirigea vers le poste de police. Eustace qui le connaissait bien se garda de lui poser une seule question. Le docteur Archer ne le rejoignit pas tout de suite.

— Les dents, Eustace, dit brusquement Beeke.

— Quoi?

— Vous devriez étudier particulièrement les dents, c'est très intéressant, continua Beeke. Voici un homme qui est presque réduit en cendres et je vous parie tout ce que je possède que nous l'identifierons grâce à ses dents. A ce propos, Archer a raison, la balle a dû être tirée par derrière. Il a donc été assassiné.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de dents?

— Aucune importance.

— Ce n'est pas mon avis, mon vieux, dit fermement Eustace. Pendant que vous étiez à la morgue, je suis retourné au « Lion Bleu » et j'ai retenu des chambres. J'ai aussi commandé deux biftecks tendres et juteux. Ils fondront sous nos dents.

Beeke prit un air mélancolique et soupira en secouant la tête.

— Vous devez être fou, Eustace, d'avoir commandé des biftecks, dit-il. Les biftecks ne sont pas pour moi. Vous savez comme je souffre. Et qui diable vous a dit de retenir des chambres? Vous ne croyez pas que je vais passer ma vie dans ce trou?

— Il faut être prudent, riposta Eustace. Dès qu'on saura qu'il y a eu assassinat dans le pays, tous les journalistes d'Angleterre arriveront au grand galop et on ne trouvera plus un seul lit.

— C'est votre affaire, grommela Beeke. Si les chambres ne nous sont pas nécessaires, vous vous arrangerez avec l'hôtelier. Et pourquoi le « Lion Bleu », ajouta-t-il d'un ton agressif. Je parie qu'il n'y aura pas de salle de bain, que la cuisine sera épouvantable et la bière imbuvable. Et, par-dessus le marché, vous commandez des biftecks.

Eustace ricana. Les sarcasmes de Beeke indiquaient clairement qu'il approuvait l'initiative de son collaborateur.

Quand ils arrivèrent au poste de police, ils trouvèrent l'inspecteur Gibbons sur le seuil de la porte en train de causer avec le commissaire Nash que son auto attendait devant le trottoir.

— Eh bien, monsieur Beeke? demanda le commissaire avec empressement. Je viens d'arriver. Il paraît que le docteur Archer a trouvé une balle et prétend que cet homme a été assassiné. Est-ce vrai?

— C'est comme cela qu'on garde un secret, grommela Beeke. Dans une heure, tout le village sera informé. Oui, oui, c'est un assassinat et j'espère bien que nous identifierons la victime.

— Impossible, s'écria Nash. Cet homme n'a plus ni visage, ni mains, ni pieds. Nous ne savons même pas quelle était sa taille. Comment pouvez-vous espérer l'identifier?

— Nous verrons, dit Beeke. Je vais maintenant à Carrington Manor pour reprendre la montre de Clinton; peut-être avant irai-je jeter un coup d'œil sur les débris de l'avion.

— J'en viens, dit Nash. On n'a rien découvert. Le commandant Tennant, inspecteur du ministère de l'Air, y est. Vous parliez de la montre de Clinton. A propos, pourquoi Clinton n'est-il pas venu ici ce matin?

— Il est venu, expliqua Gibbons. M. Beeke l'a questionné. Il paraît qu'il est tombé dans le jardin de Carrington Manor et a perdu sa montre. Je disais bien qu'il y avait quelque chose de louche là-dessous. Pourquoi m'a-t-il dit qu'il était tombé en pleins champs? Il est dans une situation critique.

— Clinton n'a tué personne, interrompit Beeke. Il sera bientôt de retour. Si j'avais besoin de lui, je saurais où il est allé. A propos, de quel côté se trouve le cottage de Miss Glenister? ajouta-t-il comme s'il changeait de sujet.

— Miss Glenister? Que lui voulez-vous? demanda l'inspecteur surpris. Elle ne sait certainement rien sur cette affaire. Elle habite par là-bas, au tournant de Colesford Road.

— Je n'ai rien à lui dire, en ce qui me concerne, déclara Beeke. Mais je vous pose cette question pour le compte de mon collaborateur. Il l'a aperçue tout à l'heure, il voudrait lui envoyer des fleurs.

— Quel toupet! commença Eustace...

— Je vous souhaite bonne chance, jeune homme; et j'ai bien peur que la belle ne vous traite comme elle a traité Clinton.

— Mais vous ne croyez pas...

— Cependant, on ne sait jamais avec les jeunes filles, continua l'inspecteur. Pour moi, je vous laisse le champ libre, je suis trop vieux. C'est vrai que vous êtes le fils d'un lord et que les femmes aiment cela. Parlons d'autre chose maintenant.

Eustace allait se récrier avec indignation quand son œil rencontra celui de Beeke. Il comprit que l'inspecteur ne se moquait pas simplement de lui et que ses questions avaient un but.

— Eh bien? dit le jeune homme.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda brusquement Beeke.

Une grande limousine, conduite par un chauffeur en livrée, s'arrêtait devant le poste de police. Deux hommes descendirent. L'un, d'un certain âge, était grand, gros et rouge; il portait un costume de tweed. Son compagnon était plus âgé et avait un visage en lame de couteau; il était vêtu de noir.

— Le plus âgé est Sir Philip Laver, chuchota Gibbons. L'autre, est M. Ruston, le notaire de Westerham.

Il descendit en courant.

— Vous avez à me parler, Sir Philip? demanda respectueusement Gibbons.

— Oui, j'allais vous trouver, Gibbons, répliqua le baronnet. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cadavre trouvé dans un avion brûlé? J'ai lu cela, ce matin, dans un journal de Londres.

— Cela a l'air assez sérieux, riposta Gibbons. Laissez-moi vous présenter l'inspecteur en chef Beeke et le sergent Cavendish, de Scotland Yard. Vous connaissez M. Nash, n'est-ce pas.

— De Scotland Yard! dit Sir Philip en jetant un regard surpris à Beeke et à Eustace. Très heureux de faire votre connaissance, messieurs. Bonjour, Nash. Il faut que ce soit important. Sans cela, vous n'auriez pas fait appel à Scotland Yard. Savez-vous qui est l'homme mort?

— Pas du tout, monsieur.

— Etrange, remarqua Sir Philip. Eh bien! je suis venu pour vous demander d'envoyer quelqu'un à la gare afin de rassurer Mrs Field. Son mari et elle me connaissent bien et, quand nous avons traversé le passage à niveau, elle m'a arrêté. Elle dit que son mari a disparu.

— Field disparu, le chef de gare? dit Gibbons stupéfait. Nous ne le savions pas... Elle ne pense pas... mais c'est absurde, Sir Philip. L'homme trouvé dans l'avion ne peut pas être Field.

— C'est ce que je lui ai dit, mais mieux vaut lui envoyer quelqu'un pour la rassurer, répondit Sir Philip. Je suppose que Field a été appelé pour une affaire quelconque et qu'il reviendra bientôt. J'ai dit à Mrs Field que son mari ne pouvait être dans l'avion. Pourquoi aurait-il volé au milieu de la nuit?

— Il n'a pas couché chez lui la nuit dernière? demanda Beeke.

— Mrs Field dit que son lit n'a pas été défait : c'est pour cela qu'elle est si inquiète, dit Sir Philip. C'est une simple coïncidence. Mais les femmes s'affolent tout de suite.

— A mon avis, c'est simple perte de temps, Sir Philip, interrompit Heskett Ruston avec impatience. Laissons tout cela à la police.

Le notaire avait l'air très sombre; Sir Philip Laver le regarda et se mit à rire.

— Vous êtes un ours, Ruston, dit-il avec franchise; parce que je veux rendre service à quelqu'un, vous grognez. Je remercie le ciel de ne pas être homme de loi.

— Si vous l'étiez, vous connaîtriez la valeur du temps, riposta Ruston. Je vous attendrai dans l'auto.

Il battit en retraite et Sir Philip cligna de l'œil.

— C'est l'homme le plus désagréable qu'on puisse voir, mais un notaire excellent, murmura-t-il. Vous envoyez quelqu'un chez Mrs Field, n'est-ce pas, Gibbons? Elle arrive à l'instant et elle est hors d'elle.

— Elle arrive d'où? demanda Beeke. Expliquez-vous clairement. Je ne comprends pas pourquoi Mrs Field ne s'est pas aperçue plus tôt de la disparition de son mari et pourquoi, d'autre part, à la gare, on ne s'en est pas encore inquiété...

— C'est simple, riposta le baronnet. Hier soir, Mrs Field est allée à Colesford pour assister sa sœur qui allait donner naissance à son premier né. Le bébé et venu au monde cette nuit et Mrs Field a pris le premier train pour rentrer chez elle. Elle a été surprise de trouver la maison vide. Son mari ne s'était pas couché car le lit n'était pas défait.

— Et personne ne s'est étonné à la gare de ne pas le voir?

— Non, Simpson, le signaleur et Rawlings l'employé ont été surpris de voir Mrs Field arriver toute seule. En ne voyant pas le chef de gare, ce matin, ils avaient supposé qu'il avait été appelé aussi à Colesford.

— C'est assez naturel, convint Beeke. Mais Field n'était pas à Colesford. Personne ne sait où il est. Hum! C'est assez bizarre.

— Je ne suis pas de votre avis, dit Sir Philip. Je connais Field depuis des années. Il est chef de gare ici depuis seize ou dix-sept ans; c'est l'homme le plus inoffensif qu'on puisse imaginer.

— C'est vrai, appuya Gibbons, et tout le monde l'estime.

— Il reviendra bientôt et son absence s'expliquera de la façon la plus simple du monde, dit Sir Philip. Mrs Field s'inquiète, parce que c'est la première fois depuis des années qu'elle a laissé son mari tout seul.

— Il n'aurait pas eu la sottise de rester si longtemps, remarqua Beeke.

— Eh bien, je m'en remets à vous pour éclaircir tout cela, dit Sir Philip. Mrs Field pensait que son mari était peut-être allé chez moi pour voir Page, mon régisseur, Field et Page étaient de très bons amis. Il se reprit, — sont de très bons amis. Je parlerai à Page dès que je serai chez moi et s'il sait quelque chose, je vous l'enverrai.

Avec un signe de tête, il monta en auto et la voiture démarra.

Beeke se tourna lentement vers l'inspecteur Gibbons :

— Ne prenez pas la peine d'envoyer quelqu'un à la gare, dit-il, j'y vais moi-même.

— Mais vous ne croyez pas...

— Je ne crois rien, dit Beeke. Mais je pourrais la rassurer mieux

que personne. Préparez votre auto, Eustace. Je vais téléphoner à Scotland Yard.

Il entra dans le poste et Eustace se mit à rire.

— Il me donne des ordres comme à son chauffeur, observa-t-il.

Beeke obtint bientôt la communication avec Scotland Yard. Il demanda son chef et lui fit un bref rapport.

— Un assassinat? dit le chef à l'autre bout du fil. Vous voyez que j'ai eu raison de vous y envoyer.

— Vous vouliez simplement me jouer un bon tour, répliqua Beeke. Il vaut mieux que je reste ici, n'est-ce pas? Je pense que c'est une affaire importante.

— Bien sûr, restez là-bas, Beeke, et j'enverrai un autre médecin légiste. Peut-être Sir Bertram. En attendant, veillez à ce que personne ne touche le corps. Avez-vous trouvé quelque chose?

— Je ne fais pas de miracle, riposta Beeke.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance, répliqua le chef avec un ricanement. Vous avez carte blanche.

— Bien, monsieur. C'est tout ce que je désirais savoir, dit Beeke, et il raccrocha.

Il sortit en s'épongeant le front car la matinée était chaude. Sans un mot, il monta dans l'auto d'Eustace et ils se rendirent à la gare. Ils trouvèrent Mrs Field affolée, mais elle se calma lorsque Beeke eut décliné ses nom et qualité. Il savait être très doux quand il le voulait.

— Vous êtes très aimable d'être venu, monsieur, dit-elle avec reconnaissance. Je ne suis arrivée que depuis une demi-heure et je ne sais que penser. Mon mari n'avait jamais fait une chose pareille... et c'est l'homme le plus tranquille et le plus rangé de la terre.

— N'a-t-il pu aller passer la nuit chez des amis? demanda Beek.

— La plupart de nos amis habitent près d'ici et ne l'ont pas vu depuis hier, riposta Mrs Field qui était une femme avenante d'une cinquantaine d'années. Il n'y a que Thomas Page qui habite dans la propriété de Sir Philip. Tom Page est son régisseur.

— Je le sais. Nous aurons bientôt des nouvelles, répliqua Beeke. Vous êtes sans doute inquiète parce que vous avez appris qu'on a trouvé un homme brûlé dans un avion la nuit dernière? Il ne faut pas faire de supposition pareille, Mrs Field.

— C'est drôle que mon mari ait disparu juste au moment où on a trouvé un cadavre, dit la femme du chef de gare en joignant les mains. Il paraît qu'il est impossible de reconnaître le pauvre homme; Mrs Tomlim m'a conseillé d'aller à la morgue, mais je n'ose pas. D'ailleurs, comment William aurait-il pu monter dans un avion?

— Une seule question vous fixera sur ce point, Mrs Field, dit Beeke. Votre mari porte-t-il un dentier?

— Quoi, monsieur?

— De fausses dents.

— Non, monsieur, répondit Mrs Field. Il a encore de bonnes dents, bien qu'il ait cinquante-cinq ans.

— Alors, vous pouvez vous tranquilliser, madame, dit Beeke, en se levant. Je viens de la morgue. L'homme qui est là-bas n'a pas du tout de dents et porte un dentier. Ce n'est donc pas votre mari.

— Que Dieu soit béni, monsieur, s'écria-t-elle les larmes aux yeux.

Je vous remercie! C'est très bête et William sera fâché quand il reviendra. Il dit que je m'inquiète toujours.

Beeke et Eustace prirent congé.

— Tout de même, Eustace, c'est louche, dit Beeke en montant en auto. Il n'y a aucune raison pour que ce paisible chef de gare ait disparu. Cette histoire ne me plaît pas. Eh bien, partons.

— Où allons-nous? Au Lion Bleu. N'oubliez pas les biftecks...

— Au diable les biftecks!

— De gros biftecks tendres et juteux, avec beaucoup de sauce, dit poliment Eustace, des pommes de terre nouvelles et des petits pois qui viennent d'être cueillis.

Beeke hésita. Eustace voyait que l'eau lui montait à la bouche, mais il s'emporta :

— Que le diable vous emporte vous et vos biftecks! s'écria-t-il. Pour moi, je n'ai jamais d'appétit. Et nous avons du travail. Conduisez-moi à l'avion. Nous mangerons plus tard.

— C'est très bien, soupira Eustace avec résignation.

— Et si vous me parlez encore de biftecks et de petits pois, je vous casse la tête, s'écria Beeke qui mourait de faim.

— Zut! s'écria Eustace que cette menace n'effrayait pas. Par bonheur, j'ai bien recommandé de ne pas faire cuire les biftecks avant notre arrivée.

Ils suivirent quelques chemins déserts et arrivèrent à un endroit où plusieurs autos étaient arrêtées; un agent montait la garde. Quelques badauds tendaient le cou.

— Regardez-les, grogna Beeke. Ils espèrent sans doute qu'on va trouver un second cadavre.

Ils entrèrent dans le champ de blé et trouvèrent plusieurs personnes autour des débris de l'avion : le commandant Tennant, du ministère de l'Air, presque aussi élégant qu'Eustace; le chef d'escadrille Moss, possesseur de l'aéroplane; le fermier auquel appartenait le champ et qui s'efforçait de se faire payer des dommages imaginaires, des mécaniciens et, enfin, Warren Clinton.

Warren, en réalité, venait d'arriver. Après la déclaration surprenante de Jill Glenister, il avait consenti à respecter sa promesse. La fille d'un assassin! Il avait compris pourquoi elle ne voulait pas révéler leur rencontre, pourquoi elle avait peur de la police. A Mallow Datchett, on ne la connaissait que sous le nom de Jill Glenister et tout le monde l'aimait. La révélation de sa véritable identité serait sa ruine. La fille d'un assassin! Et elle avait promis à Warren de lui expliquer la vraie raison de sa présence à Carrington Manor, mais plus tard. Il ne pouvait rester davantage chez elle. S'il revenait le soir quand la nuit serait tombée, elle lui dirait tout. Il avait protesté qu'une visite si tardive pourrait la compromettre mais elle se contenta de sourire. Avec quelques précautions, personne ne saurait rien.

Et il était là, pensif et distrait. Beeke l'examina avec attention. Il sentait que les pensées du jeune homme étaient à des lieues de là. Et c'était assez étrange, car, après la macabre découverte de la police, il aurait dû n'avoir d'yeux que pour son avion. Bill Beeke était un observateur profond et il passait parfois pour un devin.

— Rien de nouveau, monsieur Clinton.

****

— Hein?

Warren tressaillit en voyant Beeke à côté de lui.

— Oh! c'est vous, monsieur Beeke. Non, rien.

— Vous n'avez pas l'air intéressé par ce qui se passe ici?

— Mais je n'ai rien à faire ici, dit Warren. Je suis désolé pour Mosse de l'accident arrivé à l'avion, mais je n'en suis pas responsable.

— Connaissez-vous cette région? demanda Beeke avec la brusquerie qui lui était coutumière.

— Je l'ai vue en volant.

— Dommage. Vous ne pouvez donc pas m'indiquer Colesford Road?

— Mais si, répondit Warren sans se douter du piège que Beeke lui tendait. Vous n'avez qu'à tourner à gauche en quittant le village dans la direction de Londres. Vous verrez un poteau indicateur.

— Merci, répondit Beeke.

Et il rejoignit Eustace, une lueur amusée dans les yeux.

— Ainsi notre jeune homme, malgré la gifle reçue, est allé voir la charmante Miss Glenister, songea-t-il. Il semble avoir eu une longue conversation avec elle, et il en reste encore tout pensif. Intéressante cette petite fille. Il faudra que je m'occupe d'elle quand j'aurai le temps.

Il s'approcha d'Eustace qui le regardait les sourcils froncés.

— Pourquoi avez-vous l'air si content? demanda le jeune homme. Je parie que vous préparez un mauvais coup contre quelque pauvre diable. Je lis dans votre cerveau comme dans un livre.

— Tant mieux pour vous. Vous y apprendrez plus de choses que dans les autres livres, riposta Beeke.

Il se présenta au commandant Tennant et à Moss, qui déclarèrent que l'examen des débris de l'avion n'avait donné aucun résultat.

— Il est certain que l'aile gauche s'est presque détachée, dit Tennant, lorsque Clinton a eu sauté. L'appareil s'est écrasé sur le sol; la carlingue est restée presque intacte.

— Le mort a été placé dans la carlingue après l'accident, alors?

— Il a pu grimper, riposta Tennant qui ignorait qu'on avait trouvé la balle. Il est possible que le pauvre homme ait mis le feu à l'appareil sans le vouloir.

Beeke fit un signe affirmatif et s'éloigna. Il trouva Eustace en contemplation devant des écrous et des boulons que les mécaniciens avaient mis de côté. Au milieu, se trouvaient deux objets plus gros. Ils étaient en fer et presque fondus par l'incendie.

— Venez voir, vieux grognon, s'écria Eustace. Il y a là quelque chose qui pourrait vous intéresser. Vous voyez.

— Qu'est-ce que c'est? Des poids de quatorze livres, n'est-ce pas?

— Exactement.

— Exactement! répéta Beeke. Vous vous attendiez à trouver des poids de quatorze livres dans un avion aussi léger?

— C'est justement ce qui est intéressant, riposta Eustace. Que faisaient-ils dans l'avion? Un pilote sain d'esprit a-t-il pu les prendre avec lui? Et regardez cela... de grosses pierres, des morceaux de roc.

Dans un autre tas, huit ou neuf morceaux de granit, chacun gros comme le poing d'un homme, empilés.

Beeke les regarda avec intérêt, et, quand il leva les yeux, il vit Eustace qui contemplait le champ de blé d'un air approbateur.

— C'est joli ici... Epatant, n'est-ce pas, Beeke? remarqua-t-il.

— Je n'ai pas le temps d'admirer le paysage.

— Je parlais du champ. Il est bien entretenu, n'est-ce pas? Si le fermier est encore là, je vais aller le féliciter.

— Que diable...

— J'ai rarement vu un champ de blé si propre et si bien ratissé, continua le sergent. On ne trouverait pas une pierre de la grosseur d'une pièce de six pence.

— Ah! je comprends, s'écria Beeke. Pourquoi ne vous expliquez-vous pas plus clairement? Vous pensez à ces morceaux de rocher?

— Mais oui. Regardez le champ. Il n'y a pas une pierre en vue. Cela prouve que le granit était dans l'avion ou qu'il a été placé dans l'appareil après l'accident.

Il s'arrêta car Beeke tirait sur sa pipe vide avec un bruit qui lui faisait mal au cœur.

— Des poids de quatorze livres et des morceaux de roc, cela ne vous dit rien?

— Eustace, vous avez fait une découverte, dit Beeke à regret. Hé, là-bas, monsieur Clinton, puis-je vous dire un mot?

Warren qui causait avec son ami Moss, s'approcha.

— Vous regardiez ces poids, dit Beeke. Les avez-vous déjà vus?

— Jamais. Moss et moi nous étions en train d'en parler, répondit Warren. Ils n'étaient certainement pas dans l'avion. Cependant ils sont à moitié fondus, ce qui prouve qu'ils étaient dans les flammes. Le commandant Tennant a interrogé Moss à leur sujet et Moss a failli se fâcher. C'est lui qui a fait le plan de l'avion et il est très susceptible.

— Merci, dit Beeke. Il s'éloigna et Eustace le suivit.

— Vous avez raison, Eustace, dit brusquement Beeke. Ces poids étaient dans les poches du mort; ses vêtements ont été brûlés mais pas le fer et les pierres.

— C'est bien ce que je pensais, approuva Eustace, et que je sois pendu si je comprends. Un fou seul tirerait un coup de revolver à un homme, remplirait ses poches de poids, puis le fourrerait dans un avion et y mettrait le feu. C'est bien votre avis, n'est-ce pas?

— Notre assassin ne savait pas que l'avion allait s'écraser sur le sol, répliqua Beeke. Pendant que j'étais à la morgue avec Archer, une idée m'est venue. Peut-être l'assassin n'avait-il pas prémédité de brûler le corps de sa victime dans l'avion parce qu'il ne savait pas que l'accident se produirait; supposons qu'il transportait le corps aux alentours de ce champ avec l'intention de s'en débarrasser; il a vu l'appareil qui tombait; je me demande s'il y a un étang ou une rivière par ici.

— Tout est clair, s'écria Eustace. Si l'assassin avait d'abord pensé à jeter sa victime dans un étang, il avait bourré ses poches de poids afin que le corps s'enfonce. Mais, quand il a changé de projet, pourquoi n'a-t-il pas enlevé les poids et les pierres? Il devait savoir qu'ils étaient inutiles et qu'ils ne brûleraient pas.

— Si les assassins ne faisaient pas de bévues, nous ne les arrê-

terions jamais, riposta Beeke avec calme. Un homme peut être un peu troublé quand il a un cadavre sur les bras. C'est que, mon cher Eustace, on ne se débarrasse pas facilement d'un corps humain. Tuer est facile, mais le reste... dit Beeke en s'arrêtant pour frotter une allumette. Vous vous rappelez Crippen?

— Comment voulez-vous? interrompit Eustace. Cela se passait en 1910 et j'était encore au maillot.

— Sapristi, je ne vous croyais pas si jeune. Vous deviez être un bel enfant, Eustace.

— On le dit, reconnut Eustace avec modestie.

— C'est bien ce que je pensais. Tous les beaux enfants deviennent affreux en grandissant, dit Beeke. Voyons, de quoi parlions-nous? Ah oui, de la difficulté à se défaire d'un cadavre. C'est diablement compliqué. Vous assassinez un homme et vous l'enterrez, Eustace, et vous croyez que la question est réglée. Mais un agent trop curieux découvre le corps et la mèche est éventée.

— C'est vrai!

— Vous jetez un corps dans un étang avec des pierres et des poids dans sa poche, continua Beeke. Que quelqu'un arrive avec un rateau... et voilà... Eh bien, je crois que notre assassin portait sa victime vers un étang ou une rivière. Il a vu l'avion tomber, il a supposé que le pilote était tué et a changé d'idée. Il avait une occasion de faire disparaître le corps; une allumette, un incendie et...

— Une minute, interrompit Eustace. L'avion était vide, ne l'oubliez pas.

— Mais l'assassin ne le savait pas, riposta Beeke. Comment pouvait-il le savoir. C'était en pleine nuit et il a fourré le corps dans la carlingue. On trouverait deux cadavres carbonisés, mais le pilote ne pourrait expliquer où il avait pris le passager et tout cela serait considéré comme un accident. C'est ce qui a séduit le plus l'assassin. Il pensait qu'une enquête serait évitée. Un pilote et un passager inconnus venant de France, on chercherait à découvrir l'identité du passager de l'autre côté de la Manche. Pourquoi une enquête à Mallow Datchett? C'est simplement l'endroit où l'aéroplane était tombé. Il aurait bien pu s'écraser au milieu de la grande rue de Canterbury. La police ne demanderait pas si des citoyens ont disparu à Canterbury, n'est-ce pas?

— Je vous comprends, dit Eustace pensif. Et puis pan! notre assassin apprend ce matin que le pilote n'était pas dans la carlingue.

— Oui, et l'enquête qu'il croyait évitée a lieu.

— Il aurait mieux fait de jeter le corps dans l'étang.

— Bien sûr, nous ne serions pas venus et, sans nous, il avait des chances de s'en tirer. D'ailleurs la disparition de la victime n'aurait pas soulevé d'enquête avant longtemps. On n'aurait peut-être pas regardé dans les étangs et dans les rivières. L'assassin est donc allé au-devant de ses ennuis. La négligence des assassins permet aux détectives de se couvrir de gloire.

— Vous êtes trop modeste, mon vieux. Nous ne travaillons à cette affaire que depuis quelques heures et voyez déjà tout ce que nous avons découvert. D'ailleurs, je ne vous suis pas très bien. Vous

parlez de la négligence de l'assassin; c'est tout naturel qu'il ait cru que le pilote était mort.

— Un homme qui a un cadavre sur la conscience ne devrait pas faire d'erreur de ce genre, riposta Beeke. Ah! que pensez-vous de ceci, mon garçon?

Eustace n'avait pas remarqué qu'ils avaient marché tout en parlant et que Beeke lui avait fait faire le tour du champ. Quelques saules pleureurs se dressaient devant eux. Les saules pleureurs ne sont jamais très loin de l'eau.

— Oh! s'écria Eustace. Il fixa un monocle dans son œil et contempla le paysage. On dirait que vous aviez raison, Beeke? Cet étang a l'air rudement profond.

Derrière les saules, ils avaient trouvé un étang de forme ovale d'environ soixante-dix pieds de largeur. Il était entouré de fougères. Beeke chercha des traces de pas, mais n'en trouva pas.

— Vous voyez les roches, Beeke, demanda Eustace. Du granit, c'est bizarre, hein. Vous êtes sans doute trop ignorant pour le savoir, mais le granit ne se trouve pas dans cette région; il a dû être apporté d'ailleurs. Voyez, les pierres détachées, les mêmes que nous avons vues...

— Vous croyez que je suis aveugle, interrompit Beeke en tirant sa montre. Vous avez parlé de biftecks, n'est-ce pas? Vous savez très bien que c'est beaucoup trop indigeste pour moi, mais il est, sans doute, trop tard pour commander autre chose, venez.

Eustace le regarda avec surprise...

— Mais je pensais...

— Que pensez-vous?

— Rien du tout, dit Eustace. Allons déjeuner.

Beeke suivit un sentier qui les ramena sur la route. Au loin s'élevait l'immense mur de Carrington Manor, si haut que la maison elle-même et ses cheminées étaient invisibles.

Beeke le contempla un moment.

— On dirait une prison, observa Eustace.

— Et c'en est une, du moins pour Carrington, dit Beeke. Nous irons le voir cet après-midi. Vous m'y ferez penser.

Eustace réprima un sourire, Beeke n'oubliait jamais rien.

Ils montèrent dans l'auto d'Eustace et retournèrent au village.

— Arrêtez une minute au poste de police, dit Beeke, je veux dire un mot à Gibbons.

Eustace obéit.

— Nous pourrions laisser l'auto ici, remarqua-t-il. Le Lion Bleu est en face.

Ils descendirent et l'inspecteur Gibbons qui les avait aperçus de son bureau vint à leur rencontre.

— Vous connaissez l'étang près du champ où l'avion est tombé, dit Beeke. Il y a des saules pleureurs autour.

— Oui, je sais, interrompit l'inspecteur. On l'appelle Mallow's Deep. On dit qu'il est très profond mais c'est faux.

— Bien, dit Beeke. Voulez-vous envoyer plusieurs hommes, au moins six, pour le faire draguer.

— Le faire draguer? répéta Gibbons sidéré.

— Oui, le sergent Cavendish et moi nous allons déjeuner.

— Mais pourquoi? demanda l'inspecteur. Pourquoi voulez-vous faire draguer l'étang? Le corps a été trouvé dans l'avion.

— Cependant, je veux que l'étang soit dragué, dit Beeke d'un ton agressif. Pourquoi regimbez-vous? C'est moi qui suis chargé de l'affaire. Envoyez vos hommes et veillez à ce qu'ils fassent bien leur travail. Je reviendrai dès que j'aurai déjeuné.

Sans un mot, il se dirigea vers le Lion Bleu, laissant l'inspecteur Gibbons médusé et irrité. Il n'était pas habitué à recevoir des ordres, et le ton bref et maussade de Beeke l'exaspérait. Mais il n'avait qu'à obéir.

— Cet homme est fou, se dit-il. Que diable veut-il trouver dans l'étang?

Mais l'inspecteur Beeke et le sergent Cavendish n'avaient pas encore terminé leur bifteck quand un agent trempé de sueur arriva à bicyclette. Il s'élança dans la pièce où les détectives de Scotland Yard prenaient leur repas.

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur. M. l'inspecteur Gibbons vous demande tout de suite à l'étang de Mallow. Nous venons de le draguer et nous avons trouvé le corps de Field, le chef de gare!

## CHAPITRE X

## UN ASSASSINAT INCOMPRÉHENSIBLE

Beeke ne sourcilla pas. Eustace comprit qu'il était confondu d'étonnement. Mais Bill Beeke savait cacher ses émotions et il se contenta de hocher la tête.

— Vous n'êtes pas surpris, monsieur? demanda l'agent, déçu par le manque d'enthousiasme de Beeke.

— Pourquoi le serais-je? demanda Beeke au mépris de toute vérité. Nous savions que Field avait disparu, n'est-ce pas? Avez-vous travaillé au dragage? Cela n'a pas été long.

— Tout de suite, nous avons senti quelque chose, répondit l'homme, et c'était le chef de gare. L'inspecteur m'a dit de courir vous avertir.

— Très bien. Retournez là-bas et ne vous dépêchez pas tant, il fait si chaud, dit Beeke en piquant avec sa fourchette un gros morceau de bifteck. Dites à l'inspecteur que je le rejoindrai dès que j'aurai fini de déjeuner. Une minute, recommandez-lui de continuer à faire draguer l'étang.

L'agent resta bouche bée.

— Continuer, monsieur?

— Vous m'avez entendu?

— Vous ne croyez pas qu'on va trouver un autre cadavre?

— Non. Pêchez tout ce que vous pourrez, des vieilles boîtes de

conserves, des bouteilles... des... tout... J'examinerai cela quand j'arriverai.

— Bien, monsieur, dit l'agent étonné.

Après son départ, Beeke reprit son repas avec énergie, mais Eustace n'avait plus faim. Il regardait son supérieur sans pouvoir cacher sa curiosité.

— Que cherchez-vous dans cet étang? demanda-t-il. Pas un cadavre, n'est-ce pas?

— Non, mais Gibbons le croira, dit Beeke d'un ton froid. Cela montre comment les détectives sont servis par le hasard. Pourquoi le détromper? Il continue à nous croire plus malins que nous le sommes. Il faut garder le prestige de Scotland Yard.

— Mais vous pouvez me donner une explication à moi, insista Eustace. Après tout, je suis votre collaborateur.

— Je cherche le dentier du mort inconnu, répondit lentement Beeke. Vous vous rappelez notre conversation. Nous imaginions que l'assassin avait brusquement changé d'idée.

— Ou plutôt vous l'imaginiez.

— Eh bien, voici mon idée : quand l'assassin a décidé de fourrer le corps dans la carlingue, il s'est rappelé que sa victime avait de fausses dents. Il était sans doute près de l'étang. Il a donc enlevé les dents et les a jetées dans l'eau. Il ne pouvait imaginer que l'étang attirerait mon attention. En tout cas, nous ne devons rien négliger. Mais je ne m'attendais certainement pas à trouver le chef de gare là-dedans.

Il eut un soupir de satisfaction.

— Cette affaire commence à être intéressante, continua-t-il. Dépêchez-vous! Allez-vous manger tout le jour? Partons.

Il se leva et s'étira. Il avait prétendu que les biftecks étaient durs comme de la semelle et les groseilles de la tarte acides comme du vinaigre, mais, à part cela, il avait paru prendre plaisir à son repas.

— Il faut encore que je m'introduise dans votre maudite voiture, grommela-t-il. Je n'ose pas faire la route à pied. Par une chaleur pareille, mon cœur s'arrêterait. Je tomberais mort sur la route. D'ailleurs, nous sommes pressés.

En quelques minutes, l'auto d'Eustace les amena à l'étang. La nouvelle de la seconde tragédie s'était répandue et Mallow Datchett était en effervescence.

L'inspecteur Gibbons, rouge et agité, regarda Beeke avec admiration.

— Je vous félicite, monsieur Beeke, dit-il. Quand vous m'avez ordonné de faire draguer l'étang, à vrai dire, je pensais que vous aviez l'esprit détraqué, et j'étais d'une humeur de chien. Mais vous aviez raison. Comment diable soupçonniez-vous que le pauvre Field était là-dedans?

— Avez-vous envoyé quelqu'un pour avertir Mrs Field, dit Beeke sans répondre à sa question.

— Bien sûr.

— Quand?

— Je viens d'envoyer le sergent, répliqua Gibbons. C'est un ami de Field et il saura adoucir le coup.

— C'est très bien, Gibbons, dit-il.

Gibbons qui ne savait pas à quel point Beeke était chiche de louanges n'eut pas l'air particulièrement satisfait.

— Je n'aurais pas voulu que cette pauvre femme apprenne ce malheur par n'importe qui, remarqua l'inspecteur de Scotland Yard. Où est le corps?

— Là-bas. On l'a recouvert d'un drap. Vous pensez peut-être que cela explique le mystère, monsieur, que Field a tué l'autre, puis bourrelé de remords s'est jeté dans l'étang?

— Je n'ai rien pensé du tout, riposta Beeke avec impatience. Je n'ai pas l'habitude de tirer des conclusions hâtives.

— Je voulais dire que le mystère est plus profond que jamais, reprit l'inspecteur. Field a été assassiné aussi. Nous avons trouvé ses poches pleines de pierres et sa tête est presque en bouillie. C'est une chose fantastique. Field était le meilleur homme du monde.

— Je vais jeter un coup d'œil, dit Beeke. Avez-vous trouvé autre chose dans l'étang?

— Rien. Que vous attendez-vous à trouver maintenant? demanda Gibbons. Il faut que vous me le disiez, Beeke. Il faut que nous sachions ce que nous cherchons.

— Des dents, dit Beeke.

— Quoi?

— Des fausses dents. En un mot le dentier de l'homme qui a été brûlé dans l'avion. Maintenant que vous avez trouvé le corps du chef de gare dans l'étang, je suis sûr que vous y trouverez aussi le dentier. Mais ce sera plus difficile.

Il souleva le drap qui recouvrait le cadavre, tandis que Gibbons retournait surveiller les opérations. L'examen de Beeke fut long et complet. Field, qui était de petite taille, portait son costume habituel et ses poches étaient bourrées de pierres; un gros bloc d'environ vingt-cinq livres était attaché à son cou par une corde solide. Sa lèvre portait une entaille profonde et son front une contusion. Sa tête était à moitié ouverte.

— Quelle horreur! murmura Eustace. Je crois que ce pauvre diable a été étourdi par un coup, puis avant qu'il eût pu reprendre ses sens, l'assassin a achevé son œuvre avec une grosse pierre.

— Oui, c'est ce qui s'est passé, convint Beeke, pensif. Si ce n'était pas le chef de gare, je dirais que sa mort est due à un hasard tragique.

— Je ne comprends pas.

— Il est possible que Field ait été tué parce qu'il a surpris l'assassin, expliqua Beeke. Imaginons que le criminel ait brusquement découvert que quelqu'un le voyait. Il n'avait plus qu'à tuer le témoin. Mais le chef de gare! Que ferait un homme respectable comme Field en pleine nuit dans un champ? Il doit y avoir une autre raison.

Il s'interrompit car Gibbons l'appelait.

— Monsieur Beeke!

Beeke s'élança sans penser à son cœur malade. Gibbons tenait un objet et contemplait Beeke avec respect.

— Vous aviez raison, dit-il. Voici les dents. Je ne comprends pas comment vous avez pu savoir...

— Cela n'a pas d'importance, dit Beeke. Regardez-moi ça,

Eustace. L'homme sera identifié sans peine maintenant. Voyez ce crochet cassé. Il n'y a pas le moindre doute.

Il s'interrompit. Un homme s'approchait. C'était Sir Philip Laver et son visage exprimait le chagrin et l'inquiétude.

— Grand Dieu! est-il vrai que Field a été trouvé mort dans cet étang? demanda-t-il. C'est affreux. Page, mon régisseur, a disparu aussi!

— Et Field et Page étaient très bons amis? acheva Beeke. C'est inquiétant.

Il souleva de nouveau le drap et le baronnet contempla le lugubre spectacle d'un air sombre.

— Ce doit être l'œuvre d'un fou, déclara-t-il après un silence. Qui aurait tué un homme comme Field; le chef de gare d'une petite ville! Il a passé la plus grande partie de sa vie à Mallow Datchett et je jure qu'il n'avait pas d'ennemis. Page aussi... je suis très inquiet au sujet de Page. Si j'allais à la morgue.

— Inutile, Sir Philip, dit Beeke. Vous ne pouvez pas reconnaître... à moins que vous ne sachiez comment était l'intérieur de sa bouche.

— Sa bouche? répéta Sir Philip.

— C'est la seule partie de lui qu'on puisse identifier.

— Vous ne voulez pas dire...

Il s'interrompit en voyant le dentier que Beeke tenait.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Des dents, des fausses dents, dit Beeke. On les a jetées dans l'étang. Savez-vous si Page porte un dentier?

— Mais oui! répliqua le baronnet. Il y a un mois ou deux, il m'a demandé un conseil.

— Le lui avez-vous donné? demanda Beeke. C'est très important. Il faut que je trouve le dentiste qui a fait cet appareil.

— Oui, je me rappelle maintenant, dit Sir Philip. J'ai conseillé à Page d'aller trouver Matthew Stanton de Westerham, mon dentiste. Je ne sais s'il m'a écouté.

— Nous le saurons bientôt, dit Beeke. Je vous remercie, Sir Philip; ce renseignement est précieux. Mais beaucoup de gens ont de fausses dents et l'absence de Page s'expliquera peut-être de la façon la plus simple. Pouvez-vous me dire depuis combien de temps il a disparu? Pourquoi n'avoir pas averti la police plus tôt. En ce qui concerne Field, c'est différent. Sa femme était absente et ses employés ont cru qu'il était allé la rejoindre à Colesford.

— Eh bien, mon régisseur jouit d'une grande liberté, répondit le baronnet. Il habite dans un cottage près du village. Page n'annonce jamais d'avance ses déplacements. Aujourd'hui, par exemple, on a supposé qu'il était aux écuries ou au chenil. C'est simplement quand je me suis mis à sa recherche qu'on a découvert qu'il avait disparu. Personne ne l'a vu de la journée.

— Quand l'a-t-on vu pour la dernière fois?

— Hier soir, répliqua Sir Philip d'un air soucieux. Il a porté deux lièvres à ma femme de charge, Mrs Willingby.

— Elle l'a vu?

— Oui.

— Avait-il l'air tourmenté ou...

— Je l'ai demandé à Mrs Willingby. Il paraît qu'il était très gai.

— N'avait-il pas bu un coup de trop? demanda brusquement Gibbons.

Cette question ne parut pas plaire à Sir Philip.

— Hélas, oui, reconnut-il. Cet homme, Page, a un défaut, — je refuse de parler de lui au passé, — c'est une tendance à trop boire.

— Une tendance! vous êtes modeste, riposta Gibbons. Plus d'une fois, nous avons failli le mettre au violon pour tapage nocturne. Je me suis même plaint à vous de sa conduite.

— Nous ne sommes pas tous des saints, riposta Sir Philip. Page est très capable et un régisseur extraordinaire. Mes enfants l'aiment beaucoup. Je ne peux pas croire qu'il lui soit arrivé quelque chose. Il n'avait que des amis.

— C'est vrai, convint Gibbons. D'ailleurs, il est toujours prêt à payer une tournée. Il a de l'argent plein ses poches, il gagne aux courses, j'imagine.

— Je le paie bien, mais il a aussi de la chance au jeu; dit Sir Philip. Cela ne me regarde pas. De temps en temps, il m'a donné d'excellents tuyaux. Je vous demande de faire tout ce que vous pourrez pour le retrouver, monsieur Beeke.

— Nous le retrouverons, remarqua Beeke d'un ton farouche. Il s'éloigna en emportant le dentier.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, Eustace, dit-il. Tenbury trouvera du travail quand il arrivera.

— Vous ne lui avez pas laissé grand'chose à faire, Beeke.

Un éclair malicieux passa dans les yeux de Beeke.

— Conduisez-moi à Westerham, Eustace, ordonna-t-il. Je veux que tout cela soit arrangé avant l'arrivée de Sir Bertram. Pourquoi btiendrait-il toute la gloire? Nous remettrons à plus tard notre visite à Carrington Manor. Le plus important est d'identifier l'homme arbonisé.

— Cela ne me paraît pas tellement facile. Pour moi, Page a passé la nuit à faire la bombe.

— Drôle de bombe, dit Beeke avec conviction. Un coup de revolver dans les côtes et un incendie.

Ils arrivèrent bientôt à Westerham. M. Matthew Stanton, dentiste luxueusement installé, était chez lui.

— Nous venons de la part de Sir M. Philip Laver, monsieur, dit Beeke.

— Sir Philip et Lady Laver sont mes clients depuis plusieurs années, répliqua le dentiste. Qu'est-ce que cela?

— Un dentier. Est-ce vous qui l'avez fait?

Stanton prit l'appareil, le regarda et secoua la tête.

— Non, répondit-il. Je ne me sers pas de matériaux si ordinaires.

Beeke ne montra aucune surprise.

— Je pensais bien que ce n'était pas votre œuvre, monsieur Stanton. Mais je voulais m'en assurer. Sir Philip a conseillé à un certain Thomas Page de venir vous trouver, dit le détective.

— Page? Son régisseur? Non, il n'est jamais venu, dit le dentiste. Est-ce son dentier? Ce n'est pas moi qui l'ai fait. Mais pourquoi venez-vous me trouver?

— Le dentier appartient, je crois, à un homme qui a été brûlé la nuit dernière et nous voulons l'identifier, répliqua Beeke. Thomas Page a disparu et il faut que...

— Grand Dieu! L'homme de l'avion? Je suis au courant, dit Stanton en regardant le dentier avec un nouvel intérêt. Les journaux disent qu'il a été carbonisé. Comment le caoutchouc ne s'est-il pas fondu?

— Parce que l'appareil n'était pas dans sa bouche, mais dans un étang, riposta Beeke. Je crains que ce soit Thomas Page et j'espérais que vous pourriez m'aider. Évidemment, Page n'a pas suivi le conseil de son patron. Il est allé chez un autre dentiste. Combien y en a-t-il à Westerham?

— Je ne sais pas. D'ailleurs Page a pu aller à Londres. Vous aurez du mal à trouver votre homme.

— J'espère bien que non, dit Beeke. Il est plus probable que Tom Page s'est adressé à un dentiste de Westerham. Quel est celui de vos confrères qui fait le plus de publicité : vous comprenez ce que je veux dire : enseignes électriques, promesses de crédit, etc...

— Je vois ce que vous voulez dire : Harvey Biggleswade, dit Stanton avec mépris. Ce dentier ressemble bien à son travail.

— Je vous remercie, dit Beeke quand il eut obtenu l'adresse de Hervey Biggleswade.

Celui-ci était un homme d'un certain âge qui reconnut immédiatement son œuvre. Il fut stupéfait en entendant les explications de Beeke et fort déçu lorsqu'il comprit que ses visiteurs n'étaient pas de nouveaux clients. Mais il se remit aussitôt et consulta ses registres.

— Vous avez raison, inspecteur, dit-il. J'ai fourni ce dentier à M. Thomas Page, de Mallow Datchett, il y a dix-huit mois.

— C'était donc lui! s'écria Eustace.

— Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien venir avec moi à Mallow Datchett pour identifier le corps, monsieur Biggleswade, dit Beeke. Il vous suffira de jeter un regard sur la bouche du mort. Vous pourrez dire si c'est Tom Page ou non.

— Je serais ravi de vous rendre service, mais j'ai des rendez-vous, riposta M. Biggleswade.

— Vos clients attendront, dit Beeke. Vous allez m'accompagner immédiatement, monsieur. Bien entendu, tous vos frais seront payés, ainsi que votre temps.

M. Biggleswade s'aperçut soudain qu'il pouvait laisser ses clients à son aide et il monta dans l'auto d'Eustace. Il était pâle et tremblant quand un peu plus tard il sortit de la petite morgue de Mallow Datchett.

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, monsieur Beeke, dit-il en s'essuyant le front. Cet homme est bien Tom Page. Mon Dieu! si vous m'aviez prévenu, je ne serais pas venu!

— C'est bien ce que je pensais, dit Beeke. Eh bien, monsieur Biggleswade, voulez-vous nous accompagner au poste de police. Il faudra aussi que vous assistiez à l'enquête.

L'inspecteur Gibbons ne fut pas surpris en apprenant la nouvelle, mais promit de faire avertir Sir Philip.

— Oui, il faudra que nous allions examiner la maison de Page, dit

Beeke. Le démon qui a tué ces deux hommes n'a probablement pas laissé de traces, mais il ne faut rien négliger. Je crois cependant que pour l'arrêter, il faudra employer des méthodes plus subtiles.

L'inspecteur Gibbons resta bouche bée :

— On dirait que vous connaissez l'assassin! s'écria-t-il.

— Cela se pourrait! s'écria gaiement Beeke.

Il sortit avec Eustace et tous deux se dirigèrent au Lion Bleu, car le cœur de Beeke demandait une bonne tasse de thé pour continuer ses fonctions. Le fait bien établi que le thé est mauvais pour un cœur malade ne le troublait pas.

— Quel charlatan vous êtes, Beeke, remarqua Eustace. Vous avez fait croire à Gibbons que vous soupçonniez quelqu'un! Vous ne seriez pas si frétillant si c'était vrai.

— Prenons notre thé et nous travaillerons, dit Beeke. Il faut que nous allions à Carrington Manor. Ce sera une visite intéressante, Eustace.

— A condition que vous puissiez entrer...

— Nous entrerons.

— D'ailleurs, je ne vois guère ce que vous feriez là-bas. Nous savons que Clinton est tombé dans le jardin et qu'il a menti, mais ni Carrington, ni son domestique ne peuvent être soupçonnés de l'assassinat.

— Les coupables ne sont pas toujours ceux qu'on a soupçonnés tout d'abord, remarqua Beeke. Les deux assassinats ne paraissent avoir aucun sens. William Field, le chef de gare, et Thomas Page, le régisseur. Deux hommes respectables qui habitent ici depuis des années et que tout le monde aimait. Pourquoi les a-t-on tués? Ils n'étaient pas riches, ils n'avaient pas d'ennemis. Ce n'est pas non plus un crime passionnel car ils n'étaient plus jeunes, et William Field était le modèle des maris.

— Un fou peut-être.

— Je savais déjà que vous étiez très borné, mais je ne croyais pas que c'était à ce point. Un fou! chaque fois qu'un crime est commis, quelque idiot s'écrie : « C'est l'œuvre d'un fou. »

— Merci, dit Eustace, et dans ce cas, il y a deux idiots. Je suis en bonne compagnie, Sir Philip a dit la même chose.

— Comment un fou aurait-il pu préparer si soigneusement son crime... les poids, les pierres, le corps dans l'avion, les dents dans l'étang? un type habile. Qu'avons-nous fait jusqu'à présent? Nous avons découvert un second cadavre et nous avons identifié le premier; c'est tout.

— Sans nous, on n'aurait rien fait du tout... et je ne vois pas encore..

— Qui vous demande de voir quelque chose et vous savez que je n'aime pas les compliments, s'écria Beeke comme ils pénétraient dans l'auberge. Nous sommes encore loin d'avoir éclairci le mystère. Page était certainement la première victime et que savons-nous de Page? Il était régisseur de Sir Laver depuis sept ans. Hum! Sept ans. Le capitaine Piper a bien dit qu'il était à Carrington depuis sept ans. Les deux hommes étaient amis. Je me demande si cela a quelque importance. Tous les deux se sont installés dans le pays à peu près à la même époque. Vous savez, Eustace, je ne peux pas m'enlever

de la tête que Carrington Manor est mêlé à toute cette histoire. Je me demande ce que faisait Piper la nuit dernière.

— Vous ne croyez pas...

— Simple idée, dit Beeke.

Warren Clinton, debout près de la fenêtre dans la salle de l'auberge, avait entendu les derniers mots de Beeke. Il rougit jusqu'aux oreilles. D'un mot, il pouvait disculper le capitaine Piper, en admettant que Beeke eût vraiment des soupçons. Il avait vu Piper regagner sa cabane haut perchée quelques minutes après l'accident. Il était donc impossible que le capitaine eût trainé un corps dans la carlingue. Au moment où Warren avait vu Piper escalader l'échelle, l'assassin devait accomplir son œuvre de mort.

Et comment le capitaine Piper pourrait-il donner un alibi? Si Warren disait quelque chose, Beeke lui demanderait pourquoi il n'avait pas parlé plus tôt de sa rencontre avec Piper. Il faudrait donc avouer qu'il avait encore menti.

— Quelle histoire! s'écria Warren.

Beeke se tourna vers lui et lui fit un signe de tête.

— Vous m'attendez? demanda-t-il.

— Oui. Je suis venu vous demander si vous aviez besoin de moi aujourd'hui.

— Je ne crois pas, dit Beeke. Asseyez-vous donc, monsieur Clinton et prenez une tasse de thé avec nous.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, mais il faut que je parte, répliqua Warren. Je file à Londres et je reviendrai demain pour l'enquête.

— C'est cela. Nous n'aurons peut-être pas besoin de vous, mais mieux vaut que vous y soyez.

Warren prit congé.

— Ce jeune homme ne se plaît guère en ma compagnie, remarqua Beeke.

— Vous l'avez traité de menteur.

— Il a peur que je lui pose d'autres questions, continua l'inspecteur. Il file à Londres, hein? Ne le croyez pas Eustace! Sans doute il fera semblant de quitter le village, mais il y reviendra la nuit.

— Pourquoi donc?

— Etes-vous aveugle? Ne voyez-vous pas qu'il est amoureux?

Eustace sursauta.

— La jolie fille de ce matin? dit-il. Mais elle l'a giflé!

— Signe certain d'amour, dit Beeke, imperturbable. J'ai bien peur, mon cher Eustace, que nous ne soyons obligés de surveiller, ce soir, la demeure de cette belle.

## CHAPITRE XI

## LE MAITRE DE CARRINGTON MANOR

Les murs majestueux de Carrington Manor semblaient monter jusqu'au ciel comme l'auto d'Eustace s'approchait. L'inspecteur Beeke et son collaborateur suivaient de jolis chemins verts. La seule porte du grand mur s'ouvrait sur un de ces chemins.

— Je suis sûr que les deux habitants de cette étrange citadelle seront intéressants, remarqua Beeke.

Il tira sur sa pipe et se frotta les mains.

— Quelle maison, Eustace! Un mur haut de quarante pieds l'entoure de tous les côtés et son propriétaire n'a pas mis les pieds dehors depuis vingt ans! Quel alibi, Eustace!

— Un alibi? s'écria Eustace.

— Le vieux Carrington est resté si longtemps enfermé qu'il est devenu une sorte de légende pour les gens de Mallow Datchett qu'il ne voit jamais, expliqua Beeke. L'idée que Carrington pût franchir l'enceinte de ce mur paraîtrait fantastique. Savons-nous ce que faisait Carrington la nuit dernière?

— Bientôt, vous soupçonnerez Laver, le pasteur et même Gibbons! protesta Eustace indigné. Ou peut-être cette jolie fille...

— Et pourquoi pas elle?

— Mais, mon vieux, reprit Eustace, avez-vous perdu la tête? Vous ne pouvez pas croire que Carrington est mêlé à cette horrible affaire?

— Mon devoir est de soupçonner tout le monde, dit Beeke. Carrington n'a pas été vu hors de chez lui depuis vingt ans; est-ce que cela prouve qu'il ne quitte pas sa maison clandestinement? Qui le saurait? Pas son domestique, car Piper va se percher en haut de son arbre tous les soirs. Nous verrons. Où est la cloche?

Il la trouva et sonna. Malgré le soleil et la chaleur, Eustace frissonnait et se sentait mal à son aise. Beeke fumait avec satisfaction et était d'excellente humeur.

— A propos, dit-il brusquement, Tenbury est arrivé. Il est en train de travailler avec le Dr Archer.

— Je me demande ce que nous faisons ici, dit Eustace. Vous faites du travail à rebours, Beeke. Je vous l'ai souvent dit.

— C'est ma méthode. Si elle ne vous plaît pas vous pouvez aller proposer vos services à quelqu'un qui en aura plus besoin que moi, répliqua Beeke. Ne viendra-t-on pas nous ouvrir? Je n'ai pas de temps à perdre.

Il s'interrompit, le capitaine Piper ouvrait la porte.

— Je pensais bien que c'était vous, monsieur. Entrez, Mon maître vous recevra, il vous attend. Ce monsieur attendra dehors, je suppose...

— Le monsieur ne fera rien de la sorte, s'écria Eustace. Je suis M. Beeke partout où il va.

Piper hésita.

— Je suis sûr que M. Carrington n'y verra aucun inconvénient, dit Beeke. Sapristi. Qu'est-ce que cela? Le tunnel sous la Manche?

— Vous ne serez dans l'obscurité qu'une minute, monsieur, pendant que je referme cette porte et que j'ouvre l'autre, répliqua Piper, tandis que les visiteurs pénétraient dans le tunnel. Mon maître est très sévère : si je laissais les deux portes ouvertes en même temps, il me congédierait.

— Eh bien, allez-y, dit Beeke.

Il sortit sa lampe électrique de sa poche et le tunnel fut inondé de lumière. Il était assez court et ressemblait plutôt à un placard. Piper, après avoir fermé la porte extérieure, tourna la clé de l'autre. Beeke et Eustace la franchirent et se trouvèrent dans le jardin. La maison se dressait devant eux. La pelouse s'étendait des deux côtés et de grands arbres chuchotaient sous la brise d'été. Mais le gazon était mal entretenu. Quant à la maison elle-même, elle avait un aspect à la fois rébarbatif et désolé. Les peintures étaient écaillées et les volets tenaient à peine. Les murs étaient gris, sans une plante grimpante. Plus loin, on apercevait les serres dont beaucoup de vitres étaient cassées.

— Ce n'est pas gai, grommela Eustace.

— Non, approuva Beeke. On a l'impression qu'on a laissé l'été de l'autre côté du mur. Qui entretient le domaine, Piper? demanda-t-il au domestique farouche.

— Je travaille dans la maison, répondit Piper. M. Carrington s'occupe du jardin, mais il y a trop à faire pour lui. Le jardinage, l'été, la menuiserie, l'hiver. Voilà ses occupations.

— Eh bien, j'espère que sa menuiserie vaut mieux que son jardinage, remarqua Beeke. D'ailleurs, ça ne me regarde pas.

— Voulez-vous me suivre, monsieur, dit le vieux loup de mer. Mais je ne sais pas si mon maître sera content que je vous aie fait entrer tous les deux. A propos, ajouta-t-il, a-t-on découvert le nom du pauvre homme qui a été brûlé? C'est sûrement un accident.

Il ne paraissait pas curieux outre mesure. Évidemment, il n'était pas sorti depuis le matin et ignorait les derniers événements.

— Non, ce n'était pas un accident, Piper, dit Beeke en retirant sa pipe de sa bouche. Ces roses mousseuses sont ravissantes. Non, pas un accident, Piper.

— Non?

— Un assassinat.

— Miséricorde! Je vous demande pardon, monsieur. Mais je ne m'attendais pas à cela. Un assassinat!

Eustace se demandait si Beeke ne devenait pas fou, car l'inspecteur avait exprimé le désir de garder le secret et, maintenant, il faisait des confidences à Piper.

— Nous avons découvert qui est cet homme, continua Beeke en se penchant sur une rose. C'est un homme du pays, Piper. Nous l'avons reconnu grâce à ses dents. Il s'appelait Page.

Il respirait encore le parfum de la rose, mais il ne quittait pas des

yeux le capitaine Stephen Piper. L'ancien marin était immobile comme une statue et pâle comme un linge.

— Vous le connaissiez, n'est-ce pas, demanda Beeke en se redressant. Qu'avez-vous donc?

— Page, monsieur, balbutia Piper. Ce n'est pas Page de Datchett Towers?

— Si...

— Lui, assassiné! Pourquoi? Il essaya de vaincre son trouble. Tom Page assassiné, mais c'est impossible, monsieur. Il a été brûlé, il a dû mettre le feu à l'avion par accident.

— Il était mort avant... il a reçu une balle en plein cœur et a été porté à l'aéroplane par l'assassin.

— Une balle?

— Oui, nous avons trouvé la balle, dit Beeke.

— Ça doit être ces maudits braconniers, s'écria Piper avec violence. Quelle affreuse nouvelle! Tom disait bien que les braconniers lui règleraient son compte un jour ou l'autre.

— Mais les braconniers ne se servent pas de pistolets du XVII^e^ siècle, Piper, dit lentement Beeke. Page a été tué avec un vieux pistolet du XVII^e^ siècle.

Cettefois Piper devint livide; il chancela et sembla sur le point de s'évanouir. Ses yeux n'exprimaient pas seulement de l'horreur mais aussi de la crainte. Beeke était de plus en plus content.

— Qu'avez-vous, capitaine? demanda-t-il. Vous avez l'air bouleversé. Vous ne savez pas par hasard...

— Non, monsieur! dit Piper, avec un effort. Je ne sais rien, rien!

— Je vous crois, dit Beeke.

C'était en effet sa conviction. L'indifférence du capitaine Piper au début de la conversation n'avait pas été feinte et il ne se conduisait pas non plus en homme coupable, mais il avait peur.

— Excusez-moi, monsieur, grommela le capitaine. Page et moi nous étions amis depuis plus de douze ans.

Il s'interrompit.

— Aussi longtemps que cela! Oh, je comprends.

— Je ne sais plus ce que je dis, interrompit le capitaine Piper en passant la main sur ses yeux. Il n'y a que sept ans que je suis à Mallow Datchett. Pauvre Tom, je me demande qui l'a tué.

— J'espère que nous le découvrirons, dit Beeke. Mais ce ne sera pas commode. Eh bien, continuons notre chemin, M. Carrington nous attend.

Piper se retourna. Un homme était sur la terrasse.

— Au moins, ne parlez pas à mon maître des événements du dehors, conseilla Piper. Il vous mettrait à la porte.

Il s'avança pour dire quelques mots à M. Carrington et Beeke fit claquer sa langue.

— Ainsi Piper et Page se connaissaient depuis cinq ans avant de venir à Mallow Datchett, remarqua-t-il. C'est intéressant, Eustace. Tous deux ont trouvé du travail; et, bien que l'un fût un régisseur très bien payé et l'autre un simple domestique, ils restèrent amis. Cela donne à réfléchir.

— Pourquoi? demanda Eustace.

Beeke lui jeta un regard de mépris.

— Excusez-moi. J'oubliais que la réflexion n'est pas votre fort.

— Ne me regardez pas comme cela, vieux grognon, riposta Eustace. Je ne suis pas magicien. Pourquoi n'auraient-ils pas été amis? Je suis très copain avec les serviteurs de mon père.

— Avançons, dit Beeke.

Ils s'approchèrent de la terrasse où M. Carrington les attendait. C'était un homme grand et vigoureux, dans la force de l'âge. Ses traits étaient bien dessinés et ses yeux perçants. Il portait un vieux pantalon de flanelle et un veston râpé. Il regarda successivement Beeke et Eustace.

— Eh bien, monsieur, prononça-t-il d'une voix grave. Vous êtes sans doute l'inspecteur de police qui annonçait sa visite.

— Oui, monsieur Carrington. Je suis l'inspecteur en chef Beeke, de Scotland Yard.

La surprise de Carrington n'était pas flatteuse.

— Et ce jeune homme, c'est Clinton, le propriétaire de la montre...

— Pas du tout, riposta Eustace. Je suis le sergent Cavendish.

— Et j'avais dit à mon domestique que je ne rendrais la montre qu'à son propriétaire, dit Carrington. Pourquoi n'est-il pas venu? Je veux savoir comment il s'est introduit dans mon jardin et comment il en est sorti.

— Pour vous l'expliquer, remarqua Beeke, il faudrait que je vous parle d'un événement qui s'est passé en dehors de votre domaine et il paraît que, en ce cas, vous me chasseriez à coups de pied.

Carrington parut contrarié :

— On vous a parlé de moi, hein? demanda-t-il. On a raconté toutes sortes de sornettes. Je veux savoir comment cet homme s'est introduit chez moi la nuit dernière; bornez-vous à cela, et tout ira bien. Je suis peut-être original, mais je ne suis pas idiot.

— L'explication est très simple et Clinton n'est pas à blâmer, dit Beeke. C'est un aviateur. Il volait en pleine nuit et il a eu un accident : il est descendu en parachute et, par malheur, il est tombé sur votre mur. Il a pu sauter de l'autre côté, mais sa montre est tombée chez vous. C'est tout, monsieur Carrington.

Le propriétaire du Manor se radoucit. Il sourit.

— En effet, ça change tout, riposta-t-il. Je croyais que M. Clinton s'était introduit volontairement chez moi. Comme c'est un accident, je n'ai rien à dire. Voici la montre. Vous serez bien aimable de la lui rendre.

Il leva les yeux vers le ciel avec un demi-sourire, puis montra d'un geste le mur.

— L'homme est impuissant contre les progrès de la science, dit-il avec un soupir de regret. Quand j'ai fait bâtir ce mur, je pensais que je n'aurais à craindre aucune intrusion du monde. Hélas! je n'avais pas pensé aux avions.

— Les gens qui passent au-dessus de vous en avion ne peuvent pas voir grand'chose, monsieur, fit remarquer Beeke.

— Vous vous méprenez, monsieur, dit froidement Carrington. Je n'ai pas fait bâtir ce mur pour que les gens ne me voient pas, mais pour ne pas les voir moi-même. Je n'ai rien à cacher. J'ai juré que

je ne jetterais plus un regard sur le monde et j'ai tenu parole. Je suis heureux dans mon domaine. Sans doute, vous a-t-on raconté toute mon histoire?

— Une partie tout au moins, reconnut Beeke. Mais, si je suis à Mallow Datchett, c'est pour une affaire d'assassinat. Un homme mort a été trouvé dans l'avion de Clinton...

— Arrêtez! s'écria Carrington avec fureur. Je ne veux rien savoir. Ce qui se passe en dehors de mon jardin ne m'intéresse pas. Sortez tous les deux.

— Excusez-moi, monsieur, dit humblement Beeke. J'ai parlé sans réfléchir. Je ne veux vraiment pas vous offenser. Je vous en pries pardonnez-moi.

Carrington se calma.

— C'est bien, j'accepte vos excuses, monsieur Beeke, dit-il avec majesté, comme un roi qui parle à un de ses serfs, n'en parlons plus, mais veillez sur vos paroles. Voulez-vous faire le tour de mon jardin?

— J'adore les jardins, dit Beeke au mépris de toute vérité.

Il s'exclama sur les parterres mal tenus de Carrington et les serres en ruine et l'ermite se dégela peu à peu.

Eustace seconda son chef et, lui aussi, monta dans l'estime de Carrington. Lorsque le tour du propriétaire fut achevé, Carrington était en excellents termes avec Beeke. Quand ils entrèrent dans le petit bois où se trouvait la cabine du Capitaine Piper, Beeke exprima le désir de voir de près cette habitation extraordinaire et Carrington ne fit aucune objection. Il montra la façon dont l'échelle se déployait et Beeke grimpa jusqu'en haut, mais ne jeta qu'un regard indifférent dans la chambre de Piper.

— Si vous n'êtes pas trop pressé, venez prendre une tasse de thé avec moi, proposa Carrington quand Beeke fut redescendu.

— Avec grand plaisir, répondit Beeke.

— Je vais le dire à Piper. Son thé est excellent. C'est le meilleur domestique que j'aie jamais vu. Il est habitué à vivre à la dure; je ne sais pas ce que je ferais sans lui.

Ils traversèrent la pelouse.

— Vous m'excuserez de m'être emporté, monsieur Beeke, dit Carrington. Je vous fais toutes mes excuses. J'avoue que je suis très irascible. J'aurais dû me rappeler que vous n'êtes pas au courant de mes petites manies. Les gens qui viennent me voir, le pasteur, le Dr Sinclair, Laver et quelques autres se gardent bien de me parler de ce qui se passe au dehors. Je ne sais même pas si Lloyd George est encore à la tête du gouvernement, s'il a pris sa retraite ou s'il est mort. Je ne sais même pas si le roi George est encore vivant. Depuis vingt ans, je n'ai aucune nouvelle de l'extérieur.

— C'est formidable! s'écria Eustace. Dire qu'il y a un homme en plein Kent qui ne connaît même pas l'existence de la radio.

— Attention, Eustace, avertit Beeke.

— Oh! pardon, monsieur, s'écria Eustace.

— La radio, dit Carrington. Ce mot ne me dit rien. Vous comprenez bien, messieurs, je ne suis pas ni têtu, ni timbré, mais cela ne

m'intéresse pas. Je n'ai plus reçu une lettre par la poste. Je vis dans l'isolement le plus complet.

— J'admire votre force de volonté, monsieur, dit Beeke.

— Mon domestique a appris à se taire, continua Carrington. Le pasteur, le docteur, mon banquier, mon notaire sont au courant aussi, et on a la bonté de ne pas me contrarier. J'espère que vous ne me considérez pas comme un fou, monsieur Beeke. Je vous assure que je suis un homme comme les autres et que je ne souhaite que du bien à mes semblables.

— Et ne vous réclame-t-on pas d'impôts? demanda Beeke.

— Mon banquier s'occupe de tout, interrompit Carrington. Voulez-vous que nous entrions.

Ils avaient atteint la terrasse et se dirigeaient vers une porte-fenêtre qui était ouverte.

— Je suis agréablement surpris, dit Beeke. J'aurais cru que ce mur donnait l'impression d'être en prison. Il se tourna brusquement pour regarder autour de lui. Mais d'ici la vue. Mais d'ici la vue... Oh, mon Dieu! Il chancela et tomba si lourdement que sa tête frappa le sol.

— Qu'y a-t-il? s'écria Carrington en se retournant.

Eustace était déjà penché sur son chef.

— Ce n'est rien... mon cœur, grommela Beeke en se soulevant un peu et en portant la main à sa poitrine. Une sorte de spasme... Cela m'arrive quelquefois.

— Votre cœur? répéta Carrington.

— Il fonctionne très mal, expliqua péniblement Beeke. Excusez-moi, monsieur, de vous donner tant de peine... un peu de cognac... Non, ne m'aidez pas encore à me relever, Sergent. Je suis mieux ici. Quand j'aurai bu un peu de cognac...

— Je vais vous en chercher, dit Carrington effrayé. Mais attendez un moment! Je crois que le cognac est très mauvais pour le cœur.

— Pas pour le mien, répliqua Beeke haletant. Mon cœur n'est pas comme celui des autres... je me sens un peu mieux.

Carrington courut à la maison et, dès qu'il fut hors de vue, Beeke recueillit une petite motte de terre qui se trouvait sur la sable. Il l'introduisit dans son étui à cigarettes.

— Espèce de vieux charlatan, commença Eustace.

— Je ne pouvais pas ramasser cela tant qu'il était avec nous, chuchota Beeke. Il aurait posé des questions. Mais...

— Vous pouvez vous réjouir d'avoir un cœur en bon état, dit Beeke d'une voix faible. Quand vous aurez mon âge. Ah, le cognac! Merci, monsieur Carrington. Que de peine je vous donne.

Il avala une gorgée et l'effet fut magnifique. Une minute après, il était debout et plaisantait sur l'écorchure qu'il s'était faite au front dans sa chute.

— Mon malaise est tout à fait passé, monsieur, dit-il. C'est très étrange ces maladies de cœur.

— Je suis content que vous vous trouviez mieux, monsieur Beeke, dit le maître de la maison. Vous m'avez vraiment effrayé, mais je ne crois pas que le thé soit bon pour vous, Piper le fait très fort.

— Encore meilleur que le cognac, déclara Beeke. Une bonne tasse de thé me remettra complètement.

— Complètement, répéta Eustace.

— Vous trouvez que je suis douillet, Sergent, dit tristement Beeke. Vous savez bien qu'en général, je souffre en silence sans interrompre mon travail.

Ils entrèrent dans un fumoir agréable et clair, meublé d'armoires, de bibliothèques et de grands fauteuils.

— Cette pièce me plaît, dit Beeke en regardant autour de lui avec un intérêt affecté.

Carrington parut content de l'éloge de Beeke et sa joie fut à son comble quand son visiteur aimable examina respectueusement une ou deux chaises et une table ancienne. Beeke voyait au premier coup d'œil que c'était l'œuvre d'un amateur. L'exécution était assez gauche; d'ailleurs, il se rappelait les paroles de Piper : « le jardinage, l'été, et la menuiserie, l'hiver. »

Le domestique bourru montrait encore des signes d'émotion quand il apporta le thé. Il fut surpris d'apprendre que son maître avait des invités.

— Ah! C'est la meilleure boisson du monde, dit Beeke en buvant une gorgée. Ensuite, je me sentirai tout à fait bien.

Il se servit du pain beurré.

— Me permettez-vous de vous adresser une remarque sur le mobilier de cette pièce, monsieur?

— Allons! monsieur Beeke, ne vous moquez pas de moi, répliqua Carrington blessé. Vous savez très bien que vous pouvez parler de tout ce que vous voudrez sauf des choses extérieures.

— Vous vous méprenez, monsieur, protesta Beeke. Je ne suis pas très au courant des usages du monde, mais je ne crois pas que ce soit très poli d'examiner de près le mobilier des gens. Cependant, vos meubles sont si beaux que je ne puis m'empêcher d'en parler. Je suis grand amateur d'antiquités.

Eustace, qui avait porté sa tasse à ses lèvres, tressaillit si violemment que quelques gouttes de thé tombèrent sur son gilet immaculé.

— Ça, alors! grommela-t-il.

— Qu'avez-vous donc? dit Beeke les yeux flamboyants.

— Excusez-moi! J'ai avalé de travers, dit Eustace.

— Amateur d'antiquités, répéta Carrington. Eh bien, que pensez-vous des meubles que vous voyez. Soyez franc, je vous en prie.

— Il est facile de voir que c'est vraiment de l'ancien, dit Beeke sans sourciller. Cette chaise par exemple, un vrai Chippendale; ça vaut son pesant d'or.

— Je ne crois pas, observa Carrington, une lueur amusée dans les yeux.

— Oh, j'en suis sûr, continua Beeke imperturbable. Cette armoire Louis XVI, là-bas, aussi. Si ce n'est pas un vrai Riesener, je veux qu'on me pende. Merveilleux! Et ce bureau! Un autre Riesener. Il y en a un de ce genre dans la collection Wallace. Il paraît qu'il a été fait pour Stanislas Leczinski, roi de Pologne.

Eustace resta bouché bée.

— Bravo, s'écria Carrington ravi. Que je suis content que vous soyez venu, et cette armoire là-bas, qu'en dites-vous?

Beeke la regarda.

— Des incrustations, dit-il promptement; c'est sans doute l'œuvre de Jean-François Oeben.

— Vous ne vous trompez pas, s'écria Carrington.

— Il y en a d'identiques au Musée Victoria et Albert, continua Beeke. Cela vaut des milliers de livres.

— Pas un sou, dit Carrington en éclatant de rire. Ce sont des copies, Beeke! Je les ai faites de mes propres mains.

Beeke se leva, l'air stupéfait. Eustace ne put s'empêcher d'admirer son talent de comédien.

— C'est vous qui avez fait cela, monsieur Carrington? demanda-t-il d'un ton d'incrédulité.

— Je savais bien que ce n'était pas mal, mais je ne m'attendais pas à mettre un connaisseur dedans, continua Carrington, et vous êtes connaisseur, Beeke, sans cela vous ne seriez pas aussi au courant.

— Mais c'est extraordinaire, monsieur, dit Beeke, en s'approchant de l'armoire Louis XVI et en la caressant d'un geste tendre. Vous ne plaisantez pas? Je jurerais que c'est un Riesener authentique.

— Vous me flattez, Beeke. Depuis des années, je n'ai pas été aussi heureux. Oui, c'est mon œuvre, monsieur. Ma distraction, en hiver.

Eustace, étonné de la science de son supérieur, se demandait à quoi rimait cette comédie, car lui-même voyait bien que ces meubles n'étaient que des copies et de médiocres copies. Beeke voulait gagner la confiance de son hôte et il avait certainement réussi.

— J'ai un Adam dans mon bureau, dit Carrington. Je ne vais pas vous dire s'il est authentique ou non; vous en jugerez par vous-même. Vous êtes privilégié, Beeke. Personne n'est jamais entré dans mon bureau, pas même le pasteur.

— C'est une honte, monsieur.

— Quoi donc?

— Que vous vous enfermiez ainsi. Le monde a perdu un de ses meilleurs artistes. Je parie que vous avez d'autres meubles dans d'autres pièces et en haut...

— Oh! non. Il ne faut pas m'en demander trop, dit Carrington en riant. C'est un travail très délicat et très long.

Beeke avait bien jugé son homme. Carrington était sensible à la flatterie. Il ne voyait pas les imperfections manifestes de son œuvre. Et, maintenant, il avait enfourché son dada. Eustace, en le voyant si heureux, éprouvait des scrupules et en voulait à Beeke de lui monter ainsi le coup.

— Je crois que nous ferions bien de partir, dit-il. Nous vous remercions beaucoup de votre hospitalité, monsieur.

— Non, non, vous avez encore le temps, riposta Carrington. Il faut que vous veniez dans mon bureau.

Il se leva, le visage rayonnant.

— Par ici, monsieur Beeke. Votre jeune ami peut rester ici, s'il le préfère.

Il les précéda dans le vestibule spacieux et confortable, et Eustace trouva le temps de pousser le coude de Beeke et de lui jeter un regard

sévère. Beeke ne parut pas s'en apercevoir. Il était trop occupé à regarder autour de lui; rien ne lui échappait. Il comprenait qu'Eustace ne se rendait pas compte de la situation. Pour Rufus Carrington, qui passait sa vie dans une retraite monotone, cette visite était un événement; et les louanges que Beeke lui avaient adressées sur son travail l'avaient transformé. Aussi, il l'invitait à entrer dans son bureau, une pièce dont aucun autre n'avait franchi le seuil.

— Par ici, monsieur Beeke, dit Carrington. Vous m'excuserez, il y a du désordre dans mon bureau.

Le capitaine Piper, qui pénétrait dans le vestibule à ce moment, s'arrêta net. Son visage basané exprimait la stupéfaction et la peur. La cicatrice qui barrait sa joue prit une teinte livide. Le rire de Carrington l'avait surpris, car c'était la première fois qu'il entendait son maître rire ainsi. Mais il voyait maintenant Bill Beeke sur le point d'entrer dans le bureau et il n'en pouvait croire ses yeux.

— Mon Dieu, monsieur! Vous n'allez pas...

— Que dites-vous, Piper? dit Carrington. Qu'avez-vous, mon garçon? Vous êtes pâle comme un mort... Êtes-vous malade?

Le capitaine Piper se remit avec un effort.

— Vous n'allez pas faire entrer ces messieurs dans votre bureau? demanda-t-il craintivement. C'est tout en désordre, monsieur. Vous n'y faites jamais entrer personne, pas même le docteur ni...

— Que diable avez-vous donc, Piper? demanda Carrington irrité. Est-ce que cela vous regarde? Je ferai entrer ces messieurs où il me plaira.

— Excusez-moi, dit le capitaine Piper, s'avançant et s'interposant entre la porte du bureau et les trois hommes; c'est mon travail de tenir la maison en ordre. Si vous voulez me donner cinq minutes..

— Jamais de la vie, dit Carrington. Vous dites des bêtises, Piper. Ayez la bonté de vous éloigner.

— Il ne me faudra pas deux minutes pour épousseter, supplia Piper.

— Il ne vous faudra pas même une seconde, parce que vous ne le ferez pas, riposta Carrington exaspéré.

Il repoussa Piper et ouvrit la porte.

— Excusez la conduite de mon domestique, messieurs, c'est la première fois que je le vois ainsi.

— Piper; allez débarrasser la table dans le fumoir.

Il s'éloigna sans un mot et Carrington le suivit des yeux avec mécontentement.

— C'est extraordinaire, dit-il, et il haussa les épaules.

Le bureau était une pièce accueillante, avec des rayons de livres, un grand fauteuil qui donna à Eustace l'envie de s'y allonger. Quant à Bill Beeke, il remarqua que la pièce était en ordre et qu'on n'y voyait pas un brin de poussière. Ses yeux qui rôdaient de tous les côtés s'arrêtèrent soudain sur un objet suspendu au milieu du mur au-dessus de la cheminée : c'était un pistolet tel qu'on en faisait au XVII^e^ siècle.

## CHAPITRE XII

## LES MYSTERIEUSES DECISIONS DE WILLIAM BEEKE

L'honorable Eustace Cavendish, habituellement si froid et si calme, perdit la tête en voyant cette arme ancienne.

Carrington le regarda avec surprise.

— Sapristi! s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous jeune homme? demanda-t-il.

— Ne faites pas attention à lui, monsieur Carrington, dit Beeke d'une voix lasse. C'est votre fauteuil.

— Je ne vois pas...

— C'est un jeune fainéant et les fauteuils ont toujours un effet démoralisant sur lui, expliqua Beeke. Si vous le laissez s'asseoir, on ne pourra plus l'en sortir.

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

— Ah! le buffet Adams. Il est beau!

Il s'interrompit et s'approcha du beau meuble qui, il le reconnut du premier coup d'œil, était authentique.

— Voyons, laissez-moi réfléchir. Je ne sais plus où j'en suis. C'est un travail exquis, mais je devine que vous l'avez fait de vos propres mains.

Carrington se mit à rire.

— Vous vous trompez, Beeke, s'écria-t-il avec un plaisir enfantin. Ce buffet est un véritable Adams. Vous me flattez en me l'attribuant.

— Ça alors, dit Beeke.

Il continua à examiner le buffet, mais il jetait des regards furtifs au pistolet et les pensées se succédaient rapidement dans son esprit, car il était absolument sidéré de voir ce pistolet en pleine lumière. C'était d'une arme de ce modèle qu'était sortie la balle qu'on avait retrouvée dans le corps de Tom Page.

Était-ce simple coïncidence? Les pistolets de XVII^e^ siècle ne sont pas très rares et celui-ci était placé bien en vue et attirait l'attention. Si Carrington avait eu quelque chose sur la conscience, aurait-il fait entrer ses visiteurs — des détectives de Scotland Yard — dans cette pièce? C'était inconcevable. Cependant...

Beeke, qui avait fini d'examiner le buffet, examinait maintenant les autres objets et, lentement, se rapprochait de la cheminée.

— Quel joli tableau, monsieur, remarqua-t-il en s'arrêtant devant une petite aquarelle. Est-ce votre œuvre? Vous êtes si adroit?

— Non, je ne fais pas de peinture, interrompit Carrington avec un sourire. Vous ne reconnaissez pas ce paysage? Cela représente la vallée en bas de Mallow Datchett.

Beeke, sous prétexte d'examiner le tableau, s'était accoudé à la

cheminée tout près du mur. Son nez, pendant une seconde, avait été à quelques centimètres du pistolet. Une faible odeur de poudre brûlée frappa ses narines et il fallit laisser échapper une exclamation. Le pistolet avait servi récemment. C'était, on n'en pouvait douter, l'arme qui avait tué Tom Page!

Quelle situation extraordinaire! Beeke, tout en feignant de contempler le paysage, repassa rapidement les faits et, pour la première fois de sa vie, fut déconcerté. Deux hommes habitaient dans cette maison et la présence du pistolet indiquait que l'un d'eux était l'assassin. Mais les faits s'opposaient complètement à la culpabilité de l'un et de l'autre. Si Carrington était l'assassin, aurait-il fait entrer Beeke dans cette pièce où le pistolet s'offrait aux regards? Jamais. Aurait-il suspendu l'arme au mur? Inconcevable. Ses actes depuis l'arrivée de Beeke et Eustace étaient ceux d'un homme simple et qui n'a rien à cacher.

Piper avait compris ce que les visiteurs verraient en entrant dans le bureau et, pour cette raison, il avait essayé de les retenir. Si on lui avait accordé les deux minutes qu'il demandait pour épousseter, il aurait évidemment caché le pistolet. Sûrement, Piper était le coupable... Mais Beeke se rappelait l'attitude de Piper quand il avait appris l'assassinat de Tom Page. Cette nouvelle l'avait accablé. Et il s'était effondré une minute plus tard quand il avait su que Page avait été tué par une balle qui sortait d'un pistolet du XVII^e^ siècle. Sa surprise n'était pas feinte. Piper avait eu peur aussi. Il avait eu peur parce qu'il pensait au pistolet qui était dans le bureau. Il savait que son maître était l'assassin.

Mais non, impossible. Carrington n'était pas l'assassin. Ou bien il était fou, car aucun criminel ne suspendrait une arme aussi compromettante sur un mur pour inviter ensuite deux détectives de Scotland Yard à la contempler, à moins... Les yeux de Beeke brillèrent. Une pensée venait de le frapper. Carrington, s'il était coupable, croyait que le corps avait été consumé par le feu. Il ne savait rien des révélations de l'autopsie. Il ne connaissait même pas les découvertes de la police dans l'étang de Mallow, car aucune nouvelle n'était arrivée à Carrington Manor et Piper n'avait pas eu le temps de l'avertir. Carrington pensait que la balle n'avait pas été découverte et il n'avait aucune raison pour cacher le pistolet. Cependant, ce raisonnement ne paraissait pas satisfaisant à Beeke. Pour qu'un coupable pût agir ainsi, il lui aurait fallu un cran infernal. Non, quelque chose clochait là-dedans.

— Vous avez un beau pistolet, dit-il brusquement.

Eustace le regarda, muet d'étonnement.

— Un pistolet... oh! oui, dit Carrington avec indifférence. Il n'a pas grande valeur. Il est dépareillé. J'avais la paire autrefois, mais Piper en a perdu un. Il ne semblait guère attacher d'importance à ce qu'il disait.

— Puis-je le regarder? demanda Beeke.

— Si cela vous fait plaisir, riposta Carrington. Prenez-le, mais faites attention. Il semblait un peu vexé que Beeke délaissât ses chers meubles pour le pistolet.

— C'est une arme étrange, remarqua Beeke, le pistolet dans la main. Il a dû être fait vers 1650. La crosse d'ivoire sculpté est très

belle. Dommage que vous n'ayez pas l'autre. Vous dites que Piper l'a perdu?

— Oui, il y a quelques années. Je lui ai dit de les nettoyer et il en a égaré un. Je suppose qu'on le retrouvera tôt ou tard dans un coin.

— Je le souhaite.

— Les armes ne m'intéressent pas, dit Carrington d'un ton bref.

— Je crois que le mécanisme est tout à fait simple, ajouta Beeke. C'est un joli joujou. Celui-ci a-t-il servi récemment, monsieur Carrington?

— Pas depuis deux cents ans, j'imagine, riposta Carrington avec impatience. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

— Excusez-moi, monsieur, dit Beeke avec un de ses rares sourires. Vous aimez les meubles anciens, moi aussi, mais les armes à feu sont ma passion. Ce n'est pas étonnant pour un détective.

— C'est votre affaire, dit Carrington, mais venez donc, j'ai un petit Riesener dans le vestibule.

Beeke replaça le pistolet sur son crochet. Son examen de l'arme avait confirmé ses soupçons; elle avait servi récemment.

— A la fin de l'été, je commencerai une armoire Louis XV, dit l'ermite en se dirigeant vers la porte. Je suppose qu'elle sera finie en mars. Vous viendrez la voir, Beeke.

— Volontiers, répondit Beeke. Fixons la date, voulez-vous? Le 31 mars? ou le 1er avril? Je crois que le 1er avril conviendra mieux; je parie que vous me mettrez encore dedans avec votre armoire Louis XV.

— Je vous ai bien trompé avec mon buffet Adams, dit Carrington. Voici le Riesener.

Bill Beeke et Eustace le suivirent dans le vestibule. Beeke complimentait son collaborateur de l'intérêt qu'il témoignait aux œuvres de Carrington. Eustace, qui n'avait témoigné auun intérêt, se demandait à quoi servait ce flot de paroles; mais il aperçut le capitaine Piper et comprit.

Piper montrait une vive anxiété, mais, en les entendant parler de meubles anciens, il se rassura. Il pensait que Beeke n'avait pas remarqué le pistolet sur le mur ou n'avait fait aucun rapprochement.

— Nous avons abusé de votre hospitalité, monsieur, et nous vous remercions mille fois de votre bon accueil, dit Beeke, après avoir examiné encore quelques meubles. Vous n'avez rien d'intéressant par là? Il jeta brusquement ces derniers mots et, en trois longues enjambées, il atteignit un rideau de peluche qu'il tira. Une porte massive de chêne fut révélée, une porte garnie de barres épaisses et de clous. Beeke avait deviné que ce rideau cachait quelque chose d'important.

— Allez au diable, Beeke, s'écria Carrington. Il n'y a rien du tout là, simplement quelques objets personnels que je tiens toujours enfermés. Il se dépêcha de remettre le rideau à sa place. Rien qui puisse vous intéresser.

— Excus ez mon indiscrétion, monsieur, dit Beeke.

Mais il de vinait ce qui était caché derrière la porte.

— Je viendrai sans faute, le 1er avril. A propos, monsieur, per-

mettez-vous que Piper nous accompagne au poste de police? Il faut que nous vous donnions un reçu de la montre.

— Cela n'a aucune importance, monsieur Beeke.

— Mais je ne puis accepter la montre sans vous en donner un reçu.

— Donnez-le moi maintenant.

— Impossible, monsieur. Je n'ai pas les feuilles nécessaires. Il soupira. La bureaucratie, vous savez, c'est assommant, mais il faut en passer par là. Vous voulez bien que votre domestique nous suive?

— Très bien, répondit Carrington avec un sourire. Piper, accompagnez ces messieurs, voulez-vous, mais je ne veux pas voir le reçu. Déchirez-le dès que vous l'aurez.

— Oui, monsieur.

Beeke et Eustace échangèrent de cordiales poignées de mains avec leur hôte et eurent enfin la permission de se retirer.

Eustace était exaspéré par la présence du capitaine Piper, car il avait mille questions à poser.

— Je regrette de vous donner cette peine, dit aimablement Beeke, comme ils traversaient le tunnel. Votre maître est un homme très intéressant et habile. Il fait de bien beaux meubles. Je suppose que vous l'aidez un peu?

— Pas beaucoup, monsieur, répondit le capitaine. Il fait presque tout lui-même.

En causant ainsi, ils arrivèrent dans le petit sentier et, un moment plus tard, Eustace les conduisait au village.

L'inspecteur Gibbons était seul dans son bureau quand les trois hommes entrèrent.

— Où est Nash? dit brusquement Beeke.

— Il vous attend chez Page, je suppose, répondit Gibbons en posant sa pipe. Tiens, Piper? Je ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui.

— Il ne s'attendait pas à venir, mais il est ici tout de même, dit Beeke d'un ton bref, toute son amabilité évaporée. Stephen Piper, je vous accuse de complicité dans l'assassinat de Tom Page. Je vous avertis que tout ce que vous direz pourra servir de preuves contre vous.

Ces mots firent l'effet d'une bombe. Le capitaine Piper pâlit et se cramponna au bureau pour ne pas tomber. L'inspecteur Gibbons se leva d'un bond.

— Est-ce une plaisanterie, monsieur Beeke? demanda-t-il avec colère. Je connais Piper depuis des années.

— Et quand bien même vous l'auriez vu quand il était au maillot, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, riposta Beeke. Piper, si vous voulez faire des aveux, parlez.

— Vous vous trompez, monsieur, balbutia la capitaine. Je n'ai pas tué le pauvre Tom. C'était mon meilleur ami. Vous ne pouvez pas m'arrêter, monsieur Beeke.

— Vous croyez? Vous l'êtes déjà.

— Vous avez dit que vous m'ameniez ici pour me donner un reçu...

— C'était par diplomatie... pour ne pas inquiéter votre maître, riposta Beeke. Je ne veux pas qu'il sache que vous êtes arrêté.

— Grand Dieu, mais vous ne croyez pas...

— Ne vous occupez pas de ce que je crois, Piper, interrompit Beeke. Voulez-vous faire des aveux, oui ou non?

— Non, monsieur, vous vous trompez, c'est tout ce que je peux dire.

— Bon. Peut-être aurez-vous changé d'idée demain matin. Enfermez-le dans une cellule, Gibbons.

L'inspecteur était hors de lui.

— Mais, monsieur Beeke...

— Je vous dis de l'enfermer dans une cellule.

— Mais je ne comprends pas...

— Qui vous demande de comprendre quelque chose? s'écria Beeke. Est-ce vous qui êtes chargé de l'enquête ou bien moi? Allez-vous enfermer cet homme ou dois-je le faire moi-même?

Beeke parlait d'un ton sarcastique et blessant.

Gibbons lui jeta un regard et invita Piper à le suivre.

Beeke les accompagna et non seulement fouilla les poches du prisonnier, mais s'assura que la porte était bien fermée à double tour.

— Sapristi, Beeke, vous allez un peu vite, remarqua Eustace gêné. Que je sois pendu si je comprends...

— Vous ressemblez à Gibbons. Vous ne pouvez rien comprendre, interrompit Beeke. Cela n'a aucune importance. Qu'avez-vous, Gibbons? Vous êtes rouge comme une écrevisse.

L'inspecteur les rejoignit dans le bureau.

— Le ton que vous prenez pour me parler ne me plaît pas, dit-il, je ne suis pas habitué à être traité comme un... comme un... comme un.

— Comme un chien, soupira Eustace. Ne vous en faites pas. M. Beeke traite tout le monde comme des chiens. Vous vous y habituerez.

— Sur quoi vous basez-vous pour accuser cet homme d'assassinat? demanda Gibbons, sans écouter les consolations d'Eustace.

— Je ne l'accuse pas d'assassinat, mais seulement de complicité.

— Cela revient au même, dit l'inspecteur Gibbons, furieux. Que faut-il que je mette sur la feuille d'accusation?

— Ce que vous voudrez.

— Nous n'avons pas l'habitude de faire des choses pareilles ici; c'est très irrégulier, vous le savez, monsieur Beeke. Vous n'avez même pas de mandat d'arrêt.

— Je travaille à ma façon et si cela ne vous plaît pas, c'est le même prix, dit Beeke. Ecoutez-moi bien. Ne dites à personne que Piper est en prison, vous comprenez?

— Non, je ne comprends pas, répliqua Gibbons et vos insinuations ne me plaisent pas. Croyez-vous que je dise à tout le monde ce que je fais? Bien entendu, j'avertirai le commissaire quand il reviendra.

— Vous n'en ferez rien.

— Je ne le dirai pas à M. Nash? demanda Gibbons surpris.

— Vous ne le direz à personne, pas plus au commissaire Nash qu'à un autre.

— Mais il faudra bien que je le dise au sergent qui est de garde.

— Vous ne direz rien au sergent et vous resterez ici toute la nuit, ordonna Beeke. Quand le sergent viendra, vous lui offrirez un petit

congé. Saisi? Vous resterez ici, vous garderez Piper sous clé et vous ne direz pas un mot à un chat.

L'inspecteur Gibbons s'assit. Ses genoux se dérobaient sous lui.

— Je ne comprends pas du tout, gémit-il.

— Mais vous comprenez ce que vous avez à faire?

— Oui.

— Alors, faites-le, dit Beeke. J'ai de bonnes raisons pour enfermer Piper et des raisons encore meilleures pour vous recommander le silence. C'est tout. Je vais chez Page, maintenant. Venez, Eustace.

Ils sortirent, laissant l'inspecteur Gibbons confondu. Eustace d'ailleurs ne valait guère mieux. Il monta dans l'auto et, machinalement, prêta l'oreille aux instructions de Beeke qui, pour le moment, ne comprenaient pas une visite au cottage de Tom Page.

— Ayez un peu de cœur, Beeke, se lamenta le jeune homme. J'ai mille questions à vous poser. Je ne suis pas surpris que vous ayez mis Piper à l'ombre après ce que nous avons vu dans le bureau de Carrington. Mais pourquoi ne pas faire une accusation plus nette? Pourquoi ne l'avez-vous pas questionné?

— Je n'ai pas le droit d'interroger un prisonnier, répliqua Beeke avec un sourire. D'ailleurs, cela n'aurait servi à rien, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules. Piper n'aurait rien dit. Nous aurions perdu notre temps et nous avons encore des choses importantes à faire.

— Pourquoi avez-vous dit tant de mensonges à Carrington sur ses meubles?

— Pour être dans ses petits papiers, pour qu'il nous fasse visiter la maison. Quand on veut plaire à un homme, Eustace, il n'y a qu'à découvrir quelle est sa petite marotte.

— Eh bien, vous avez réussi, dit Eustace. Vous ne vous attendiez pas à trouver le pistolet dans la maison.

— Mais j'avais l'idée que Carrington, d'une façon quelconque, avait un rapport avec les deux assassinats.

— D'une façon quelconque? répéta Eustace. Mais ce pistolet dans ce bureau prouve qu'il est l'assassin. Piper le sait aussi. C'est pour cela qu'il est devenu vert quand vous lui avez dit que Page avait été tué par un pistolet du XVII^e^ siècle. C'est pour cela qu'il nous a empêchés d'entrer dans le bureau. Piper, sachant que son maître est l'assassin, est probablement complice lui-même.

— C'est possible.

— Comment possible?

— Nous avons à faire à forte partie, Eustace, dit pensivement Beeke. Piper sait que le pistolet a servi à tuer Page et il sait qui est l'assassin, ou lui, ou Carrington ou... un autre. L'attitude de Carrington, pendant notre visite, a été celle d'un homme innocent, et nous nous trouvons dans une situation extraordinaire. Carrington pouvait-il être assez obsédé par sa marotte pour oublier le pistolet? C'est possible, mais ce n'est pas probable. Peut-être s'est-il rappelé trop tard la présence de l'arme et a-t-il joué la comédie. En ce cas, c'est un acteur accompli.

— Sapristi, Beeke, je me demande si Carrington ne souffre pas d'un dédoublement de la personnalité.

— Que voulez-vous dire?

— Il pourrait être pris d'une brusque envie de tuer, puis redevenir normal. Vous vous rappelez Hyde dans le roman de Jekyll et Hyde. L'histoire de son cœur brisé n'est peut-être pas vraie. Peut-être a-t-il fait bâtir le mur parce qu'il savait son mal et voulait mettre une barrière entre lui et la tentation. Piper est plus qu'un serviteur, c'est un gardien. Cela expliquerait qu'il vive dans un arbre, n'est-ce pas. Il n'oserait pas dormir dans la maison, sachant que Carrington peut tout à coup se précipiter sur lui avec un couteau à découper. Cela explique tout, Beeke. Quand vous avez dit à Piper que le pauvre type de l'avion était Page, et qu'il avait été assassiné, Piper a compris et...

— Oui, oui, j'ai saisi, interrompit Beeke. C'est une théorie ingénieuse, Eustace. Je ne croyais pas que vous aviez tant d'esprit. Mais il y a neuf chances sur dix pour que vous vous trompiez. Je peux relever une dizaine de fautes dans votre hypothèse.

— ...Essayez un peu, dit Eustace d'un ton de défi.

— C'est facile. Carrington, selon vous, sait qu'il est sujet à des crises durant lesquelles il a soif de sang; il fait donc bâtir un mur infranchissable autour de sa maison et emploie un domestique qui connaît sa petite faiblesse. Mais il a soin aussi de se procurer une clé de la porte et peut sortir chaque fois que cela lui fait plaisir. Vous n'avez pas pensé à cela, hein.

— Cela s'explique, discuta Eustace. Il a donné la clé à Piper et n'en a pas gardé pour lui. Mais, l'autre nuit, il a trouvé la clé par hasard, est sorti et s'en est donné à cœur joie. Il a tué Page...

— Vous avez vu trop de films, interrompit Beeke. L'homme qui a assassiné Page n'est pas fou. Laissons tranquille cette théorie, mieux vaut se tenir aux faits. Vous avez encore d'autres questions à me poser?

— Eh bien! mon vieux, il me semble que vous auriez dû arrêter Carrington et non Piper, et si vous ne trouvez aucune preuve? Vous ferez une drôle de tête.

— C'est un risque à courir, répliqua Beeke. Peut-être relâcherai-je Piper, j'y réfléchirai.

— Le relâcher? Quand? Ce soir?

— Cela dépend.

— Que je sois pendu, si je vous comprends, dit Eustace. Vous êtes un drôle de type. Et votre syncope? ajouta-t-il. Vous avez ramassé une motte de terre, n'est-ce pas?

Beeke caressa sa poche.

— J'ai eu de la chance, reconnut-il. Arrêtez l'auto une minute.

Il ouvrit son étui à cigarettes.

— Regardez-moi cela, Eustace. Vous voyez ce que c'est : une motte d'argile... et il n'y a pas de terre comme cela dans le terrain de Carrington. Elle garde la trace d'un talon de caoutchouc, un talon de femme.

— Quoi?

— Et Carrington n'a pas eu de visiteuses pendant la journée; la dame a donc dû se promener dans ce jardin la nuit dernière. Or, Clinton est tombé en pleine nuit et je me demandais comment il

était sorti, mais je savais qu'il avait dû être aidé. Ceci explique tout. Il a été aidé par la jeune fille.

— Le jeune fille? Quelle jeune fille? s'écria Eustace. La donzelle que nous avons vue avec le pasteur?

— Qui voulez-vous que ce soit? Vous n'avez pas vu Clinton s'élancer vers elle et recevoir un soufflet? demanda Beeke. Evidemment, ils se sont rencontrés la nuit dernière et la jeune fille a préféré l'oublier. Plus tard, Clinton est allé chez elle.

— Comment le savez-vous?

— Parce que c'est la première fois qu'il vient à Mallow Datchet et il m'a dit exactement où était Colesford Road; le cottage de la jeune fille est à Colesford, expliqua l'inspecteur. Cette jeune personne est mêlée à l'affaire ou je me trompe fort. Je m'occuperai d'elle plus tard. Ils avaient repris leur route et Eustace fut surpris de se trouver à Carrington Manor. Il avait obéi inconsciemment aux ordres de Beeke.

— Attendez-moi, dit Beeke.

— Je croyais que nous allions chez Page. Pourquoi venez-vous ici? Voulez-vous que je vous accompagne?

— A quoi bon?

— Si Carrington avait brusquement une crise, il pourrait vous couper en deux avec une hache, dit Eustace, lorsque vous lui annoncerez que vous l'arrêtez.

— Lorsque je lui annoncerai quoi?

— Vous n'allez pas l'arrêter?

— Vous me faites souvent penser au buste de la fable d'Esope, Eustace. Belle tête, mais de cervelle, point, dit Beeke d'un ton amer. Il faut bien que j'explique à Carrington l'absence de Piper.

Il introduisit la clé du capitaine Piper dans la serrure et disparut·

## CHAPITRE XIII

## JILL GLENISTER REÇOIT UNE VISITE

M. Carrington se promenait sur la pelouse et s'arrêtait de temps en temps pour sentir une rose, quand l'inspecteur Beeke parut.

Le maître de la maison se redressa et le regarda avec surprise.

— Vous ne pensiez pas me revoir si tôt, n'est-ce pas?

— Où est Piper?

— Cette question me met dans un grand embarras, monsieur Carrington, dit Beeke. Pour vous expliquer pourquoi Piper ne revient pas, il faut que je vous dise quelque chose qui s'est passé à Mallow Datchett et il paraît que vous ne permettez pas.

— Ne faites pas l'idiot, interrompit rudement Carrington. Si quelque chose est arrivé à Piper, je veux le savoir. Ne prenez pas à la

lettre toutes les histoires qu'on raconte sur moi. Pourquoi Piper n'est-il pas ici?

— Il a eu la malchance de trébucher en sortant du poste de police, répondit Beeke sans rougir. Il a dégringolé toutes les marches. Le pauvre vieux, quand nous l'avons relevé, nous avons cru qu'il avait la jambe cassée.

— Mon Dieu! Piper, la jambe cassée! s'écria Carrington, consterné. Que vais-je faire? Je ne peux pas me passer de lui.

— Une minute, monsieur, interrompit Beeke. Je ne dis pas qu'il a la jambe cassée. Je dis que nous l'avons cru. Ce n'est qu'une foulure de la cheville et quelques contusions. Le docteur lui a conseillé de se reposer et nous lui avons donné un lit au poste de police — cette partie, tout au moins, de l'histoire de Beeke était vraie — et je crois qu'il pourra revenir clopin-clopant demain matin et je vous le ramènerai. Il m'a donné la clé et m'a prié de venir vous avertir.

— Je vous remercie, monsieur Beeke, dit Carrington rassuré. Je me serais certainement beaucoup inquiété. Vous êtes sûr qu'il reviendra demain matin?

— Je vous le promets, répondit Beeke. Après une nuit de repos, il se sentira beaucoup mieux. Il ne voulait pas rester là-bas, mais son état aurait pu s'aggraver beaucoup s'il avait marché. Ne vous tourmentez pas. Il sera ici avant le déjeuner.

— Je vous remercie mille fois, monsieur Beeke.

Rufus Carrington suivit des yeux le détective avec une expression étrange. Beeke sortit du jardin. Il ferma les deux portes derrière lui. Et Eustace le reçut avec une grande démonstration de joie.

— Je suis content que vous n'ayez pas mis trop longtemps, dit le sergent. Que s'est-il passé?

— Pas grand'chose. Je lui ai dit que Piper s'était foulé la cheville.

— Vieux blagueur, s'écria Eustace scandalisé. Et vous avez reproché à Clinton d'avoir menti. Que dira Carrington quand il découvrira la vérité demain matin?

— A chaque jour suffit sa peine, riposta Beeke. Conduisez-moi à Datchett Towers. Il faut jeter un coup d'œil au cottage de Page. C'est une histoire infernale, Eustace. Je ne sais pas trop quand nous pourrons avoir un moment de repos.

— Je pense que ma théorie de tout à l'heure est bonne, insista Eustace. Vous ne me ferez pas croire qu'un homme sensé dépense des milliers de livres à faire élever des murs de cette taille parce qu'il a juré de ne plus voir le monde. Ce serait idiot. Et ces sacrés meubles! A propos, Beeke, je ne savais pas que vous étiez si calé sur ce sujet.

— Ce que vous ne savez pas remplirait un certain nombre d'*in-folio*, riposta Beeke. Me prenez-vous pour un ignorant? Je suis un puits de science sur tous les sujets, mon garçon, et c'est parce que je prends mon travail au sérieux; quand j'étais sergent, je ne perdais pas une minute; je travaillais dix-huit heures par jour et c'est ce que je fais encore, dit-il amèrement. Cela ne me rapporte d'ailleurs aucun éloge. C'est une vie de chien. Je me demande pourquoi vous avez choisi ce métier. Vous êtes le fils d'un comte et vous avez de l'argent plein les poches, et vous prenez la profession de détective. Vous êtes complètement cinglé.

— Ça chauffe, hein, vieux garçon, dit-il. Vous ne seriez pas si maussade si ça ne marchait pas.

Ils trouvèrent sans difficultés Datchett Towers, la demeure de Sir Philip Laver. C'était un beau château ancien. La grande maison flanquée de tours était entourée de grands jardins et de bois. Un garde-chasse leur indiqua West Cottage, où ils trouvèrent le commissaire Nash, fatigué et de mauvaise humeur.

— Je vous attends depuis longtemps, monsieur Beeke, remarqua-t-il d'un ton agressif. Je croyais que vous étiez chargé de l'affaire.

— Vous pouvez continuer à le croire, car c'est la vérité, riposta Beeke. Vous n'avez rien fait, je suppose? C'est bien ce que je pensais. Je ne m'attendais pas à autre chose, d'ailleurs...

— Si vous cherchez à être désagréable...

— Je vous rends simplement la monnaie de votre pièce, dit Beeke. Vous avez sans doute examiné ce qu'il y a à examiner?

Nash s'essuya le front.

— J'ai vu toute la maison de la cave au grenier, grommela-t-il, je n'ai rien trouvé. Si Page a été assassiné ici, l'assassin n'a pas laissé de traces. Et rien dans les affaires de Page ne nous donne le moindre indice. J'ai examiné ses comptes, ses livres. Il n'y a aucune raison pour que cet homme ait été tué.

— Ou plutôt vous ne l'avez pas encore découverte, grogna Beeke. Je vais revoir un peu tout cela. Vous n'avez pas besoin de m'attendre. Un peu de repos ne vous fera pas de mal.

Le commissaire Nash était fou de rage, mais il ne dit rien. Beeke, évidemment, avait une piètre opinion de son intelligence et ne cherchait pas à le cacher. Ce n'est pas agréable pour un homme qui est habitué au respect et presque à l'admiration de tous ceux qui l'entourent.

Beeke visita de fond en comble le cottage du mort. Eustace l'aidait de son mieux. Ensemble, ils examinèrent tout ce qu'ils découvrirent : lettres, carnet de chèques et même tous les journaux et toutes les revues qu'ils trouvèrent. Beeke semblait s'intéresser particulièrement aux journaux; les pages sportives semblaient l'attirer et il les parcourait en poussant de temps en temps un petit grognement.

— C'est instructif, Eustace, diablement instructif, s'écria-t-il.

— Je suis très heureux de l'apprendre, dit Eustace. Je croyais que vous aviez perdu de vue notre affaire. Parcourir ces journaux me semble une perte de temps, mais je suppose que vous avez votre idée; si ce n'est pas indiscret, puis-je vous demander ce que vous y avez trouvé?

— Si vous n'étiez pas si stupide, vous comprendriez vous-même, riposta Beeke. Vous connaissez autant Page que moi. Pourquoi ne réfléchissez-vous pas?

— Je commence à croire que vous avez raison, vieux grognon, dit tristement Eustace. Ma tête n'est qu'un ornement inutile.

Il était furieux contre lui. Il était très vrai qu'il en savait autant sur Thomas Page que Beeke lui-même; cependant, il ne pouvait voir aucun intérêt dans tous ces journaux. L'admiration qu'il avait pour son supérieur s'accrut.

Le soir tombait quand Beeke eut exploré la chambre à coucher

qu'il avait gardée pour la fin. Ses recherches avaient pris de nouveau un aspect étrange. Il s'occupait d'objets insignifiants qu'un autre eût jetés dans la corbeille à papier : des papiers chiffonnés accumulés dans les poches des costumes de Page, vieux programmes de théâtre, de matches de foot ball, tickets de cinéma, etc... Pas une seule fois il ne fit allusion à des empreintes digitales et à ce qui préoccupe, en général, les détectives. Cependant, pas un détail n'échappait à ses yeux.

— Je pense que cela suffit, dit-il enfin.

Il parlait d'un ton sinistre et tout son être exprimait un profond découragement, tandis qu'il descendait l'escalier. Eustace, qui le connaissait bien, était convaincu qu'il était particulièrement satisfait de son examen. Mais le commissaire Nash et Sir Philip Laver, qui causaient dans le vestibule, ne purent juger que d'après les apparences.

— Rien de nouveau, monsieur Beeke? demanda Nash, non sans plaisir. Vous n'avez pas eu plus de succès que moi? Aucun indice?

— C'est une affaire bizarre, dit Beeke avec un soupir.

Les deux hommes le regardèrent avec mépris.

— Permettez-moi de vous dire, inspecteur Beeke, que j'attendais autre chose que cette remarque, s'écria Sir Philip avec une impatience manifeste. Sûrement, vous avez quelque théorie. L'assassinat de ces malheureux nous a bouleversés tous. Lady Laver et les enfants sont navrés. Pourquoi Page a-t-il été assassiné? Je donnerai cinq cents livres à l'homme qui trouvera...

— Je vous en prie, monsieur, interrompit Beeke. Vos paroles me sont pénibles; nous n'avons pas la permission d'accepter des récompenses. D'ailleurs une offre pareille n'est pas flatteuse. Nous savons faire notre devoir sans être achetés.

— Achetés! répéta Sir Philip. Pourquoi employer un mot pareil, monsieur Beeke?

— N'est-ce pas avoir recours à la corruption que d'offrir une grosse somme pour l'arrestation d'un assassin, répondit Beeke. C'est démoralisant. Un tel aiguillon donnera de l'intelligence à la police du pays. Et alors quel sera mon rôle?

— Ma parole! s'écria Nash avec chaleur. Si vous avez l'intention de m'insulter, monsieur Beeke...

— Pour l'amour du ciel, ne vous querellez pas, s'interposa Sir Philip. C'est ma faute, je suppose. Je le regrette, mais je ne vois pas pourquoi cette histoire macabre est si difficile à éclaircir. Deux hommes ont été assassinés la nuit dernière, deux hommes inoffensifs et bien connus. Sûrement, ce meurtre a été commis par un fou. Vous vous rappelez le crime de Jack l'éventreur en 1884.

— 1888, corrigea Beeke.

— Eh bien, disons 1888, riposta Sir Philip avec impatience. Qu'importe la date! Ces assassinats ont été commis par un docteur qui avait des crises de folie et qui a fini par se jeter dans la Tamise. Notre meurtrier est peut-être un homme de ce genre; vous voyez ce que je veux dire. Un homme respecté, un homme honoré, un homme au-dessus de tout soupçon, un homme qui peut sortir de sa maison la nuit sans que ses serviteurs s'en aperçoivent. Un homme qui n'appar-

tient pas à la classe ouvrière et qui possède une intelligence pénétrante.

— Simple supposition, monsieur, remarqua Beeke avec indulgence. Vous avez peut-être raison. Mais les hommes de cette catégorie doivent être assez nombreux dans la région. Donnez-nous du temps. Rome n'a pas été bâtie en un jour.

Le commissaire regarda Beeke avec exaspération. L'inspecteur Gibbons avait éprouvé les mêmes sentiments un peu plus tôt.

— Nous ne sommes pas arrivés à grand'chose, monsieur Nash; mais nous aurons peut-être plus de chances demain, reprit Beeke d'un ton las. Jusqu'ici, je n'ai vu que deux hommes qui savent peut-être quelque chose. Pourquoi diable les gens ne parlent-ils pas à cœur ouvert. Clinton, par exemple, il en sait plus qu'il ne veut l'avouer.

— Je crois que vous avez raison, convint Nash à regret. Qui est l'autre?

— Piper.

— Piper! s'écria le commissaire. Vous parlez du capitaine Piper, le domestique de Carrington?

— Ce vieillard sait quelque chose, déclara Beeke avec conviction. Il était ami avec Page, n'est-ce pas?

— Oui, mais cela ne veut rien dire, protesta Nash d'un ton presque rude, des tas de gens étaient amis avec Page. Comment Piper saurait-il quelque chose de l'assassinat?

— Que je me trompe ou non, j'aurai une petite conversation avec notre ami Piper demain, dit Beeke. Il est trop tard ce soir, mais, demain matin, il sera sur la sellette.

Brusquement, Beeke se tourna vers Eustace qui conférait avec Sir Philip. Celui-ci avait l'air fort surpris, car il venait d'apprendre le rang social du jeune détective.

— Vous venez, sergent, dit Beeke, d'un ton bref. Nous avons besoin d'un peu de repos.

— Je ne me doutais pas... disait Sir Philip. Je connais très bien votre père, lord Halstead. Nous avons les mêmes opinions politiques.

Il considéra Eustace avec étonnement.

— Votre père est très riche, n'est-ce pas? Que faites-vous donc dans la police?

— C'est ce que je voudrais bien savoir, monsieur, dit Beeke d'une voix lugubre. Dieu sait qu'il ne sert pas à grand'chose. Cependant, je suis habitué à lui.

— Ne l'écoutez pas, Sir Philip, s'écria gaiement Eustace, il est toujours de mauvaise humeur quand il est sur une piste.

— Vraiment? Alors, nous pouvons compter sur des résultats prochains?

— Je crois bien. Si Beeke était aimable et gai, c'est qu'il serait complètement déconcerté.

Beeke ne reprit la parole que lorsque son assistant et lui furent installés dans l'auto.

— Vous vous croyez intelligent, n'est-ce pas? demanda-t-il avec aigreur.

— Je ne vous comprends pas.

— Quelle idée de monter ainsi le coup à Sir Philip... de lui faire croire que j'ai une piste, grommela l'inspecteur.

— Et vous? Pourquoi avez-vous débité tant de blagues à ce pauvre Nash, riposta Eustace. Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que vous aviez déjà arrêté Piper? Après tout, il travaille avec nous. A quoi bon ce mystère? Nash apprendra demain matin...

— Que m'importe? grommela Beeke en bourrant sa pipe. D'ici demain, de l'eau coulera sous le pont. Il soupira. C'est une sale affaire, Eustace. Pourquoi diable avez-vous retenu des chambres? Nous n'en aurons pas besoin, je vous l'avais bien dit.

— Allons donc! même si vous faites votre arrestation ce soir, il faudra bien rester pour l'enquête. Pristi, que j'ai faim! J'ai commandé deux poulets rôtis...

— Glouton, un poulet ne vous suffit pas?

— Je ne suis pas égoïste. J'ai pensé à vous.

— A moi! vous êtes cinglé. Vous savez bien que je ne peux manger de viande le soir. Un tapioca au lait peut-être...

Eustace se tordit de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle? demanda Beeke.

— L'idée de vous voir devant une assiette de soupe au lait! déclara Eustace. Quel vieux farceur vous êtes, Beeke! Si je ne me jette pas sur le poulet qui m'est destiné dès qu'on apportera le plat, je pourrai aller me coucher le ventre creux.

Ils laissèrent l'auto au garage, mais au lieu d'entrer dans l'auberge, Beeke se dirigea vers le poste de police. L'inspecteur Gibbons, soucieux et fatigué était encore là.

— Nash va arriver, annonça Beeke. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, monsieur Gibbons. Ne lui parlez pas de Piper. Ne lui dites rien. Ne dites rien à personne; je compte sur vous.

— Je n'ai qu'à obéir à vos ordres, monsieur Beeke, répondit l'inspecteur, mais je décline toute responsabilité.

— C'est très bien, dit Beeke. Personne n'est venu?

— Seulement Sir Bertram Tenbury et le Dr Archer. Sir Bertram désirait vous voir et s'est demandé pourquoi vous n'êtes pas allé le rejoindre. Il avait l'air très vexé.

— C'est votre occupation favorite, vieux grognon, de vexer les gens, remarqua, Eustace.

— Pensez-vous que j'aie le temps de faire des courbettes, riposta Beeke. Il est reparti?

— Oui, il avait un rendez-vous.

— Je parie qu'il a confirmé mes suppositions.

— Oui, dans l'ensemble, convint Gibbons. Il dit que l'homme a été tué d'une balle dans le dos et le dentier s'adapte.

— Il gagne facilement l'argent du gouvernement, dit Beeke. C'est entendu, Gibbons, vous restez ici jusqu'à nouvel ordre et vous ne dites un mot à personne. Venez Eustace.

Ils sortirent. Eustace éprouvait quelque sympathie pour l'inspecteur Gibbons. Mais le digne homme serait, sans doute, obligé de reconnaître la supériorité du détective de Scotland Yard.

— Les poulets doivent être juste à point, dit le jeune homme en faisant claquer ses lèvres. J'ai une faim de loup.

— Vous ne risquez pas de souper encore. Nous allons faire une promenade.

— Une promenade? répéta Eustace désolé. N'avez-vous pas pris assez d'exercice aujourd'hui? Et, d'ailleurs, pourquoi vous suivrai-je?

— La soirée est délicieuse, dit Beeke imperturbable. Je crois qu'il y a de très jolis chemins autour du village.

Bientôt ils se trouvèrent dans les champs. Beeke sans hâte, sautait pas-dessus les barrières sans paraître se rappeler qu'il avait un cœur. Enfin, à la nuit noire, il s'arrêta derrière une haie et jeta un coup d'œil à travers une étroite brèche.

— Qu'allez-vous faire? demanda Eustace d'une voix lasse. Vous ne pouvez pas passer à travers cette brèche...

— Pas si fort, idiot!

— Hein?

— Regardez.

Eustace obéit. A travers la brèche, de l'autre côté du petit chemin désert, il aperçut un petit cottage.

— Cristi! C'est là qu'habite cette jolie fille?

— Oui; installez-vous confortablement. Nous aurons peut-être longtemps à attendre. Mieux vaut ne pas fumer, ni parler non plus.

— Je ne vous comprends pas, Beeke. Voilà que vous vous mettez à jouer le rôle de Don Juan dans vos vieux jours.

— Grand Dieu! Pour qui me prenez-vous? demanda Beeke. Taisez-vous. Ou bien allez manger vos maudits poulets.

— Croyez-vous que je vais vous laisser tout seul ici, infâme séducteur, s'écria Eustace.

La nuit était tout à fait tombée; les étoiles brillaient dans le ciel et un vent léger faisait frémir les feuilles des arbres. La villa Aurore était obscure et paraissait inhabitée. Beeke jeta un regard sur le cadran lumineux de sa montre.

— Il est à peine 10 heures, chuchota-t-il.

— 10 heures, murmura Eustace. Je croyais qu'il était au moins minuit.

— Chut. Écoutez.

Un pas furtif résonnait sur la route. Les deux détectives aperçurent un homme de haute taille qui s'approchait de la grille du cottage. Ils reconnurent Warren Clinton. L'aviateur poussa la grille et entra. La jeune fille devait le guetter à la fenêtre car aussitôt la porte s'ouvrit sans bruit.

— Je ne croyais pas... commença Warren.

— Chut, entrez vite, chuchota la jeune fille. Quelqu'un pourrait vous voir.

Warren disparut et Beeke et Eustace entendirent la porte qui se refermait. Beeke se leva et s'étira.

— Nous pouvons aller manger un morceau maintenant, murmura-t-il. Ils en ont bien pour une heure.

Eustace soupira.

— Ça c'est une surprise! dit-il tristement. Je m'étais bien laissé prendre à ses airs de sainte-nitouche!

— Que voulez-vous dire?

— Vous ne voyez pas qu'elle reçoit en secret un jeune homme.

— Allons donc! mon garçon, vous n'y comprenez goutte, interrompit Beeke. Miss Glenister ne peut-elle avoir quelque chose à dire à Warren Clinton? Je crains, Eustace, que malgré la simplicité de cette affaire, vous n'ayez encore rien pigé.

## CHAPITRE XIV

## L'HISTOIRE DE JILL GLENISTER

Jill Glenister, assise en face de Warren dans la confortable petite cuisine de la Villa Aurore, paraissait très calme. Les rideaux étaient tirés, la porte fermée à clé, et Warren éprouvait un sentiment de bien-être. Jill l'avait invité à s'installer confortablement et à fumer s'il en avait envie. Il avait bourré sa pipe; cependant, une vague inquiétude le tourmentait.

— J'espère que personne ne m'a vu entrer, dit-il après une hésitation. Les gens sont si bavards...

— Que m'importe, riposta Jill. Les circonstances sont trop critiques pour que je pense à un détail aussi insignifiant. J'ai réfléchi, monsieur Clinton...

— Pourquoi ne m'appelleriez-vous pas Warren? demanda-t-il. Vous ne me connaissez pas depuis très longtemps, c'est vrai, mais M. Clinton fait un peu cérémonieux. Vous ne trouvez pas?

Elle se mit à rire.

— Si vous voulez, Warren, dit-elle. Je suis heureuse de pouvoir partager mon secret avec quelqu'un. J'ai vraiment besoin d'un confident. Je vous ai dit, cet après-midi, que mon vrai nom est Jill Faraday et que je suis la fille de John Faraday, l'homme qui passe pour l'assassin de Wimbledon. Vous rappelez-vous cette affaire? Il y a trois ans que mon père a été jugé à Old Bailey.

— Je ne m'intéresse guère aux faits divers et je ne lis presque pas les journaux, dit Warren.

— Depuis que le jury a rendu un verdict de culpabilité, ma seule pensée a été de prouver l'innocence de mon père. Pauvre père! C'est l'homme le plus doux de la terre. Si je pouvais trouver le véritable assassin, il serait remis en liberté.

— Remis en liberté, interrompit Warren, mais je croyais que...

— La sentence de mort a été commuée et il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

— Ah!

— Écoutez-moi bien, Warren, reprit-elle. Puis vous me direz votre opinion.

— Je vous le promets, répondit Warren. Votre histoire m'intéresse au plus haut point, car je suis moi-même presque soupçonné.

— Mon père a été pendant dix-sept ans secrétaire particulier de lord Drexley, le collectionneur bien connu, dit Jill, son visage pensif et sérieux. Ma mère est morte quand j'étais enfant et j'ai passé de longues années en pension. Quand j'eus dix-huit ans, je retournai auprès de mon père et lord Drexley fit construire pour nous une coquette petite maison à l'autre bout de son parc. Pendant un an, je fus heureuse comme une reine; je dirigeais la maison et, pendant mes loisirs, je faisais de petites poteries. Un jour, il y a un peu plus de trois ans, lord Drexley envoya mon père à Berlin. Il s'agissait de rapporter un objet rare et de grande valeur qui valait plus de cent mille livres.

— Qu'était-ce donc?

— Le célèbre poignard Dowlah.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Les collectionneurs et les antiquaires le connaissent bien, dit Jill. C'est un beau poignard orné de pierreries et qui a appartenu à Sarajpud-Dowlah, nabab de Bengale.

— Ce nom me dit quelque chose, dit Warren. Il vivait vers 1750 et c'est Clive, je crois, qui a mis fin à sa carrière.

— Ce poignard a une grande valeur, non seulement à cause des pierreries, mais aussi par ses souvenirs historiques, continua Jill. Lord Drexley ne l'achetait pas pour lui-même. Il voulait faire croire qu'il était riche mais, en réalité, il gagnait de l'argent en achetant des objets anciens et en les revendant à de riches Américains. Mais il ne voulait pas qu'on le prît pour un homme d'affaires.

— En somme c'était un imposteur.

— Oui, mais un cher vieil imposteur, répliqua Jill doucement, et je l'aimais, et il me traitait comme un enfant gâté. Il avait fait élever au fond de son jardin, un grand bâtiment qui lui servait de musée.

« Le jour où mon père partit pour Berlin, lord Drexley décida d'attendre son retour dans ce musée. Mon père revenait par avion et il avait reçu l'ordre de venir directement de Croydon à Drexley's House en auto et de rejoindre son patron dans le musée. Lord Drexley l'attendait vers 8 heures et demie. Mais un ouragan terrible éclata et tous les avions furent en retard.

Warren fronça les sourcils.

— Il y a trois ans, dit-il, je crois que je me rappelle. N'est-ce pas le jour où un grand avion belge est tombé dans la mer près de Westgate.

— Oui, j'ai appris l'accident par T. S. F. et comme je savais que mon père devait revenir en avion, j'ai été affolée.

— Il faisait un temps affreux, ce soir-là, dit Warren. J'ai essayé de voler, mais j'ai dû renoncer.

— Eh bien, l'avion d'Allemagne a eu plus d'une heure et demie de retard et mon père n'est arrivé à Wimbledon qu'à 10 heures. Il portait le précieux poignard dans une valise et il traversa le jardin dans l'obscurité. Quand il ouvrit la porte qui donnait sur le vestibule du musée, il reçut un coup sur la tête. En reprenant connaissance il se trouva dans un coin du vestibule, son front était ouvert et il aperçut par terre près de lui une lourde statuette de bronze qui d'habitude était placée sur un piédestal. Il vit tout cela à la lueur

d'une allumette; et il vit aussi qu'il était une heure. Il était resté sans connaissance pendant trois heures. Mon père crut que la statuette était tombée sur lui par accident et que lord Drexley, fatigué d'attendre, était retourné chez lui.

— Mais n'aurait-il pas vu votre père en sortant?

— C'est ce que le procureur général a demandé, dit Jill. Mais il ne connaissait pas le musée comme moi. Le vestibule n'était pas éclairé et lord Drexley aurait pu passer à côté de mon père sans le voir.

— Je comprends.

— Mon père était faible, encore étourdi du coup qu'il avait reçu et de sa chute et les souvenirs qu'il a gardés sont assez vagues. Il sait seulement qu'il a ouvert la porte et est rentré chez lui.

— Et le poignard?

— C'est une question qui a soulevé de grandes controverses pendant le procès, répondit Jill. Je sais que mon père a dit la vérité. Il a oublié la valise.

— Oublié! dit Warren d'un ton sceptique.

— Oui, oublié, reprit-elle. C'est assez difficile à croire. Mon père était couvert de sang, il souffrait beaucoup. Il savait à peine ce qu'il faisait. Sa seule idée fut de retourner chez lui. Je l'attendais au comble de l'anxiété. En le voyant, je poussai un cri, il me dit de ne pas me tourmenter; il lui était arrivé un petit accident, il s'évanouit presque. Je l'aidai à se coucher et je pansai sa blessure...

« Le lendemain matin, les policiers vinrent l'arrêter pour assassinat.

— C'est affreux pour vous!

— D'abord, je n'ai pas compris, dit Jill les lèvres serrées. Ils m'ont demandé où il était. J'ai répondu qu'il était couché. Avait-il l'habitude de se lever si tard? Innocemment, je répondis qu'il n'était rentré qu'à 2 heures du matin et qu'il avait une blessure assez grave à la tête. Les détectives m'écartèrent, montèrent et l'arrêtèrent. C'était affreux! Ils trouvèrent du sang sur ses vêtements et cherchèrent partout la valise... A partir de ce jour, je vécus dans une sorte de stupeur, puis ce fut le procès. C'était terrible de voir s'accumuler toutes les preuves contre lui... Sa voix se brisa.

— Du courage, Jill! dit Warren.

— Le poignard Dowlah ne fut jamais retrouvé, reprit la jeune fille. La police décida que mon père avait un complice et que cet inconnu était parti avec le poignard. On pensa que le meurtre n'avait pas été prémédité, mais que lord Drexley avait offert quelque résistance.

— Mais votre père n'était-il pas au service de lord Drexley depuis dix-sept ans, interrompit Warren. Cela compte. La police aurait dû voir que M. Faraday avait tout intérêt à ne pas tuer son patron

— Malheureusement, on a trouvé des preuves terribles, dit Jil. d'une voix amère. Lord Drexley a été trouvé dans une mare de sang près du bureau. Il avait été tué par une balle : sur le tiroir du bureau, sur le bord du buvard, sur le dossier de la chaise on a relevé des empreintes digitales, celles de mon père.

— Oh!

— Une lutte avait eu lieu et mon père était blessé, continua-t-elle.

Lord Drexley avait été tué par une balle qui venait d'un pistolet du XVII^e siècle et le pistolet était...

Warren se leva d'un bond.

— Quoi! s'écria-t-il, les yeux brillants. Un pistolet du XVII^e siècle. Grand Dieu, alors...

— Je vous en prie, ne m'interrompez pas.

— Mais...

— Le pistolet a été trouvé sur le parquet près du cadavre et les empreintes digitales qu'il portait n'étaient pas celles de mon père. On les a attribuées à un complice qui s'était enfui avec le butin.

Warren toujours debout paraissait impatient.

— Mais tout cela est absurde, protesta-t-il. Votre avocat n'a-t-il pas fait remarquer que votre père n'avait pas besoin de revenir à Drexley's House. Il avait le poignard dans sa valise. S'il voulait le garder, il n'avait qu'à disparaître...

— Oui, il l'a dit, mais les preuves étaient si décisives. Le procureur général suggéra que le complice avait pénétré dans le musée avec mon père et qu'il avait d'abord essayé de faire un marché avec lord Drexley. Puis, une discussion s'était élevée... Quant à mon père, il soutenait qu'il n'avait pas mis les pieds à l'intérieur du musée et cependant ses empreintes digitales s'y trouvaient. Quand les domestiques entrèrent dans le musée le lendemain matin, ils trouvèrent la statue de bronze à sa place et aucune trace de sang dans le vestibule. Cela montrait que l'histoire de mon père était fausse, mais il ne voulut pas en démordre et soutint que c'était la vérité. Le jury fut persuadé qu'il avait menti. Notre avocat a tout essayé. Il a suggéré que mon père avait laissé des empreintes digitales, en essayant d'aider lord Drexley, mais mon père prétendait qu'il n'était pas entré dans le musée. C'était un mystère affreux et je n'y comprends encore rien. Mais j'ai un espoir.

Elle s'interrompit.

— Un espoir? répéta Warren après un silence.

— Il fut déclaré coupable, mais le jury, croyant qu'il avait été l'instrument d'un autre, demanda pour lui un peu de clémence. Que pensez-vous de tout cela? Dites-le moi franchement.

Warren réfléchit une minute.

— L'histoire, telle que vous l'avez racontée ne laisse aucune place au doute, remarqua-t-il. Le verdict s'explique facilement, mais je ne peux pas croire que le père d'une jeune fille comme vous a pu tuer. A mon avis, il a été victime d'un complot.

— C'est ma théorie aussi, s'écria Jill avec empressement. Depuis des mois, je cherche la solution du problème.

— Oui, et cela nous ramène à Mallow Datchett, n'est-ce pas? demanda Warren.

— On a cherché partout le complice de mon père, l'homme qui avait laissé ses empreintes digitales sur le pistolet. Un journal, le *London Tribune*, prit à cœur de prouver l'innocence de mon père. On fit paraître des photographies du pistolet et des empreintes digitales. Mais cela ne donna rien. Le nouveau lord Drexley, un cousin de l'ancien, a voulu absolument que j'accepte un millier de livres J'ai refusé mais l'avocat de mon père me conseilla d'accepter. Cet argent

me permit d'organiser ma vie, et j'ai choisi comme métier la fabrication des poteries. Peu à peu, je repris un peu de calme et de confiance. J'avais toujours cru à l'innocence de mon père. Je pensais que le crime avait été commis avant son arrivée, puis que l'assassin attendit et quand il fut là le frappa avec la statuette. Un nom obsédait mon esprit : celui de Carrington. Je ne sais pourquoi. La veille de son départ pour Berlin, mon père m'avait dit qu'un certain Carrington achèterait peut-être le poignard. Un jour, je vins à Mallow Datchett, dans l'intention d'aller voir M. Carrington, pour lui demander conseil. Je n'avais pas le moindre soupçon... En arrivant, j'appris qu'il vivait en ermite, qu'il ne voulait pas me voir. Il n'avait pas quitté sa maison depuis vingt ans, disait-on...

Elle se pencha vers Warren, fixa sur lui ses yeux étincelants. On me dit que M. Carrington avait juré n'avoir aucun rapport avec le monde extérieur. Cependant, il s'intéressait au poignard Dowlah qui appartenait au monde extérieur! Un soupçon terrible me frappa aussitôt.

— Continuez, dit Warren.

— Il était facile pour cet homme de quitter sa maison en pleine nuit, d'aller à Londres et de s'emparer du trésor sans rien payer, dit-elle. Père m'a souvent raconté d'étranges histoires sur les collectionneurs. Quelques-uns d'entre eux sont à moitié fous et feraient n'importe quoi pour obtenir les objets qu'ils convoitent. Et M. Carrington est un excentrique. Son genre de vie le prouve. L'assassin s'était servi d'un pistolet ancien pour commettre le crime. Ce n'est pas l'arme d'un criminel ordinaire. Une théorie s'ébaucha dans mon esprit. Carrington était l'assassin et il cachait le poignard quelque part dans sa maison. C'est pour cela qu'on n'avait pu le retrouver. Personne ne soupçonnait Carrington. Je n'avais pas assez de preuves pour m'adresser à la police, mais, si je pouvais retrouver le poignard chez lui, l'innocence de mon père serait reconnue. Je me rappelais aussi que les pistolets du XVII^e^ siècle vont généralement par paires. Si on trouvait l'autre chez Carrington! Aussitôt je fis mes plans. Je savais que j'aurais besoin de patience et que ma tâche serait longue.

— Qu'avez-vous fait? demanda Warren en la regardant avec admiration.

— J'ai attendu. Il m'a fallu plusieurs mois avant de pouvoir louer ce cottage, puis je l'ai meublé et je me suis installée dans le village sous le nom de Glenister. J'ai fait la connaissance du pasteur et de sa femme. Huit mois plus tard environ, le pasteur m'a proposé de l'accompagner à Carrington Manor pour voir le jardin. Il ne savait pas que c'était le but de ma vie. Depuis des semaines, je feignais de m'intéresser au jardin du presbytère et j'avais fait allusion au parc de M. Carrington.

— C'était très habile, observa Warren.

— Cela faisait partie de mon plan, continua la jeune fille. Cette première visite, cependant, ébranla un peu ma conviction. M. Carrington semblait si inoffensif, si distingué, mais un je ne sais quoi dans son allure, dans ses yeux, m'empêcha de renoncer à mes desseins. J'allai le voir encore et un jour je remarquai qu'une grille de la cave était descellée. Ma conviction qu'il était l'assassin devenait de plus

en plus forte. Si je pouvait trouver une preuve. Il m'était impossible de me confier à personne; il me fallait travailler toute seule. Je consacrai quelques semaines à faire l'échelle de soie dont nous nous sommes servis la nuit dernière. Il fallut encore que je m'habituasse à la lancer. Cela me demanda des semaines.

— Et comment vous exerciez-vous?

— Il y a une vieille abbaye en ruines à quelques kilomètres d'ici, répliqua Jill. Elle est tout à fait déserte et entourée d'arbres. C'est là que j'allai m'exercer d'abord pendant la journée, et ensuite la nuit. Un des murs est à peu près de la même hauteur que le mur de Carrington Manor. Enfin je me sentis suffisamment habile.

— Je n'ai jamais rien entendu de si étonnant, s'écria Warren. Vous êtes si petite, si délicate, si jolie...

Elle rougit.

— Je vous en prie. Ne dites pas de choses pareilles.

— Mais c'est vrai, insista Warren. Personne ne penserait que tant de volonté peut se cacher dans un corps si frêle.

— Allons donc, je ne suis pas frêle, dit Jill avec un sourire et, d'ailleurs, j'avais un puissant stimulant : prouver l'innocence de mon père.

— Je trouve que votre père a beaucoup de chance en dépit de tous ses malheurs, déclara Warren. Avoir une fille comme vous, votre courage, votre patience...

— J'ai eu de la patience, oui. Il le fallait bien. Mais je n'ai rien fait d'extraordinaire. Une nuit j'ai senti que j'étais prête. Je m'habillai de noir, comme vous m'avez vue la nuit dernière et j'allai à Carrington Manor. Je franchis facilement le mur. Je pus m'introduire dans la cave et de là, dans la maison. Mon plan pour la première nuit était de chercher au rez-de-chaussée à l'aide d'une lampe électrique, mais comme je traversais le vestibule, j'entendis une toux derrière une porte fermée. Il était plus de minuit et j'avais supposé que Carrington était couché. J'eus peur et pendant quelques instants, je n'osai bouger. Puis je repris confiance. La toux résonna de nouveau et elle fut suivie par un ricanement de démon.

— N'avez-vous pas eu peur?

— Un peu, répondit-elle avec un frisson. Le rire de Carrington ne semblait pas appartenir à un être humain. J'allumai ma lampe électrique. La porte derrière laquelle venait ce son n'était pas comme les autres; elle était solide, en chêne et garnie de barres de métal et de clous. Le lourd rideau de peluche qui la recouvrait ordinairement était écarté. Plusieurs fois j'étais entrée dans le vestibule et j'avais compté le nombre de pas qu'il fallait faire pour le traverser. Aussi pouvais-je me diriger même dans l'obscurité et c'était la première fois que je voyais la porte.

— Une pièce secrète, hein, dit Warren émerveillé par le courage de la jeune fille.

— Oui, une pièce mystérieuse, dit Jill. Cela s'accordait si bien avec mes soupçons que je n'éprouvais pas de surprise. Je me cachai dans un renfoncement. J'attendis jusqu'à 2 heures et je pensais à partir car le jour se lève tôt le matin; enfin Carrington parut. Il était calme et souriant.

— Il souriait?

— Un sourire de ruse, répondit Jill. Il ferma la porte a clé et monta. Je décidai qu'il était inutile de chercher dans les autres pièces. Si le poignard Dowlah était dans la maison, il était derrière cette porte. Je rentrai donc chez moi.

— C'était très dangereux de pénétrer toute seule dans cette maison.

— Au cours de la semaine suivante, j'interrogeai le pasteur, M. Drake, et il me répondit des choses significatives. Il croit que Carrington a la passion des antiquités, mais ne les montre jamais à personne. Le pasteur riait de cette manie et imaginait que M. Ruston, le notaire, se charge des achats de l'ermite. Une semaine plus tard, je retournai au Manor, plus tôt cette fois, et je me cachai dans un coin du vestibule. Je vis l'horrible domestique, Piper, sortir et M. Carrington ferma derrière lui et retourna à son bureau. Ensuite, il entra dans la chambre secrète et y resta de nouveau jusqu'à 2 heures. J'en avais assez vu et je m'en retournai sans bruit.

— Vous n'avez rien fait?

— Que pouvais-je faire? demanda Jill. J'avais vu que Carrington quand il était dans la chambre secrète, laissait la clé dans la serrure à l'extérieur. Une autre nuit, je fis une troisième visite et cette fois je m'étais munie de cire.

— De cire, répéta Warren surpris.

— Oui. Quand Carrington fut entré dans la chambre secrète, j'approchai sans bruit, j'enlevai la clé et j'en pris l'empreinte.

— Et s'il vous avait entendue, s'écria Warren? S'il était sorti? N'avez-vous pas pensé au danger que vous couriez?

— On n'arrive à rien sans un peu de peine et sans un peu d'audace, riposta Jill avec un sourire. Le lendemain, j'allai à Londres et j'entrai dans une petite boutique de Tooting. Je fis faire une clé. La voici.

Elle montra une lourde clé de fer toute neuve et toute brillante.

— Ne vous a-t-on pas posé de questions gênantes?

— Le serrurier a eu l'air surpris quand je lui ai donné l'empreinte. Mais je lui ai dit que j'écrivais des romans policiers et que je faisais une petite expérience, répliqua Jill. La nuit dernière, je suis retournée à Carrington Manor et j'avais l'intention d'attendre que Carrington soit allé se coucher et alors d'entrer dans la chambre secrète. Mais vous avez bouleversé tous mes plans. Maintenant, je suis obligée de tout vous dire. Je suis entre vos mains.

Warren examina la clé.

— Vous êtes étonnante, Jill, dit-il en la regardant. Pas une jeune fille sur mille n'aurait entrepris une aventure aussi dangereuse. Je suis prêt à joindre mes efforts aux vôtres. Si la police me cherche noise, il faudra que je lui prouve que je n'ai rien à faire avec le mort qu'on a trouvé dans mon avion, et je crois que la solution sera trouvée à Carrington Manor. Voulez-vous m'accepter comme associé?

— Non, non, je ne veux pas vous entraîner...

— Après ce que vous m'avez dit, croyez-vous que je vous laisserai retourner seule dans cette terrible maison? Vous avez besoin de moi, Jill; c'est une besogne d'homme et c'est moi qui l'accomplirai. Allons à Carrington Manor, ce soir... maintenant!

Et, ce disant, il enveloppait la jeune fille d'un tendre et admiratif regard.

## CHAPITRE XV

## DÉTECTIVES AMATEURS

L'honorable Eustace Cavendish frappa du pied avec colère.

— Il fait froid, vieux grognon, murmura-t-il.

— Vous n'avez pas assez de patience, mon garçon; c'est votre défaut, dit Beeke. Un détective sans patience c'est comme un chanteur sans voix ou un acteur sans mémoire. Il faut attendre. Tout à l'heure, en faisant le tour de la maison, j'ai vu une fenêtre éclairée.

L'horloge de l'église avait sonné le troisième quart de 11 heures et l'inspecteur Beeke et son collaborateur étaient tapis derrière la haie en face de la Villa Aurore.

— Je crois que je commence un petit peu à comprendre, chuchota Eustace. Quand Clinton est tombé dans le jardin de Carrington Manor la nuit dernière, il y a trouvé la jeune fille, n'est-ce pas, et, parce qu'il ne voulait pas la trahir, il a raconté que son parachute l'avait entraîné dans une prairie.

— Oui, c'est à peu près cela.

— Et que faisait-elle dans ce maudit jardin? demanda Eustace. Clinton a dû lui promettre le secret.

— Pas mal raisonné, reconnut Beeke; vous êtes moins bête que je ne le croyais, Eustace.

— Clinton s'est trouvé embarrassé quand vous l'avez questionné, et il est allé trouver la jeune fille pour se concerter avec elle, continua pensivement le sergent. Mais que faisait-elle chez Carrington? Pourquoi perdre notre temps, Beeke? Pourquoi ne pas entrer dans le cottage maintenant pendant que Clinton y est et questionner la jeune fille.

— Nous ferions peut-être plus de mal que de bien, riposta Beeke. D'ailleurs, j'ai autre chose à faire. Je pars.

— Vous partez?

— Oui. Vous, restez ici. Votre temps n'a pas grande valeur. Continuez à guetter et si Clinton sort tout seul, laissez-le tranquille. Surveillez la jeune fille. Si Clinton et la jeune fille sortent ensemble, suivez-les.

— Ayez un peu de cœur, Beeke, supplia Eustace. Je sais que vous aimez laisser les gens dans l'ombre pour vous approprier toute la gloire, mais je suis votre collaborateur. Ce n'est pas juste de me laisser tâtonner ainsi. Pourquoi partez-vous? Qu'allez-vous faire?

— J'agis moi-même à l'aveuglette, Eustace, et je ne sais trop comment tourneront les choses, dit Beeke d'une voix un peu farouche. C'est pour cela que je préfère en dire le moins possible. N'oubliez pas : si les deux jeunes gens sortent du cottage, suivez-les. Il y a des chances pour qu'ils se dirigent vers Carrington Manor.

— C'est bien ce que je pensais.

— Ne vous montrez pas. Restez dans l'ombre, ordonna Beeke. Compris? Même si vous me voyez, ne me parlez pas, ne faites rien. Attendez que je vous parle.

Il s'évanouit dans les ténèbres; Eustace resta derrière la haie, intrigué et soucieux.

Dans la cuisine de la Villa Aurore, Jill et Warren poursuivaient leur conversation.

— Tout ce qui se passe est comme un rêve, disait Jill et j'imagine que j'ai rêvé tous les événements de ces derniers temps. Si ma théorie est fausse? Si tout cela n'est qu'une chimère?

— Ne perdez pas courage au moment où vous touchez au but, s'écria Clinton. Nous travaillerons ensemble. Je crois, ajouta-t-il tendrement, que j'ai eu le coup de foudre la nuit dernière dès que je vous ai vue.

— Et moi, riposta la jeune fille d'un ton timide, il me semble que je vous connais depuis des années. Après tout, le temps n'a pas grande importance.

— Vous êtes la jeune fille la plus sensée que j'aie jamais connue, dit Warren et vous êtes si jolie, vous avez tant de cran...

— Et je suis la fille de John Faraday, condamné pour assassinat, dit Jill tout bas.

— Cela m'est bien égal, s'écria Warren. D'ailleurs, je suis plein d'espoir. Je crois que cette nuit tout va s'arranger.

— Vous me rendez confiance, dit Jill, les yeux étincelants.

— Sans aucun doute, c'est Carrington qui a assassiné lord Drexley, déclara Warren. Je voulais vous dire quelque chose tout à l'heure, mais vous m'avez interrompu. L'inspecteur Beeke a fait une découverte aujourd'hui. Tom Page a été tué avec un pistolet du XVII^e^ siècle.

— En êtes-vous sûr? demanda-t-elle haletante.

— Quelqu'un l'a dit. Nash ou Gibbons; il paraît que le docteur a trouvé une balle dans le corps carbonisé. Beeke dit qu'elle vient d'un pistolet du XVII^e^ siècle. C'est donc Carrington qui est l'assassin.

— Mais l'arme qui a servi à tuer le pauvre lord Drexley est entre les mains de la police.

— Les pistolets anciens vont toujours par paires. Vous le disiez tout à l'heure, reprit Warren. Si nous pouvions trouver le second pistolet chez Carrington, nous aurions toutes les preuves nécessaires. Je crois qu'il est temps de partir.

Elle le laissa dix minutes et quand elle revint, elle était vêtue de noir des pieds à la tête comme la veille. Warren la regarda avec admiration. Elle était si jolie dans cet étrange costume. Il se chargea de l'échelle de soie et de la lampe électrique.

Jill éteignit la lumière et tous deux sortirent. Eustace fut aussitôt sur le qui-vive. Il fut étonné de voir Warren Clinton et un petit jeune homme dans le chemin. Il ne savait pas qu'il y avait un jeune garçon dans le cottage... puis il vit mieux la juvénile silhouette.

— Sapristi, grommela Eustace. C'était Jill Glenister habillée en garçon! Où allait-elle avec Clinton? Sans aucun doute à Carrington Manor.

Eustace était un limier exercé et ni Warren ni Jill ne se doutèrent

qu'ils étaient suivis. Ils traversèrent la prairie et approchèrent du grand mur de Carington Manor. Eustace, dissimulé à l'ombre d'une haie les contemplait avec intérêt. Il vit Jill faire un mouvement étrange avec son bras et une minute plus tard, elle franchit le mur sans difficultés. Warren la suivit plus lentement et ils disparurent l'un après l'autre.

Eustace se frotta le menton. William Beeke lui avait bien recommandé de ne rien faire. D'ailleurs il n'aurait pu escalader le mur. Clinton et la jeune fille devaient avoir une échelle quelconque.

— Attendons donc! dit Eustace avec résignation.

De l'autre côté du mur Warren et Jill se dirigeaient à pas de loup vers la maison silencieuse. Warren éprouvait une sensation bizarre. La pensée que cette demeure abritait un assassin rusé et impitoyable lui donnait un petit frisson. Le jardin était sinistre et, bien que l'imagination ne fût pas sa qualité dominante, le jeune aviateur avait une impression de mystère et de danger.

Bientôt il se trouva devant une ouverture noire dans le mur de la maison. Jill était à genoux. Un petit déclic métallique se fit entendre et elle détacha une lourde grille de métal qu'elle posa près d'elle.

— Vous auriez dû me laisser faire cela, chuchota Warren.

— Non, j'ai l'habitude, répondit tout bas la jeune fille. Suivez-moi. Ayez soin de ne pas faire de bruit.

Pénétrer dans la maison par cette voie était facile et bientôt les deux jeunes gens se trouvèrent dans la cave. Jill prit sa lampe électrique et montra l'escalier à son compagnon. En haut, elle s'arrêta et chuchota à son compagnon.

— Nous ne pouvons pas garder la lumière. Nous allons entrer dans un petit corridor d'où nous verrons ce qui se passe dans le vestibule. Nous attendrons que Carrington sorte de la chambre secrète et aille se coucher. Si nous faisons le moindre bruit, on pourrait nous découvrir. Quand j'éteindrai la lumière, mettez la main sur mon bras et je vous guiderai.

— C'est bien, murmura-t-il.

Elle éteignit la lampe et ouvrit la porte. Warren lui prit le bras. Une minute plus tard, ils étaient dans le corridor et ils apercevaient le grand vestibule faiblement éclairé par une seule lampe. Warren sentait son cœur battre à grands coups.

— Quelle est la porte de la chambre secrète? chuchota-t-il.

— Ne voyez-vous pas le rideau. C'est là-bas.

Ils attendirent. Cependant, Warren ne trouva pas cette attente ennuyeuse car il était tout près de Jill et avait passé le bras autour de sa taille. Ils étaient là depuis vingt minutes quand un léger bruit se fit entendre. Rufus Carrington, en pantoufles et en vieux veston d'appartement entrait dans le vestibule. Il ferma à clé la porte de la pièce d'où il sortait, tira le rideau de peluche et prit la lampe; puis il monta et le vestibule fut plongé dans l'obscurité. Une porte se referma dans le lointain.

— Il est allé se coucher, chuchota Jill, beaucoup plus tôt que les autres nuits.

Peut-être était-ce à cause de l'absence du capitaine Piper, mais Warren et Jill l'ignoraient.

— Attendons un moment, dit Warren. Il pourrait redescendre.

Ils restèrent immobiles pendant dix minutes, puis Jill s'arracha aux bras de Warren.

— Je crois que nous pouvons y aller maintenant, murmura-t-elle.

— Une minute. Laissez-moi aller jusqu'à l'escalier et écouter.

Un silence de mort régnait dans la maison. Ils s'approchèrent de la porte et Jill introduisit la clé dans la serrure et ouvrit.

La pièce mystérieuse s'offrit à leurs yeux. Ils entrèrent. Jill referma la porte et promena autour d'elle le rayon de sa lampe électrique.

Il n'y avait pas de fenêtre et une grosse lampe était suspendue au plafond. Carrington, évidemment, l'avait éteinte avant de sortir.

Les murs étaient garnis de vitrines. L'une d'elles contenait des idoles orientales de formes grotesques et de tailles variées; une autre, d'exquises porcelaines chinoises; une troisième des pièces d'or et d'argent de tous les coins du monde.

— Oh! s'écria Jill.

La clarté de sa lampe s'était posée sur une étagère couverte de velours. Là étincelaient des armes orientales garnies de pierreries. C'était une collection splendide d'une valeur inouïe. On y voyait des armes de Perse, du Caucase, de Chaldée, de Turkestan, etc...

— Regardez, murmura Jill d'une voix tremblante. Elle montrait à son compagnon un poignard étincelant.

— Est-ce...

— Oui, oui! C'est le poignard de Suraj-ud-Dowlah. J'en suis sûre! répondit Jill, pâle comme une morte. C'est le poignard qui a été volé la nuit où lord Drexley a été assassiné. Le poignard qu'on n'a plus revu. Il est ici dans la maison de Carrington. J'avais raison. Carrington est le voleur et l'assassin.

Warren fit un signe affirmatif.

— Warren!

— Vous en êtes sûre? demanda le jeune homme.

— Oh oui! Au moment du jugement de mon père, tous les journaux ont publié des photographies du poignard et de sa gaine. Et chaque pierre précieuse, chaque ornement est gravé dans mon esprit. Il n'existe pas une autre arme semblable.

— Alors il faut que nous montions et que nous nous emparions de Carrington, dit Warren, puis nous avertirons la police, et le reste sera très simple. Je crois qu'en même temps nous aurons éclairci le mystère de Mallow Datchett, ajouta-t-il. Si Carrington a tué lord Drexley, il est probable qu'il a tué aussi Page et a porté son corps dans mon avion. Cet homme est capable de tout. Mais toutes les chances sont pour nous, car nous le prendrons par surprise. Attendez-moi ici, Jill.

Elle lui saisit le bras.

— Pourquoi ne pas aller chercher d'abord la police? demanda-t-elle.

— Et lui laisser toute la gloire, dit Warren. Mieux vaut lui livrer notre prisonnier. Savez-vous où est la chambre de Carrington?

— Oui.

— Montrez-moi le chemin et laissez-moi entrer le premier.

Ils sortirent de la chambre au trésor, fermèrent la porte à clé et montèrent sans bruit. La clarté qui passait sous une porte leur indi-

qua la chambre à coucher de Carrington. Warren était muni d'un cordon solide qu'il avait pris au rideau du vestibule. Il tourna la poignée et la porte s'ouvrit.

Jill était derrière lui. Rufus Carrington n'était pas couché. Il était assis dans un fauteuil et lisait près d'une lampe. Il leva la tête et eut un mouvement qui fit rouler le livre à ses pieds.

Warren bondit. D'un geste rapide, il attacha Carrington au fauteuil, puis il fouilla son prisonnier et s'assura que l'ermite n'avait pas d'armes sur lui.

— Bravo, dit Jill.

Warren rougit de plaisir. Il sortit son mouchoir et lia les poignets de Carrington.

— La partie est perdue, Carrington, annonça-t-il en faisant un pas en arrière.

Carrington d'abord était devenu pâle comme un mort; puis l'étonnement, la stupéfaction, la colère se peignirent sur son visage.

— Miss Glenister, s'écria-t-il tout à coup en commençant à rougir; est-ce une plaisanterie? Comment êtes-vous entrée chez moi avec ce jeune homme?

— Vous savez sans doute pourquoi nous sommes ici, monsieur Carrington, dit Jill.

— Je ne sais rien du tout. Etes-vous venue pour voler?

— Inutile de prolonger cette comédie, Carrington, déclara Warren. Vous avez bien joué votre rôle, mais, vous savez, nous allons vous conduire à la police et vous accuser de l'assassinat de lord Drexley, de Page et de Field.

Carrington les contempla un moment.

— Etes-vous fous? demanda-t-il après un silence. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je n'ai jamais entendu parler de ces gens-là. Depuis vingt ans, je n'ai pas franchi le mur de ce domaine.

— Vous raconterez cela à la police.

Une lueur de crainte passa dans les yeux de Carrington. Puis il fut saisi d'une crise de rage. Il se débattit et réussit presque à renverser le fauteuil. Warren serra la corde et, arrachant un drap au lit, en entoura les jambes de Carrington.

— Je vous conseille de ne pas recommencer, dit-il haletant.

Carrington, épuisé, fixa sur lui un regard furieux.

— Gredin! grommela-t-il. Et vous! continua-t-il en se tournant vers la jeune fille, j'avais confiance en vous. Je vous ai accueillie dans ma maison.

— Et vous avez assassiné lord Drexley, et vous avez envoyé mon père à la potence, interrompit Jill. Pouvons-nous prendre ses empreintes digitales? demanda-t-elle à Warren. Voyez. Voici une des photographies qu'on a imprimées dans la *Tribune* il y a trois ans. Ce sont les empreintes digitales qu'on a trouvées sur le pistolet qui a tué lord Drexley.

— Un minute, dit Warren avec un signe affirmatif.

Il alla à la cheminée, prit un peu de suie et l'étendit sur les doigts de la main droite de Carrington. Il ouvrit le livre qui avait roulé à terre et le força à appuyer sa main sur la page de garde. Jill, tremblante, considéra la photographie du journal et la compara aux empreintes

ainsi obtenues. Ce serait la preuve décisive... celle qui établirait avec certitude la culpabilité de Carrington.

— Mon Dieu! s'écria Warren Clinton.

Les empreintes digitales étaient identiques.

## CHAPITRE XVI

### WILLIAM BEEK SURMÈNE SON CŒUR MALADE

Un élégant jeune homme était appuyé à la barrière qui séparait la prairie de la route. Eustace se plaignait de la monotonie de la vie. Après avoir assisté aux acrobaties de Warren Clinton et de Jill Glenister, il n'avait eu rien à faire. Les deux jeunes gens avaient disparu et on ne pouvait prévoir l'heure de leur retour. Pourquoi pénétraient-ils ainsi dans Carrington Manor? Eustace n'arrivait pas à le deviner. Il sentait son cerveau un peu fatigué et il y renonça. Il était furieux aussi contre Beeke, Beeke qui était parti sans lui donner aucune explication. Il maudissait le métier de détective et se sentait prêt à donner sa démission.

Soudain il se redressa. Ses oreilles, qui étaient fines comme celles d'un Peau-Rouge, avaient surpris un bruit de pas. Ces pas se rapprochèrent. Ils étaient lourds et sans mystère. Un vagabond sans doute. Eustace se dissimula derrière la haie et vit une silhouette trapue à la démarche particulière. Dans l'obscurité, le jeune homme reconnut la casquette et la veste de marin du capitaine Piper. Pourquoi Beeke avait-il relâché son prisonnier? Piper n'avait pas pu s'échapper... D'ailleurs, dans ce cas, il ne serait pas revenu à Carrington Manor si ouvertement. Non, Beeke lui avait donné la permission de partir. Pourquoi? Eustace se le demandait encore. Les caprices de Beeke étaient souvent déroutants.

Eustace silencieusement escalada la grille et s'avança sur la route. Piper se trouvait maitenant devant la porte. Il ouvrit et disparut. Eustace retourna à son poste d'observation, mais il ne s'ennuyait plus. La vie redevenait palpitante. Piper était dans le jardin de Carrington Manor; et Clinton et la jeune fille s'y trouvaient aussi. Beeke avait-il mis en liberté l'ancien marin pour que Piper découvrît les intrus, mais pourquoi? Le sergent oublia aussitôt ce problème.

Des pas! Une autre personne arrivait! Vraiment toute la population de Mallow Datchett semblait s'être donnée rendez-vous à Carrington Manor. Le jeune homme se cacha de nouveau derrière la haie. Le second promeneur nocturne paraissait beaucoup plus prudent que le premier. Il marchait sans bruit et tout autre qu'Eustace ne l'aurait pas entendu. Une silhouette se dressa une minute devant Eustace et s'évanouit dans l'obscurité. Eustace ricana. Il n'avait aucune difficulté à reconnaître son supérieur.

— Je commence à comprendre se dit-il. Beeke a remis Piper en liberté et il le suit. Mais je ne vois pas pourquoi je resterais ici. Il fit quelques pas et allait siffler quand il se ravisa. Beeke lui avait bien recommandé de ne pas se montrer et de garder le silence.

— Zut! dit Eustace avec conviction. Il vit l'homme s'arrêter devant la porte. Il entendit le grincement de la clé dans la serrure... Bizarre! Beeke avait dû rendre la clé à Piper, sans cela le domestique n'aurait pu entrer. Où donc alors s'était-il procuré une seconde clé?

Eustace haussa les épaules et renonça à comprendre.

Une fois dans le jardin, le Capitaine Piper s'était dirigé vers les arbres qui abritaient sa cabine. Il fit descendre la dernière section d'échelle et grimpa avec confiance. Arrivé sur la plate-forme il demeura immobile une minute, tandis qu'il reprenait haleine. La nuit était calme et aucun vent n'agitait les arbres. Piper ouvrit la porte de la cabine et frotta une allumette. En général, il était muni d'une lanterne, mais, ce soir, la lanterne était restée dans la maison. L'allumette s'éteignit et Piper fit quelques allées et venues dans l'obscurité. Enfin il se coucha et la vague clarté qui entrait par la lucarne ouverte révélait les contours de son corps sous le drap de la couchette.

Un ronflement sonore commençait à s'élever quand un autre personnage s'avança furtivement vers l'échelle. Il monta échelon par échelon, lentement et avec soin. Enfin il atteignit la plate-forme. Le ronflement lui apprit que l'occupant de cette étrange demeure goûtait un profond sommeil. Sans bruit, le visiteur prit sous sa veste une longue barre de fer terminée par une pointe; c'était un fragment de la grille qui entourait le cottage de Thomas Page. Cette arme formidable dans sa main gantée, l'intrus ouvrit la porte de la cabine et entra. Il n'hésita pas une minute. Il apercevait vaguement le corps dans la couchette et de toute sa force, il enfonça la pique dans la poitrine du capitaine Piper... mais la poitrine du capitaine Piper s'affaissa comme si le fer eût pénétré dans un oreiller de plumes et non dans de la chair humaine. Au même instant une ombre voilà la lucarne et un être aux membres dégingandés tomba comme un sac de charbon sur les épaules de l'homme à la pipe.

— C'est bon pour me tuer, dit l'inspecteur Beeke, mais il faut y aller.

Cette remarque fut étouffée par le cri de frayeur qui échappa à l'homme à la pique. Dans l'espace d'une seconde, il avait compris qu'un mannequin occupait la couchette et il avait reconnu la voix de son adversaire.

Sous le poids de l'inspecteur, il roula sur le parquet. La cabine se balança avec un bel effet de roulis et de tangage. Beeke enfonça ses genoux sur la poitrine de son prisonnier et un cliquetis annonça qu'il venait d'assujettir les menottes. C'était vraiment du bel ouvrage.

Eustace avait commis une erreur impardonnable. Le premier homme qu'il avait vu n'était pas le capitaine Piper, mais William Beeke affublé de la veste et de la casquette du capitaine Piper. Quant au second qu'il avait pris pour Beeke...

Le second homme, les mains liées, se releva, et la lampe électrique de Beeke éclaira son visage livide.

— Vous n'allez pas faire une scène, n'est-ce pas? demanda Beeke

d'une voix plaintive. J'en ai bien assez pour mon compte. Croyez-vous que ça m'amuse de grimper sur des toits et de me jeter sur le dos des gens? Mon cœur ne se remettra jamais. D'ailleurs inutile de faire des histoires; je vous ai surpris en flagrant délit comme c'était mon intention.

— Idiot! s'écria l'autre d'une voix haletante. Je savais que c'était un mannequin qui était dans la couchette. Vous ne pouvez pas m'accuser d'assassinat...

— J'ai dit que j'allais le faire? demanda Beeke tout miel et tout sucre. C'est une idée. Je crois que je vais le faire et je ne vous accuserai pas seulement d'un assassinat, je vous accuserai de deux, peut-être de trois.

Il fit un mouvement en arrière, car le prisonnier avait fait le geste de se jeter sur lui. Beeke était ennuyé; il détestait les scènes. D'ailleurs, dans cette cabine juchée au sommet d'un arbre, le moindre mouvement violent pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Elle se balançait fortement, la porte s'ouvrit et l'homme aux mains liées perdit l'équilibre et tomba. Le garde fou s'écroula sous son poids et avec un cri étouffé le malheureux disparut dans l'obscurité.

— Nom d'un chien! s'écria Bill Beeke.

Malgré ses craintes pour son cœur, il descendit avec l'agilité d'un singe. Il trouva son prisonnier blessé, mais évanoui. A la position de sa jambe, Beeke supposa que l'os du fémur était cassé; de plus il avait quelques contusions.

— Je peux le laisser maintenant, grommela Beeke. Il ne fera pas un mouvement.

Eustace devait être à proximité et Beeke se dirigea vers le mur dans l'intention d'appeler le sergent à son aide. Il avait eu le pressentiment que le jeune homme, après tout, pourrait lui être de quelque utilité. Mais, à mi-chemin, il s'arrêta. La porte de la maison s'était ouverte.

— Que va-t-il encore se passer? grommela-t-il avec ennui.

Il ne parut pas du tout surpris de voir trois personnes sortir de la maison. Il s'approcha, sa lampe électrique à la main et vit un étrange spectacle. M. Rufus Carrington, le maître de la maison, les bras liés, était entouré de Warren Clinton et de Jill Glenister. Tous deux semblaient conduire M. Carrington en promenade.

— Que veut dire ceci? demanda Beeke d'un ton impérieux.

— Sapristi! Est-ce vous, monsieur Beeke, s'écria Warren. Ça c'est de la chance. Voici votre prisonnier. Nous l'emmenions au poste de police. C'est l'assassin.

L'inspecteur Beeke soupira :

— Je me demande pourquoi les gens veulent toujours faire notre travail, dit-il avec amertume. Si, au moins, ils avaient un peu de sens commun. Je suis désolé, monsieur Carrington, mais vous savez ce que c'est que les jeunes gens.

Avant que Warren eût pu l'en empêcher, le détective, avec son couteau de poche, avait tranché les liens de Carrington.

— Je me doutais bien que ces jeunes blancs-becs allaient faire des bêtises, monsieur, mais je ne croyais pas qu'ils iraient si loin, continua-t-il. Peut-être aurez-vous la bonté de leur pardonner...

— Vous avez tort d'agir ainsi, monsieur Beeke, interrompit Jill alarmée. Cet homme est un assassin dangereux.

— Quelle sottise!

— C'est l'assassin de Page, de Field, appuya Warren avec colère. Vous êtes fou de lui rendre la liberté. Il a assassiné lord Drexley, il y a trois ans... et à cause de lui John Faraday est en prison.

— Oui, et la fille de Faraday s'imagine qu'elle fait une action d'éclat n'est-ce pas, dit Beeke, en montrant Jill d'un geste. Mon Dieu! Pourquoi ne laissez-vous pas la police découvrir les criminels?

— Vous savez? s'écria Jill.

— Je vous ai reconnue dès que je vous ai vue, Miss Faraday, répondit Beeke. J'étais au tribunal quand votre père a été condamné... Je m'excuse, monsieur Carrington, je ne croyais pas que ces jeunes gens iraient si vite.

— Je suis content que vous au moins vous ne m'accusiez pas d'assassinat, dit Carrington d'un ton de soulagement. Je suis absolument bouleversé. Je croyais qu'il s'agissait d'un cambriolage et j'étais hors de moi de colère.

— Vous ne savez pas ce que vous faites, monsieur Beeke, interrompit Warren. Ne vous laissez pas tromper par l'aplomb de cet homme. C'est l'assassin, je vous l'assure. Nous avons trouvé le poignard Dowlah qui a été volé au moment de l'assassinat de lord Drexley.

Beeke fit un signe affirmatif.

— Je pensais bien qu'il était ici.

— Vous vous trompez, dit Warren, nous avons pris ses empreintes digitales et elles sont semblables à celles qu'on a trouvées sur le pistolet qui a tué Drexley.

— Vraiment, c'est intéressant, remarqua Beeke. Nous verrons cela plus tard. Pour le moment, je vous affirme que M. Carrington ne peut pas être l'assassin parce que je viens d'arrêter l'assassin. Écoutez-moi, monsieur Clinton et vous aussi, Miss Faraday, ajouta-t-il avec un ton de bienveillance. Je sais ce que je fais. Vous avez fait une erreur et au fond elle est assez excusable. Mais croyez-moi, M. Carrington est victime d'un complot, tout comme votre père, Miss Faraday.

Jill frémit.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-elle. Vous croyez que mon père est innocent?

— Je sais qu'il est innocent, répondit Bill Beeke. Je le soupçonnais depuis longtemps et c'est pour cela que je me suis tant intéressé à cette affaire. Je vous promets que votre père sera libre dans quarante-huit heures.

— Oh! s'écria Jill, les yeux brillants. Elle découvrait brusquement que William Beeke, au lieu d'être un vieil imbécile à moitié gâteux, était un détective brillant.

— Mais nous en reparlerons, continua Beeke. J'ai oublié de vous dire que mon prisonnier est tombé d'un arbre et qu'il est peut-être en train d'échapper à la potence. Il a besoin de secours.

— Mon Dieu! s'écria Warren. Piper!

— Vous vous trompez encore, dit Bill avec un soupir. C'est vraiment votre spécialité. Je vous conseille de ne pas essayer de deviner.

Rendez-vous utile. Voici la clé de la porte. Sortez et vous trouverez mon collaborateur dans un champ par là; dites-lui de venir.

Warren obéit. Il était complètement désorienté et croyait faire un mauvais rêve. Il ouvrit la porte et appela.

Eustace Cavendish, surpris d'entendre son nom, arriva en courant.

— Ne faites pas ce tapage, commença-t-il.

— Ah vous voilà, dit Warren. Venez, Beeke a besoin de vous.

— Pas possible, dit Eustace d'un ton incrédule. Je croyais qu'il m'avait complètement oublié. Que s'est-il passé?

— Ne me le demandez pas, répondit Warren avec un haussement d'épaules, je n'y comprends goutte.

Ils pénétrèrent dans le jardin.

— Vous y avez mis le temps, dit Beeke. Eustace, retournez au village et ramenez le Dr Archer dans votre auto et dites à Gibbons de venir avec le capitaine Piper.

— Mais, mon vieux, Piper est déjà ici, dit Eustace. Je l'ai vu.

— Êtes-vous aveugle, demanda Beeke. Ne voyez-vous pas que je porte la veste et la casquette de Piper. C'est moi que vous avez vu.

Eustace resta bouche bée.

— Ça alors! s'écria-t-il. Je vous ai pris pour Piper! Je ne savais pas que vous étiez si habile à vous déguiser.

— Ne faites pas l'idiot, riposta Beeke. Je vous ai bien dit que vous lisiez trop de romans policiers. Les vrais détectives ne se déguisent pas. Non, j'ai simplement endossé sa veste par précaution. Dans l'obscurité, je ressemblais peut-être à Piper...

— Une minute, dit Eustace. Savez-vous que quelqu'un vous suivait? J'ai pris le second homme pour vous.

— Le second homme était l'assassin, dit Beeke. Il ne me suivait pas exactement, mais je pensais bien qu'il viendrait. Je m'attendais à le trouver dans la cabine de Piper. Avant d'aller au village, donnez-nous un coup de main. Nous porterons le prisonnier dans la maison, je crois qu'il est mal en point.

— Mais qui est-ce? demanda Eustace en même temps que Warren.

Beeke ne répondit pas. Il s'éloignait et tous les autres le suivirent.

Ils entrèrent dans l'obscurité du petit bois, guidés par la lampe électrique de Beeke. Soudain ils aperçurent un homme allongé sur le sol et reconnurent le visage livide et baigné de sang.

— Je ne savais pas que Sir Philip était avec vous, Becke, dit Eustace sans comprendre. Il lui est arrivé un accident?

— Oui, un accident, répliqua Beeke d'un ton farouche. Il est tombé de la cabine de Piper. Et je lui avais passé les menottes au poignet.

— Grand Dieu, vous n'allez pas me dire...

— Laver! s'écria Carrington consterné. Mais c'est impossible, Beeke. Laver, mon banquier! C'est une épouvantable erreur.

— Je pensais bien que vous seriez surpris, monsieur, dit Beeke tristement. Il a dupé tout le monde, excepté moi. J'ai toutes les preuves...

Il s'interrompit. Sir Philip venait d'ouvrir les yeux.

— Vous avez eu tort de ne pas me fouiller, dit-il lentement. Malgré les menottes, j'ai pu saisir mon revolver. Votre compte est réglé!

Ils virent l'arme dans ses mains. Il y eut un éclair et une détonation retentit.

## CHAPITRE XVII

## EXPLICATIONS

Bill Beeke s'élança comme le revolver échappait aux doigts de Sir Philip Laver. Du sang coulait à flot de la main mutilée.

— Du bon travail, sergent, dit Beeke. Bravo!

Eustace contemplait son revolver fumant. Il avait saisi son arme et tiré d'un geste presque machinal. D'une seconde il avait anticipé Laver, car c'était du revolver d'Eustace qu'était partie la balle et le jeune homme avait sauvé la vie de Beeke.

— Ce n'est pas mal, dit-il modestement. J'ai essayé de frapper son revolver. Je ne voulais pas le blesser.

— Vous lui avez seulement enlevé trois doigts, dit Beeke agenouillé. Ce n'était vraiment pas à faire, Laver. Vous auriez pu blesser quelqu'un. J'ai besoin de bandages, Eustace, votre chemise fera l'affaire. Déchirez-en un morceau.

Ainsi fut fait et Beeke exécuta d'une main preste un pansement sommaire. Il avait exagéré la gravité de la blessure de Laver. Deux doigts étaient déchiquetés, mais aucun ne manquait, et la douleur et l'émotion avaient calmé Laver qui ne bougeait plus.

Warren et Eustace allèrent chercher une petite barrière et s'en servirent comme de brancard. Le prisonnier, à demi évanoui fut porté dans la maison. Eustace s'en alla chercher un docteur et, au bout d'une heure, Laver pansé et la jambe dans un appareil de plâtre était étendu sur le divan dans le fumoir de Carrington. Ses joues avaient repris leur couleur et une expression de défi brillait dans ses yeux.

L'inspecteur Gibbons, à moitié mort d'étonnement, était aussi présent. Il avait amené le capitaine Piper et ne quittait pas des yeux le vieux loup de mer. Il n'avait pas eu le temps d'aller chercher le commissaire Nash, et Gibbons trouvait très lourdes ses responsabilités.

— Vous savez sans doute, monsieur Beeke, que tout ceci est très irrégulier? protesta-t-il.

— Et puis après? interrompit Beeke imperturbable. Il y a encore quelques points à éclaircir, et c'est le moment idéal. Ce n'est que justice, d'ailleurs, pour M. Carrington. Il a eu une nuit mouvementée et il ignore encore tout. Au diable les règlements, Gibbons. J'ai l'habitude d'agir à ma guise.

— Très bien, monsieur Beeke, dit Gibbons d'un ton résigné. Je me tais.

— Vous avez raison, parce que moi, je vais parler, reprit Beeke. Ne vous tourmentez pas, je ne vais pas interroger les prisonniers. J'en sais autant qu'eux.

— Je peux faire une déposition volontaire, n'est-ce pas, si je veux? demanda Piper, anxieusement.

— Bien sûr, M. Gibbons ne peut s'y opposer; mais attendez un peu, dit Beeke. Monsieur Carrington, je pense que vous êtes plus intrigué que les autres et j'imagine que ces jeunes gens le sont aussi un peu.

— En ce qui me concerne, vous pouvez le dire, riposta Eustace assis près de Warren et de Jill.

— Toute cette affaire était un complot entre trois personnes : Laver, Page et Piper, dit Beeke. Non, pas Field. Field est simplement une victime. Dès le début de mon enquête, j'arrive à la conclusion que Laver, Page et Piper se connaissaient avant de s'installer à Mallow Datchett.

Il se tourna vers Eustace.

— Vous ne saviez pas que j'avais posé quelques questions à Scotland Yard, dit-il. J'ai obtenu des réponses très intéressantes dans la soirée. J'ai fait quelques déductions, aussi. Examinons le cas de Tom Page, par exemple. Il avait toujours de l'argent plein les poches. Les gens disaient qu'il le gagnait aux courses et c'était assez vraisemblable. Aussi, en entrant dans son cottage, j'ai cherché quelques traces de ses paris. Je n'en ai pas trouvé. Il n'y avait même pas un journal sportif dans sa maison, aucun compte avec un bookmaker. Pas un seul ticket d'entrée sur les champs de courses. Des programmes de théâtre, oui, de matches de foot ball, de cinémas. Dans les journaux ordinaires, les articles sportifs n'avaient pas été lus. Donc Page devait tirer son argent d'ailleurs. Je sais aussi que c'était un très mauvais intendant. J'ai des yeux et des oreilles, n'est-ce pas? Le domaine de Laver est négligé et mal entretenu. Tous les gens que j'ai interrogés m'ont dit que Page était un fainéant et un ivrogne, mais il était généreux pour tous et on l'aimait. Je me suis demandé pourquoi Laver gardait un homme si peu capable. Non par plaisir, mais parce qu'il y était forcé. Page faisait chanter Laver. J'ai bonne mémoire et je savais que le passé de Laver n'était pas très propre. Il a hérité de son titre et de la banque Laver, il y a sept ou huit ans, vers 1927. Page et Piper n'arrivent à Mallow Datchett qu'un an après. Il y a une quinzaine d'années, en 1920, un jeune homme de bonne famille a des ennuis pour avoir commis un abus de confiance. Il s'en sort, mais deux ans plus tard, il fait un faux. Il est condamné à six mois de prison. Scotland Yard m'a donné ces détails quand je l'ai interrogé sur le casier judiciaire de Philip Laver. Le jeune homme aurait été envoyé au bagne s'il n'avait été le neveu de Sir Montagu Laver, le grand banquier; grâce à l'influence de Sir Montagu, l'affaire fut plus ou moins étouffée. Philip Laver avait pris un faux nom, mais Scotland Yard savait le vrai.

Sir Philip parut impatient.

— Ces folies de jeunesse ne vous ont pas convaincu que j'avais tué Page et Field, dit-il d'un ton méprisant.

— Attendez un peu, répliqua Beeke. A Mallow Datchett, vous étiez le châtelain, le seigneur du pays; vous étiez riche, et au-dessus de tout soupçon. Vous le saviez, vous en avez profité; mais un homme qui a un passé si peu honorable est sujet à caution; je décidai donc de

vous surveiller, Laver. Je me rappelais qu'on vous avait embarqué pour l'Amérique du Sud.

Il se tourna vers ses autres auditeurs.

— Ce jeune vaurien n'avait pas un sou vaillant, dit-il. Mais Sir Montagu et son fils se noyèrent en 1927; au cours d'une croisière, leur yacht fut surpris par une tempête. Philip Laver hérita donc d'un titre et d'une fortune. Il apprit cette nouvelle à New-York où il vivait d'expédients. Et cet homme est devenu le directeur de la Banque Laver.

— Comment est-ce possible? demanda Warren qui, Jill à ses côtés, aurait écouté Bill Beeke pendant tout le reste de la nuit.

— On ne pouvait l'empêcher. C'était l'héritier de Sir Montagu. Philip Laver s'installa donc à Mallow Datchett, à Datchett Towers, se maria et parut se ranger. Or, je suppose que Page et le capitaine Piper avaient fait chanter Laver. Il leur trouva du travail dans cette région, afin de les avoir sous les yeux.

— Ce n'est pas vrai, monsieur, interrompit Piper, les yeux étincelants. Ce n'est pas moi qui l'ai fait chanter, c'est Page. Je vais dire un mot si vous le permettez.

— Bien, dit Beeke après avoir jeté un regard à Gibbons. Eustace, sténographiez sa déposition.

— Je n'ai pas peur de parler, dit le capitaine d'une voix rude. Je me suis toujours opposé aux méthodes de Page. J'étais content d'être chez M. Carrington et c'est vrai que Laver m'a fait avoir cette place. Le domestique de M. Carrington était mort et j'étais heureux comme un roi.

— Je dois dire, monsieur Beeke, que Piper m'a toujours servi fidèlement, dit Carrington; je ne peux pas croire qu'il a été mêlé à cette terrible histoire.

— Je l'ai été, avoua le capitaine Piper d'un ton lugubre. On est quelquefois poussé contre sa volonté. En 1923, je commandais un cargo chargé de charbon, l'*Hercule*, qui desservait les côtes de l'Amérique du Sud. Une nuit, à Valparaiso, un jeune Anglais à la langue bien pendue monta à bord et me demanda de le prendre comme passager. C'était impossible, je n'avais la permission de prendre qu'un seul passager et Thomas Page était déjà là. Il était renvoyé par la Compagnie Minière où il travaillait parce qu'il buvait trop. Eh bien, ce jeune homme qui se donnait le nom de Philip Reval m'offrit une poignée de dollars : puis, je vis la police sur le quai... C'était un Anglais comme moi et je sais ce que c'est qu'une prison du Chili. Je le cachai. Je m'en repentis après, parce que la police monta à bord et me dit qu'on cherchait un jeune Anglais qui avait été à la tête d'une bande de voleurs et avait dévalisé une banque et tué le caissier. Je ne pouvais le dénoncer sans me mettre dans une position dangereuse. Les gendarmes de Valparaiso me connaissaient et me crurent sur parole. J'eus la permission de lever l'ancre... Je n'acceptai pas l'argent de Reval, mais Page le prit. Je les chassai tous les deux du cargo dès que nous arrivâmes en Californie... ensuite, j'oubliai tout cela. Mais quatre ans plus tard, en 1927, je rencontrai Page dans un cabaret de Londres.

Le vieillard soupira.

— Je le regrettai après, mais, sur le moment, cela me parut un coup de chance. J'étais dans une dèche noire. J'étais sans travail depuis plusieurs mois. Page m'offrit un verre et se mit à bavarder. Il me montra sur un journal la photo de Sir Philip Laver qui venait d'hériter de son titre et d'une grosse fortune. Cela ne me dit rien d'abord. Puis Page me rappela Reval... Vous voyez Reval... Laver!

— Je puis vous dire ce qui s'est passé ensuite, interrompit Beeke. Ils allèrent tous les deux voir Laver pour lui dire que s'il ne leur donnait pas d'argent, ils mangeraient le morceau. Je veux bien croire que Page avait tout combiné. Vous étiez sans travail et vous avez accepté à contre-cœur, mais vous avez accepté, Piper, et une fois qu'on est sorti du droit chemin, on a de la peine à y retourner. Cela dura à peu près un an, et Laver commença à en avoir assez. Il vous procura du travail en espérant que vous resteriez tranquille. Sans aucun doute, il n'était pas très content de prendre Page comme régisseur, mais il y fut obligé.

— Tout cela ne m'intéresse guère, remarqua Carrington. Je suis très surpris d'apprendre que Piper n'était pas l'honnête homme que je croyais mais...

— Cela vous intéresse plus que quiconque, dit Beeke. Laver était votre banquier. Vous aviez confiance en lui, n'est-ce pas?

— Bien sûr. Son oncle était mon meilleur ami et j'ai reporté toute ma confiance sur lui.

— Vous ne saviez pas que la Banque Laver était à la veille de faire faillite, il y a environ trois ans, n'est-ce pas? reprit Beeke. Peu de gens le savaient. Moi, j'étais au courant. En 1932, la Banque Laver était prête à fermer ses portes, il y a trois ans. Vers la même date, lord Drexley a été assassiné. Cela ne vous dit rien? monsieur Carrington.

— Non, dit l'ermite en secouant la tête.

— Avez-vous jamais entendu parler de lord Drexley?

— Jamais.

— Vous ne saviez pas qu'il avait été assassiné?

— Comment le saurais-je? Je n'ai pas lu un journal depuis vingt ans. J'ai défendu à tous ceux qui m'approchent de me parler de ce qui se passe à l'extérieur.

— Oui, oui, c'est vrai, dit sèchement Beeke, mais il y a quelque chose dont vous avez entendu parler, monsieur Carrington : du poignard de Surajud-Dowlah.

— Bien sûr, dit Carrington. Il est en ma possession.

— Comment? s'écria Gibbons avec un sursaut.

— Oui, je l'ai depuis trois ans, continua Carrington. Laver, comme le faisait son oncle, me signalait les objets d'art qui pouvaient m'intéresser. Il me dit que si je consentais à payer cent mille livres, il pourrait se procurer le poignard Dowlah. Je suis très riche, monsieur Beeke, et, depuis vingt ans je ne dépense qu'une faible partie de mes revenus. J'ai ordonné à Laver d'acheter le poignard et c'est ce qu'il a fait.

— Du moins, vous le croyez, dit Beeke. Le poignard appartenait à lord Drexley et lord Drexley a été assassiné et le poignard volé.

— Miséricorde! s'écria Carrington en se levant les yeux remplis d'horreur. Maintenant je commence à comprendre pourquoi ces deux

jeunes gens m'accusaient. Mais c'est incroyable. Ai-je chez moi depuis trois ans un objet précieux que la police recherche?

— Certainement, monsieur, répliqua Bill Beeke. C'est assez facile à comprendre. Vous ne lisiez jamais les journaux. Vous n'avez pas appris l'assassinat et vous ne saviez pas qu'un innocent avait été condamné...

— Si Faraday n'avait pas été gracié, monsieur, j'aurais tout dit, s'écria le capitaine Piper. Je ne l'aurais pas laissé monter à la potence.

— Je vous crois, Piper, mais vous êtes cependant bien à blâmer, dit Beeke. Je vais, maintenant, vous décrire comment ce crime a été commis. Laver vous a dit que le poignard Dowlah pouvait être acheté pour cent mille livres, monsieur Carrington, et vous l'avez autorisé à faire cet achat. Vous aviez confiance en votre banquier, et cela vous suffisait. Mais avez-vous pensé à la tentation qui s'offrait ainsi à Laver. C'est le résultat de votre manière de vivre... une vie anormale que vous changerez si vous suivez mon conseil; quand vous saurez que vous êtes indirectement la cause d'un assassinat... vous réfléchirez peut-être.

« Et Sir Philip, sachant l'existence retirée que vous meniez, pensa que, si le poignard Dowlah était volé à lord Drexley, vous ne le sauriez jamais. C'était une occasion unique pour un homme sans scrupules. C'était si facile : prendre votre argent, voler le poignard, vous le donner et vous faire croire que vous l'aviez acheté! C'est ce qui s'est passé. Vous pensiez que vous l'aviez payé. Vous étiez heureux.

— C'est incroyable, grommela Carrington, le visage tiré, mais je ne suis pas responsable...

— Vous y réfléchirez, monsieur, interrompit Beeke. Si vous n'aviez pas vécu ainsi, Laver n'aurait pas pensé à voler le poignard car il n'aurait pu se débarrasser de son butin, mais il n'avait qu'à vous le donner et à empocher cent mille livres. Cet argent lui servirait à relever la banque et aussi à répondre aux exigences de Thomas Page.

« Quant à l'assassinat de lord Drexley, je ne crois pas qu'il avait été prémédité. Laver avait chargé Page du vol. Laver, Page et Piper étaient complices et n'avaient pas de secrets les uns pour les autres. Piper, sur l'ordre de Laver, prit une paire de pistolets du XVII^e^ siècle dans votre bureau, monsieur Carrington, sous prétexte de les nettoyer. Mais il s'arrangea pour vous faire manier l'un d'eux afin que vous y laissiez vos empreintes digitales.

— Grand Dieu, mais c'est exact, monsieur Beeke, s'écria Carrington, vous êtes vraiment sorcier. Comment avez-vous pu deviner cela?

— Je n'ai pas deviné, je suis arrivé à le comprendre par déductions.

— Je me rappelle très bien, continua Carrington. Piper m'a demandé de lui montrer le mécanisme et je le fis.

— Il prit donc les pistolets pour les nettoyer et en perdit un, dit Beeke. Savez-vous pourquoi on avait besoin de vos empreintes digitales? Parce que évidemment la police ne les connaissait pas, et n'avait aucune raison pour entrer chez vous. Donc vos empreintes digitales sur le pistolet dérouteraient les policiers. Il chargea Page de voler le poignard et lui-même sûrement se procura un bon alibi pour cette nuit-là. Or Page fit une maladresse, et ce fut à cause du retard

de l'avion de Faraday. Faraday était le secrétaire de lord Drexley et il était allé à Berlin pour rapporter le poignard Dowlah. Au lieu de revenir à 8 heures et demie, il ne revint qu'à 10 heures.

« Laver avait dit à Page que le poignard serait dans les mains de lord Drexley à 8 heures et demie et que le musée de lord Drexley se trouvait assez loin de la maison. Page partit pour accomplir un simple vol. Mais il fit une erreur. Quand il entra dans le musée de lord Drexley, le poignard n'était pas encore là. Lord Drexley, qui était un homme courageux et énergique, s'élança sur l'intrus et, dans la lutte, Page fit feu. Lord Drexley fut tué.

Jill l'interrompit.

— Mais on aurait dû retrouver les empreintes digitales de Page sur le pistolet, remarqua-t-elle, et on a trouvé celles de M. Carrington. M. Clinton et moi nous les avons comparées cette nuit... je ne comprends pas.

— Vous vous êtes crue très intelligente, n'est-ce pas? demanda Beeke. Je vais vous dire ce qui s'est passé. Page avait le second pistolet sur lui, celui qui portait les empreintes de Carrington. Il le laissa sur le parquet près de lord Drexley. Cela semble une précaution inutile puisque Page allait voler et non tuer. Mais il savait qu'il devrait menacer lord Drexley et, si tout avait bien marché, Page aurait laissé son pistolet sur les lieux pour dérouter la police. Le meurtre commis, il se réjouit d'avoir cette arme portant les empreintes digitales d'un homme dont on ignorait presque l'existence.

— C'est si ingénieux et cependant si simple, dit Carrington.

— Page n'avait sans doute pas l'intention de tuer lord Drexley. Mais ceci fait, sa besogne n'était pas terminée, il n'avait pas encore le poignard. Il attendit donc et quand Faraday, le secrétaire, arriva, il l'assomma. Sans doute, il le laissa dans le vestibule et prenant dans le musée le buvard, le tiroir du bureau et d'autres objets, il les approcha des mains ensanglantées de Faraday. Il s'empara ensuite de la valise qui contenait le poignard, s'enfuit, laissant le malheureux Faraday se débrouiller. Le lendemain, Page était à Datchett Towers comme d'habitude. Il remit le poignard à Laver et je suppose que Laver fut furieux en apprenant le crime, mais c'était fait. Sans doute, Laver n'avait pas dit à Page ce qu'il comptait faire du poignard. Il vous porta l'arme, monsieur Carrington, et annonça qu'il avait réussi à l'acheter pour le prix convenu.

— Oui, oui, c'est ce qui s'est passé, dit Carrington. Je n'aurais pas imaginé...

— Bien entendu, dit Beeke. Vous avez enfermé le poignard dans votre chambre secrète et Laver savait que vous ne l'en sortiriez pas. C'est un inconvénient d'être avare, monsieur Carrington. On peut être avare avec des objets d'art comme avec de l'argent. Le pistolet dont Page s'était servi pour l'assassinat fut rendu à Piper. Celui-ci le nettoya, et le remit à sa place en disant qu'il avait perdu l'autre. Laver savait qu'il était dans votre bureau, mais il savait aussi que les visiteurs n'étaient jamais introduits dans cette pièce. Ne comprenez-vous pas, monsieur? Beeke jeta un regard flamboyant à l'infortuné Carrington. Tout reposait sur votre maudite originalité :

votre refus de parler des affaires du dehors, de lire les journaux, d'écouter la T. S. F.; enfermé dans cette maison, isolé du monde, vous ne saviez rien, ces gredins en ont profité.

— Vraiment, monsieur Beeke, je ne sais pas pourquoi vous me traitez ainsi, dit Carrington. Je suis la victime innocente de ce complot.

— Innocent, peut-être; mais si vous aviez vécu comme le commun des mortels, le complot n'aurait jamais été machiné, riposta Beeke. J'espère que ce sera une leçon pour vous. Page devenait de plus en plus exigeant et Laver, poussé au désespoir, avait décidé de le tuer. D'ailleurs Page risquait de parler quand il s'enivrait. Il fallait donc le supprimer. Il y a quelques jours, Laver alla à Londres avec sa famille; il revint en secret, entra chez Page et le tua. Il avait emprunté le pistolet du XVII^e^ siècle dans le même dessein. Il s'en servirait pour assassiner Page et, en cas de désastre, ce pistolet conduirait la police chez M. Carrington. D'ailleurs, il pensait bien qu'on ne trouverait pas le corps. Il avait décidé de le jeter dans l'étang. Il aurait mieux fait de ne pas changer d'idée. Page aurait disparu et personne n'aurait soupçonné Laver d'un crime. Mais, tandis qu'il transportait sa victime, il vit un aéroplane qui s'abîmait sur le sol. Laver pensa aussitôt que mieux vaudrait placer le corps dans l'avion et mettre le feu au tout. Il supposa que le pilote était mort dans la chute. Les agents diraient que le pilote avait pris un passager en route; tous les deux seraient morts et carbonisés. Il introduisit donc le corps dans la carlingue mais oublia d'enlever les poids et les pierres. Toutes les enquêtes seraient faites au point de départ de l'aéroplane, pensait-il. Malheureusement pour Laver, le pilote était descendu avec son parachute, et put affirmer qu'il n'avait pas de passager. Une enquête se fit donc à Mallow Datchett; de plus, par une extraordinaire coïncidence, la sœur de Mrs Field eut un bébé cette nuit-là. Field, seul pour la première fois de sa vie, se dirigea vers West cottage pour faire une visite à son ami Page. Sans doute, il vit Laver entrer dans le cottage et probablement entendit le coup de feu. Il eut peur et resta aux aguets. Il vit Laver traîner le corps jusqu'à l'avion. Alors, il se dressa devant Laver ou celui-ci l'aperçut. Field en avait trop vu, il fallait le tuer. L'avion était déjà en flammes et les agents pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Laver étourdit Field d'un coup de poing, puis, avec une pierre lui cassa le crâne. Il était trop tard pour le porter dans l'avion. Laver jeta donc sa seconde victime dans l'étang où il avait déjà jeté les fausses dents de Page. Il avait une clé qui lui permettait d'entrer à Carrington Manor et je soupçonne qu'il vint remettre le pistolet à sa place. Ou peut-être a-t-il rencontré Piper. Ce sont des détails sans importance. Dans l'ensemble, je crois que je ne me trompe pas beaucoup.

— Je vous félicite de vos talents de détective, Beeke, dit Sir Philip Laver avec calme. Dans les grandes lignes, votre récit est exact. Je n'aurais pas mieux raconté l'histoire, mais je regrette beaucoup de ne pas vous avoir tué.

— Je ne comprends pas encore, dit Carrington, les sourcils froncés. Je ne vois pas comment vous avez pu découvrir tout cela, monsieur Beeke. On dirait que vous avez été témoin de tous ces crimes. Cependant, Laver n'a fait aucun aveu.

— Dites comment vous êtes arrivé à ce résultat, Beeke, supplia Eustace.

— Je vous en prie, ajouta Jill les yeux brillants.

— Quel dommage, dit Beeke avec un soupir. Vous allez me retirer toute votre admiration. J'avais un avantage sur vous, Eustace, parce que, dès que j'ai vu la jeune fille sur la place du village, je l'ai reconnue comme la fille de John Faraday. Je me rappelais aussi que le passé de Sir Philip Laver n'était pas sans reproche.

— L'expérience! s'écria solennellement Eustace, voilà ce qui compte pour un détective. L'expérience et la vieillesse!

— Dans mon cas, la vieillesse ne joue pas un grand rôle, riposta Beeke vexé. J'ai simplement rapproché les faits. En arrivant à Mallow Datchett, je me suis aperçu que Clinton, le pilote de l'avion incendié, n'était pas disposé à dire la vérité. Il était tombé dans le parc de Carrington Manor, mais ne tenait pas à l'avouer. Quelqu'un l'avait aidé à franchir le mur, mais qui? Jill Faraday, bien sûr, et c'était la fille de Faraday, l'assassin de Wimbledon. Au bout d'une heure d'investigations, j'appris que Tom Page avait été tué avec un pistolet du XVII^e siècle. Les choses commençaient à prendre tournure. Bientôt après, je rencontrai Laver, et dans le cours de la conversation Laver parla du chef de gare disparu au passé, mais il se reprit rapidement. Pourquoi avait-il fait cela? Parce qu'il savait que Field était mort. Comment le savait-il? C'est un détail insignifiant, direz-vous, mais la lueur de crainte qui passa dans les yeux de Laver ne m'échappa point. Je remarquai aussi que sa main droite était meurtrie et quand le corps de Field fut retrouvé dans l'étang, je vis qu'on lui avait asséné un violent coup de poing sur la tête. Laver vint me rejoindre au bord de l'étang... Il crut ainsi détourner les soupçons. Vous n'avez sans doute rien remarqué, Eustace, mais quand j'ai découvert le corps, Laver a eu de la peine à cacher son émotion. Puis, je sortis de ma poche le ratelier et Laver a fait aussi une grimace significative. Des bagatelles... des bagatelles que personne n'a remarquées, mais elles me paraissaient significatives.

« Laver a menti aussi en prétendant qu'il avait envoyé Page chez son dentiste. Il essayait de me mettre sur une fausse piste. Plus tard, il a voulu jeter les soupçons sur vous, monsieur Carrington. Je suis arrivé à une conclusion quand vous m'avez fait entrer dans votre bureau et que j'ai vu le pistolet du XVII^e siècle suspendu ouvertement au mur. Il est pareil à celui qui avait servi à tuer Drexley. Mettez-vous à ma place.

Beeke jeta un regard autour de lui et vit que ses auditeurs étaient suspendus à ses lèvres. Il était assez content de son petit effet.

— La jeune fille qui vous avait aidé, monsieur Clinton, était la fille de John Faraday, continua-t-il. Elle soupçonnait M. Carrington; sans cela, elle n'aurait pas fait ses petites excursions clandestines dans sa maison. Chose étrange, monsieur Carrington, vous étiez exactement semblable à l'idée que les gens se faisaient de vous : un homme inoffensif qui s'était enfermé à cause d'une tragédie qui lui avait brisé sa vie... L'assassinat de Tom Page qui avait été tué par une balle analogue à celle qui avait frappé lord Drexley était significatif : les deux crimes avaient donc été commis par la même personne. John Faraday

qui était en prison n'était donc pas coupable. J'étais convaincu que vous étiez innocent, monsieur Carrington; en ce cas, le criminel était une des personnes qui pouvaient entrer chez vous et persuader à Piper de dérober les pistolets. Vos visiteurs n'étaient pas nombreux : le pasteur? Evidemment non. Le docteur? Impossible. Ruston, le notaire, peut-être. Laver, le banquier? Ah Laver! j'avais déjà reçu des renseignements sur Laver. Il était vraiment suspect. Je vous ai déjà dit un petit détail que j'avais remarqué. Laver était votre banquier, l'homme qui avait votre confiance et qui s'occupait de votre argent. Aussitôt, je m'occupais à lui tendre un piège. J'annonçai au commissaire Nash, en prenant soin d'être entendu par Laver, que je soupçonnais le capitaine Piper et que je l'interrogerais le lendemain matin. Cela devait précipiter les événements, car, si Piper parlait, — il savait certainement que Laver était l'assassin, — tout serait perdu. Je ne dis pas à Nash que Piper était arrêté car je craignais qu'il n'avertisse Laver et Laver devait croire que Piper était en liberté.

L'inspecteur Gibbons l'interrompit :

— Pourquoi n'avez-vous pas dit à M. Nash que vous soupçonniez Laver? demanda-t-il d'un ton bourru. Pourquoi ne me l'avoir pas dit? Tous ces mystères étaient inutiles, monsieur Beeke. Il n'était que juste de nous garder votre confiance. Comment voulez-vous que nous puissions travailler si...

— J'agis à ma manière et, quand je fais des découvertes, je les garde pour moi, Gibbons, répliqua Beeke. Si cela ne vous plaît pas, tant pis. Où en étais-je? Je déteste qu'on m'interrompe. Oui, j'étais certain que Laver ferait une tentative pour tuer Piper dans la nuit afin de l'empêcher de parler. C'est pour cela que j'ai mis Piper sous clé. D'abord, pour qu'il soit en sûreté, ensuite, pour que je puisse prendre sa place. Je portai la casquette et la veste de Piper pour tromper Laver s'il me voyait... je suis monté dans la cabine, j'ai fourré un traversin sous le drap, puis je me suis hissé sur le toit par la lucarne. Laver arriva comme je m'y attendais, il planta une pique de fer dans le traversin. Je l'arrêtai. Avez-vous autre chose à me demander?

— Je vous félicite, monsieur Beeke, dit Carrington avec chaleur, Il est vrai que Laver avait la clé de mon jardin. C'était le seul homme à part Piper, qui en possédait une. En ce qui me concerne, j'ai été stupéfait que ces deux jeunes gens me surprennent dans ma chambre et m'accusent d'assassinat et relèvent mes empreintes digitales. Je ne savais rien de l'assassinat de Drexley mais je me rappelais que j'avais manié un des pistolets et je commençais à craindre d'avoir été victime d'un complot. D'après les paroles du jeune homme, j'avais une vague idée du crime commis trois ans plus tôt et j'ai compris que je pouvais être arrêté comme complice inconnu. Comment donner un alibi? Je me décidai d'attendre pour parler d'être au poste de police. Alors, j'aurais tout dit. Heureusement, nous vous avons rencontré, monsieur Beeke.

— Cette affaire est simple comme bonjour, dit Beeke d'une voix fatiguée. Une simple perte de temps. Vous n'avez plus de questions à me poser. Non. Bon! Venez Eustace. Allons voir si les lits du Lion Bleu ne sont pas trop mauvais.

Et Beeke, maintenant que tout était fini, ne prit pas la peine de cacher sa fatigue.

. . . . . .

— Bonsoir, Jill.

— Bonne nuit, Warren.

Ceci montrait que l'amour leur avait fait perdre la tête, car il était grand jour. Ils avaient atteint la Villa Aurore et le soleil la baignait de sa clarté radieuse. Comme personne n'était là, ils s'embrassèrent devant la grille.

— Vos ennuis sont finis, petite fille, dit doucement Warren. Beeke m'a promis que votre père serait libéré demain. Quelle surprise pour lui!

— Une surprise magnifique pour lui, répéta Jill les yeux brillants comme des étoiles.

— Je suis content que vous la considériez ainsi.

— Comment voulez-vous que je la considère. Ne sera-ce pas une surprise merveilleuse d'apprendre qu'il est de nouveau libre et honoré.

— Je ne parlais pas de cela, dit Warren souriant. Bien sûr, ce sera une surprise, mais faible en comparaison de la seconde.

— ...

— La surprise qu'il éprouvera en apprenant qu'il a un fils aussi bien qu'une fille.

— Warren, vous êtes idiot, dit tendrement Jill.

— Si vous trouvez qu'il est idiot de vous aimer, alors j'espère bien rester idiot jusqu'à la fin de mes jours, dit Warren. Où ferons-nous notre voyage de noces? Nous partirons dans mon nouvel avion.

— Ce pauvre vieux Piper me fait pitié, dit Jill pensivement.

— Hein?

— Je ne crois pas vraiment qu'il soit criminel; il n'a été qu'un jouet.

— Un jouet, dit Warren surpris. Nous n'avons pas besoin de jouets, tout au moins avant longtemps.

— Et M. Carrington a promis de faire démolir son mur, continua Jill. Une vie de ce genre est pleine de dangers. Si vous le vouliez bien, Warren, nous nous ferions construire une petite maison par ici. J'aimerais m'installer à Mallow Datchett.

Warren n'écoutait plus. La conversation devenait difficile et Jill malgré son habileté se fût trouvée bien empêchée pour parler.

*NOTRE CONTE POLICIER*

# OBSESSION

**par Michael HERVEY**

***Traduit de l'anglais par F. Darmont.***

— Allongez-vous et détendez-vous, recommanda le docteur en abaissant la lumière.

L'homme s'allongea comme on le lui demandait, mais il fut évident, à la façon dont il crispait et décrispait tour à tour ses mains, qu'il éprouvait beaucoup de difficulté à s'abandonner.

— Voyons, maintenant, reprit le docteur, en s'asseyant à côté de lui, vous dites que vous avez peur de vous laisser aller au sommeil. Est-ce à cause de quelque vision qui vous obsède dans vos rêves?

Le patient ne répondit pas tout de suite. Il tremblait convulsivement, et ses mains continuaient leurs mouvements désordonnés, s'ouvrant et se fermant en dépit de ses efforts désespérés pour les contrôler. Le docteur l'observait anxieusement. La peur, ou plus exactement la terreur, enserrait cet homme d'une étreinte que rien ne semblait pouvoir rompre.

— Voyons, mon ami, dit le docteur, il faut que vous ayez pleine confiance si vous voulez que je vous aide. Est-ce quelque

chose que vous voyez en rêve qui vous fait craindre de vous endormir? N'est-ce pas cela? ajouta-t-il d'un ton persuasif.

— Oui, fut la réponse, murmurée à peine, d'une voix tremblante.

— Ahhh! Avec un soupir de satisfaction le docteur se félicita d'avoir obtenu cette première réponse. Ne pourriez-vous pas me décrire ce que vous voyez alors?

— Non, non, je ne peux pas, fut la réponse. La voix était étranglée par la peur.

— Mais il le faut, insista doucement le docteur. La raison profonde de vos troubles doit se trouver dans vos rêves. Une fois que j'en connaîtrai le contenu, je pourrai diagnostiquer le trouble et peut-être remonter à sa source. Et alors je serais en mesure d'exorciser cette frayeur. Vous dites que vous êtes venu me trouver en désespoir de cause. Tous les autres traitements ont échoué. Mais je ne puis réussir que si vous me donnez toute l'assistance dont vous êtes capable. Ayez confiance en moi et tout ira bien, je vous le promets. Ce que vous me direz ne sera jamais divulgué à personne, de cela vous pouvez être bien assuré. Voyons, qu'avez-vous à me dire?

Il y avait quelque chose d'irrésistible dans le sourire qu'il adressait à son patient.

— Eh bien donc, — les mots semblaient s'arracher aux lèvres desséchées du malade, — par où voulez-vous que je commence?

— Le mieux serait, je crois, que vous me disiez d'abord à quelle époque ces rêves ont commencé.

— Je... je ne me rappelle pas.

— Cherchez bien. Le médecin attendit patiemment. Pouvez-vous associer vos premiers rêves avec quelque choc mental ou émotionnel?

— Oui, maintenant que vous m'y faites penser, je crois que ces rêves ont commencé peu après la mort de ma femme. Il s'arrêta puis murmura : elle a été assassinée.

— Assassinée?

— Oui, étranglée en mon absence par quelque maraudeur.

— Je vois. Et combien y a-t-il de temps de cela?

— Un peu plus de deux ans.

— Les rêves ont-ils été irréguliers?

— Oui, jusqu'à ces dernières semaines. Depuis lors, je suis tourmenté toutes les nuits par le même songe, chaque fois que je m'endors.

Les mots, maintenant, lui venaient plus facilement.

— Comment cela commence-t-il? insinua doucement le docteur.

— Je me trouve seul dans une grande plaine nue, balayée par le vent. C'est la nuit, il fait affreusement noir, mais au lieu d'avoir peur, je suis rempli par une grande sensation de liberté. Je suis en paix avec le monde. J'avance ravi de cette nouvelle existence libérée de tout souci, sans m'inquiéter de savoir où me portent mes pas.

« Malheureusement, cette euphorie ne dure pas longtemps. Bientôt se fait sentir un petit sentiment de malaise, d'inquiétude. C'est trop beau pour durer, me dis-je. Quelque chose va arriver qui ravagera tout cela. Et je ne me trompe pas. Au bout d'un petit moment, un faible cri s'élève vers moi dans la brise. Quelqu'un m'appelle par mon nom : « Robin... Robin... » Cette voix, dans sa faiblesse, ne semble pas venir de la terre et elle éveille en moi un trouble inexprimable, une insurmontable détresse.

« Je cherche à lui échapper en hâtant le pas, mais le cri semble prendre racine dans ma tête et pour si vite que je coure, il est toujours là, raclant mes nerfs comme des cordes tendues. Les mains sur mes oreilles, je me précipite dans la plaine obscure, comme un animal traqué cherchant à échapper aux chasseurs qui le serrent de près. Mais il n'y a pas d'abri. La plaine qui, naguère, était un havre de paix, est maintenant transformée en un vaste traquenard rempli des cris de mes poursuivants.

« Alors, au moment où je suis sur le point d'expirer de terreur et d'épuisement, le salut paraît surgir soudain hors de l'ombre sous la forme d'une vieille masure basse. Je frappe à la porte comme un possédé. Personne ne répondra-t-il? Personne ne me sauvera-t-il? Je crie en frappant de mes doigts meurtris et saignants, à la porte de bois grossier toute déjetée.

« Brusquement, tout fait silence. L'horrible clameur de la voix, le bruit du vent, mes cris, tout s'apaise. Le silence semble imposé de loin comme par quelque étrange puissance inconnue. Comme dans un rêve, je vois la porte s'ouvrir. La grande silhouette sombre d'un homme se dessine sur le seuil enveloppé d'obscurité. Il me fait signe d'entrer.

« Je le suis à l'intérieur et me trouve entièrement enveloppé d'ombres. Des ombres qui bondissent et m'agrippent comme autant de fantômes, des milliers d'ombres impalpables parais-

sant se précipiter vers moi, cherchant à m'envelopper dans leur sombre et terrifiante étreinte. A ce moment, le silence dans la maison est troublé par quelqu'un qui heurte à la porte.

« C'est l'être à qui appartient la voix. Je supplie mon libérateur de ne pas m'abandonner, me suspendant à son bras, tandis qu'il se dirige vers la porte. Mais la seule réponse que j'en obtienne est : « Votre chambre est en haut de l'escalier. »

« Ma chambre! Au moins là, je serai en sûreté. L'être à qui appartient la voix sera dans l'impossibilité de m'atteindre si je verrouille la porte. Avec cette idée dans ma tête je me précipite dans l'escalier. Mais déjà la voix m'assaille de nouveau. Maintenant elle vient de la maison. Elle prononce mon nom clairement — d'une façon horriblement distincte. Son accent odieux fait se hérisser ma chair. Il ne faut pas que cet être m'attrape! J'escalade les marches quatre à quatre. Arriverai-je jamais au bout et gagnerai-je la chambre où je me trouverai en sécurité? Subitement, l'horreur de ma situation m'est révélée comme par un coup de tonnerre. Les marches de l'escalier sont mobiles, elles descendent et m'entraînent en bas, en bas...

« La folle peur qui me possède me prête des ailes et, comme une bête sauvage affolée, je me débats et lutte au milieu des marches traîtresses en mouvement, tantôt gagnant, tantôt perdant du terrain, tandis que la voix se fait toujours plus proche, toujours plus insistante.

« Et cela continue, semble-t-il, pendant des siècles. Puis tout d'un coup, sans que je sache comment, je me trouve en haut des escaliers. Une porte est devant moi. Je saisis le loquet, je le tourne et me sens momentanément aveuglé par l'éclat de la lumière qui m'inonde soudain. Quand je puis ouvrir enfin les yeux, mon regard tombe sur le seul meuble que contienne la pièce. Ce meuble, qui occupe le centre d'une chambre dont les murs sont d'une horrible teinte grisâtre parsemée de taches livides, est un lit immense, démesuré. Au centre se trouve ma femme, allongée sur les oreillers.

« Elle me sourit et la voix qui sort de ses lèvres est la voix qui m'a poursuivie, tout le long de l'affreux cauchemar nocturne : « Robin... Robin... Pourquoi m'avoir fait attendre si longtemps? Ne m'aimiez-vous donc plus? Robin... Robin... Venez, venez contre moi... Dites-moi que vous m'aimez... »

« Et comme toujours, je me sens attiré à ses côtés, comme un oiseau fasciné par un serpent. Je suis forcé de saisir sa

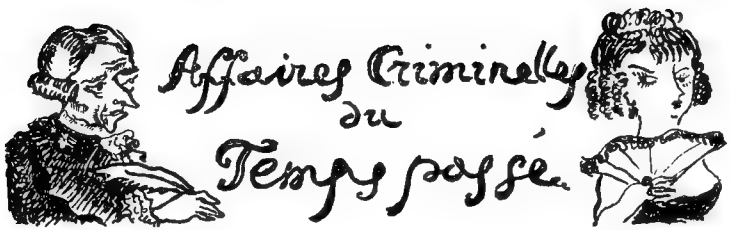
main, d'écouter sa voix gémissante, obsédante, affreuse... Ses minces bras blancs enlacent mon cou; ils se cramponnent à moi et m'étouffent. Ils m'entraînent dans une horreur où il n'y a plus d'espérance. Toujours plus profondément, je m'enfonce dans un marais gluant, j'étouffe, je lutte en vain pour respirer...

« C'est à ce moment que toujours je m'éveille — il faut que je m'éveille ou que je meure dans le marais. Ces quelques dernières nuits, ce rêve est devenu de plus en plus vivant, terriblement réel. Je n'ose plus fermer les yeux la nuit, je n'ose plus... je n'ose plus...

— Vous avez tué votre femme, n'est-ce pas Mr. Ryter? dit tranquillement le docteur.

— Oui, je l'ai tuée, admit l'homme, tendant au-devant de lui ses deux mains crispées, tandis que s'allumait dans ses yeux un étrange éclair de folie. Mais, ajouta-t-il dans un cri, n'espérez pas que vous allez pouvoir vous payer de raconter tout cela! Vous ne vivrez pas assez longtemps, mon ami!

FIN




# COMPÈRE GUILLERI

*Dans notre dernier numéro, notre collaborateur R. de Saint-Junin évoquait en conclusion de son article sur le poison des Boccarmé, la fameuse chanson de compère Guilleri, dont les paroles naïves ne rappellent rien moins que les aventures d'un horrible bandit des grands chemins. Nous lui avons demandé de conter à nos lecteurs les faits qui sont à l'origine de cette chanson et nous espérons qu'ils les intéresseront, bien qu'il ne s'agisse pas, à proprement parler, de crimes et de policiers, mais tout simplement d'une histoire de brigands.*

***

Dans les toutes premières années du XVII[e] siècle, un président au parlement de Rouen eut la désagréable surprise de voir un jour sa propriété envahie par une troupe d'archers qui l'accusaient de donner asile au bandit Guilleri et le sommèrent de le leur livrer. Devant ses protestations indignées, les archers fouillent le château de fond en comble, où ils ne trouvent pas trace d'homme caché. Ils se consolent en emportant argenterie, vaisselle et objets de valeur, et abandonnent la propriété soigneusement pillée, en menaçant le magistrat de rien moins que la pendaison s'il s'avise à nouveau d'abriter des malfaiteurs!

Fou de rage, le président tempête auprès du prévôt et montre tant d'insistance qu'il faut bien, à la fin, céder à sa colère. Quelques archers sont donc arrêtés et si bien torturés que deux d'entre eux avouent avoir participé à l'expédition. Ils furent pendus. Cet incident est à verser au dossier des erreurs judiciaires dues à l'usage de la torture. Les archers étaient parfaitement innocents. L'astucieux Guilleri avait surpris une vingtaine de soldats partis à sa poursuite, en avait massacré une partie et attaché les autres aux arbres de la

route, les ayant dépouillés de leurs vêtements. Et c'est ainsi affublé des défroques de ses victimes que le brigand s'était joué de ses ennemis au point d'en faire les instruments de sa politique. Celle-ci se résumait dans la formule lapidaire suivante : « Paix aux gentilshommes, la mort aux prévôts et aux archers, la bourse aux marchands. » On pouvait la lire sur les pancartes qu'il faisait clouer en maint carrefour d'Aunis, de Saintonge, de Vendée, de Bretagne, car le terrain d'opération des Guilleri s'étendait jusqu'à Bordeaux, jusqu'à Rouen, jusqu'à Orléans, jusqu'à Toulouse.

C'était en effet des hommes de quelque envergure que ces trois frères; et particulièrement le chef, le cadet, surnommé Cadet Guilleri, qui sans doute eût fait une carrière brillante dans l'armée sans une malencontreuse absence de guerres.

Sa jeunesse avait été turbulente : « Tout enfant, dit un de ses historiens, il ne sait s'empêcher de battre ses compagnons, les gourmer, atterrer et être en continuelle prise avec eux. »

Après avoir rossé les petits camarades de son enfance, il rosse le guet à Rennes, où on l'envoie terminer ses études et où bientôt sa réputation n'est plus à faire, de redoutable bretteur. Chacun le redoute et il n'est pas de mauvais coup qui ne soit attribué à Guilleri.

Cependant, ses maîtres, les jésuites, entre les mains de qui était l'enseignement à Rennes, et qui avaient été chassés officiellement par ordre du roi dès 1594, se maintenaient péniblement à leur place, soutenus qu'ils étaient par la population. Tout de même, en 1596 il leur fallut bien partir, et Guilleri en profita pour abandonner ses études, et porter ses exploits de brutal sur un terrain plus vaste. C'est-à-dire celui de la guerre. Ses débuts lui apprirent à combattre ses compatriotes, puisqu'il s'engage dans les forces de la Ligue, où il guerroie sous les cornettes du duc de Mercœur, un des derniers champions de la Ligue. Sans doute le hasard de sa naissance le pousse-t-il ici plutôt que là. Mais les circonstances de cette naissance, malheureusement, ne nous sont pas connues de façon certaine.

L'opinion générale est que les trois frères Guilleri étaient de famille noble. Toutefois, d'après M. A. de Barthélemy, c'étaient des laquais issus d'un maçon de Boulogne en Poitou. Ce qui pourrait donner quelque poids à ses dires, c'est qu'ils s'appuient sur un document émanant d'André le Geay, l'homme qui fera juger Cadet Guilleri. Mais, en fait, il paraît

vraisemblable de supposer que tout fut fait pour éviter le déshonneur à la noble maison des trois frères, dont nous savons qu'ils la respectaient profondément. Sans doute, de leur propre aveu, on camoufla en laquais de basse origine les jeunes gentilshommes dévoyés, honteux pour leur famille jusque-là sans tache. Mais cette famille enfin quelle est-elle? Plusieurs historiens, et en dernier lieu M. Funck Brentano, prétendent que les contemporains respectèrent si bien le secret de la naissance des bandits que rien n'en a transpiré jusqu'à nous, et qu'il serait vain d'en vouloir percer le mystère. Certes cette version est d'un séduisant romantisme, mais nous lui préférons celle apportée, dans son opuscule publié à Vannes en 1891, par M. de Bellevrie, que sa curiosité poussa à étudier l'histoire des anciens possesseurs du château de Guillerien, dont les ruines l'intriguaient et qui se dressaient tout près de sa demeure.

Nos héros seraient tout bonnement les fils, Mathurin, Philippe et Guillaume, de Jean Guilleri, chevaucheur de la maison du Roy, employé à la suite du duc de Montpensier, gouverneur général de Bretagne. C'est ainsi qu'il prit une part active aux guerres de la Ligue, sous Montpensier et Mercœur, et ses fils avec lui. Après l'abjuration de Henri IV, il fut fidèle au prince, et fit campagne avec ses fils contre le duc de Savoie en 1598 et 1600. Une fois la paix signée à Lyon le 17 janvier 1601, il se retira dans ses terres où il mourut à l'âge de soixante ans en 1602, de la douleur, disait-on, que lui causaient ses fils, alors que quelques mois plus tôt, au moins l'un d'eux, Philippe, semblait voué à une carrière brillante, « toujours au milieu du feu et du sang, et jamais ne s'amusant au pillage ». Ses prouesses lui avaient même fait donner la direction d'une compagnie. Mais soudain, en 1598, la paix et l'édit de Nantes, avaient éteint la guerre civile. Que faire?... Il n'a point les qualités pour obtenir un emploi civil, ni sans doute le goût. Et puis, il manque d'argent. Peut-être ne concevait-il pas d'autre vie que celle qu'il venait de mener; et la tentation était grande d'enrôler les centaines d'aventuriers, soldats de fortune licenciés par la paix, qui erraient désespérés de misère et d'oisiveté. Il ramasse donc la lie de sa province, et, enrôlant ses deux frères, s'empare tout d'abord du château de la Chasteignière, près de Saintes. Par la suite, il se fit bien d'autres repaires, principalement dans la forêt des Essarts et au Bois-Portuyan; mais c'est dans la forêt de Machecoul, en Rais, qu'à la fois il

se fortifia plus solidement et qu'il s'installa le plus richement.

Un seigneur de son voisinage put décrire le luxe princier dont Guilleri s'entourait. Il avait en effet déplu par sa morgue, au bandit, et ce dernier l'avait enlevé les yeux bandés, pour ne lui rendre la vue que dans une magnifique salle tendue de cuir de Cordoue. Il aurait pu expliquer à son hôte ébloui qu'il le tenait de bons amis à lui, des pirates avec qui il avait fait alliance. Après un dîner somptueux qui rassura le fier seigneur, il avait été reconduit dans la nature, quitte pour la peur.

Pourtant le *Mercure Français* nous apprend que les Guilleri ne respectaient pas toujours aussi bien la première partie de leur devise « Paix aux gentilshommes » et qu'ils ne manquaient pas à l'occasion de piller les châteaux et d'en massacrer les nobles habitants. Ce ne fut pas toujours sans encombres, ainsi qu'il advint lorsqu'ils voulurent s'attaquer au château de Sainte-Hermine. Une sentinelle découvrit les agresseurs et son maître, le baron Jacques Desnouches, seigneur de la Tabarière, réunit ses hommes et prévint par courrier les seigneurs du voisinage. Devant les cinq cents hommes qui se réunirent pour le cerner, Guilleri battit en retraite, pas assez vite toutefois pour éviter une vraie bataille rangée à 3 lieues de Sainte-Hermine, où trois brigands furent pris et roués.

En ce qui concerne le second point de son programme, le plus important évidemment, « la bourse aux marchands », il ne se montrait pas absolument sans humanité, laissant toujours à ses victimes de quoi poursuivre leur chemin. Il lui arrivait même parfois de donner quelque argent lorsqu'il tombait sur des malheureux. Enfin, les bandits ne rançonnaient pas deux fois le même homme, inspirant ainsi la conduite des célèbres brigands de la forêt de Bondy, avec leurs fameux billets de liquidation, sorte de sauf-conduit auprès des autres voleurs de Bondy. D'ailleurs il ne manquait pas d'esprit : un jour que, sous le soleil de juin il rêvassait sur le chemin de Nantes à la Rochelle, vint à passer un bourgeois. Guilleri se prétend marchand et lui propose de faire route à deux, puis apprenant de son compagnon qu'il n'a que quelques sous sur lui, le faux marchand lui propose d'associer leurs misères et de partager les gains que le ciel leur enverra. Mais comment? interroge l'autre. En priant, répond le rusé. La dévotion de Guilleri fit paraître huit sols dans sa poche, qu'il partagea honnêtement avec le bourgeois. Mais ce dernier avait beau

prier, le ciel ne l'exauçait pas. Recommencez, disait le bandit. Puis, c'est donc que vous priez sans foi; et sur l'assurance contraire : « Alors vous me cachez l'argent qui a dû vous venir », et de fouiller le malheureux, et de s'indigner de sa fourberie en découvrant deux cents écus : « Allez, conclut-il, vous ne méritez pas les cinquante écus que je vous laisse. »

Entre un bandit puissant et intelligent et les populations qu'il pressure, finissent par se conclure des arrangements : beaucoup préfèrent payer tribut. Certains villageois venaient lui demander conseil, il les aidait parfois de sa bourse et se fit ainsi un peu partout des alliés précieux, qui le renseignaient sur les mouvements des archers, aussi pouvait-il les duper plus aisément, prenant les déguisements les plus inattendus pour égarer les poursuivants sur de fausses pistes, jouant l'éternelle comédie du gros paysan naïf ou du prêtre ou du gentilhomme qui vient précisément d'être détroussé par Guilleri.

Maintes fois les archers se trouvèrent bernés. Il les haïssait et mettait le plus souvent qu'il le pouvait en action son dernier commandement « Mort aux archers et aux prévôts » « et aux bourreaux » eût-il pu ajouter. Il fit un jour route avec le bourreau qui venait d'expédier un de ses hommes. Quand l'autre se fut complaisamment étendu sur les détails de l'exécution, arrivé à la lisière d'un bois, Guilleri siffla à sa façon. Et en un instant le bourreau fut entouré, saisi, et « branché » à un gros arbre.

Durant longtemps, les Guilleri purent exercer leur métier impunément, mais au bout de sept années, et leur retraite principale de Machecoul ayant été découverte, le roi Henri IV finit par se fâcher et chargea M. de Parabère, gouverneur de Mort, de prendre les bandits. L'expédition fut dirigée par André Le Geay, sire de la Gestière, vice-sénéchal et prévôt général du Poitou.

Les vingt prévôts de la région amenèrent leurs hommes disponibles et plusieurs seigneurs leurs vassaux.

Tout un jour quatre couleuvrines battirent les murs du château fort. Et Cadet Guilleri comprit bientôt que devant ces quelques milliers d'assaillants, ses chances étaient bien faibles de résister, aussi prit-il une résolution désespérée et se lança-t-il, lui et ses hommes, à cheval, et pistolets en mains, contre le rideau de troupes qui encerclaient son château. Et si grands furent sa hardiesse, et peut-être son bonheur, qu'il réussit à

percer ses ennemis étonnés et par là effrayés; il échappa, mais à quel prix; quatre-vingts de ses compagnons furent pris, dont son frère, qui échut au prévôt de Saintes, par qui il fut mis en jugement et finalement conduit au supplice. Ceux des bandits qui purent gagner la côte se joignirent aux pirates alliés des Guilleri et grossirent leur troupe et André Le Geay fut annobli pour son succès. Cadet Guilleri n'avait en effet rallié que quinze de ses hommes et ne pouvant rien faire avec si peu de monde, il les congédia, munis d'une belle somme d'argent. Ne conservant que deux fidèles serviteurs il vint s'établir avec eux à Saint-Justin, près de Bordeaux, où il se fait la réputation d'un gentilhomme très courtois et libéral. Ainsi parfois finissent honorablement les forbans. Mais la suite montra qu'il avait été imprudent de n'aller pas s'installer plus loin du théâtre de ses exploits : il fut reconnu et dénoncé par une de ses anciennes victimes.

Son procès se fit à la Rochelle le 30 novembre 1608, et il fut exécuté le 4 décembre à 4 heures du soir. Il montra « une grande fermeté, beaucoup de foi et de repentance », dit Merlin, ministre protestant qui assista à l'exécution. Parfois il s'adressait à la foule : « Il y a ici beaucoup de gens qui savent la Maison d'où je suis sorti, laquelle doit avoir à ce jour une si ignominieuse tache qui ternira son nom. Et cependant, Messieurs, il n'est pas incompatible qu'il puisse sortir un mauvais fruit d'une bonne semence selon le champ où elle a été semée. » Il pleurait alors, et les assistants se répétaient que son père était mort de chagrin.

Quant à son frère Guillaume, il se réfugia finalement dans son château de Guillerien, au nord de la lande de Coëtquidan, et c'est là que lui, à son tour, fut défait.

Telle est l'histoire des frères Guilleri, qui ont inspiré, croit-on en Aunis et Saintonge la charmante chanson :

Il était un p'tit homme,
Qui s'appelait Guilleri,
Carabi (1).
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Toto Carabo,
Marchand d'corabos,
Compère Guilleri,
Te laisseras-tu mouri?

(1) Un carabi était un porteur d'arme à feu.

Mais comme l'histoire est perfide, on peut lire dans *Le vray pourtrait des Huguenots*, ouvrage daté de 1579, que « comme Guilleri, ils se casseront la jambe, si mieux n'aiment le col », allusion à ce couplet suivant de la chanson :

La branche vint à rompre
Et Guilleri tombi
Carabi,
Il se cassa la jambe...

D'où il faut bien conclure qu'il y eut bien avant nos Guilleri un brigand de ce nom, si bien oublié qu'une chanson faite en son honneur est chantée en celui d'un autre.

R. de Saint-Junin

*Les Films marqués de un * peuvent être vus par tous, ceux marqués de ** doivent être réservés aux adultes et ceux marqués *** sont à réserver à un public averti.*

## *DRAME AU VEL'D'HIV*

(Gray Film).

Dans notre chronique de décembre nous nous félicitions, en entretenant nos lecteurs du *Troisième Homme,* un des derniers films policiers présentés à Paris, de pouvoir saluer par la même occasion l'une des meilleures réalisations cinématographiques qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps. Un thème proprement policier y servait de prétexte à une véritable œuvre d'art et la parfaite adaptation de la technique cinématographique à ce nouveau mode de tragique y apparaissait d'une façon assez exemplaire.

Avec *Drame au Vel' d'Hiv,* l'ingénieuse intrigue ne donne lieu ni aux mêmes recherches ni à la même poésie. L'auteur n'y prend pas de risques. (Dans le *Troisième Homme,* à vrai dire, non plus, mais les moyens éprouvés étaient portés à un tel degré de perfection qu'ils en revêtaient une portée nouvelle.) Ce qui fait l'intérêt de ce film et mérite qu'on le signale réside dans l'honnêteté avec laquelle le metteur en scène s'est attaché à traiter son sujet. S'il n'a pas tenté de lui donner des prolongements inattendus, il s'est gardé de toute grandiloquence. Pas de trémolos, pas de ce mystère de pacotille ni de ce tragique à bon marché qui sont les écueils habituels — et, hélas, pas toujours évités — du genre. Ce sont sans doute là

des qualités négatives — mais elles comptent : la netteté de ce qui nous est présenté est séduisante.

Je ne voudrais pas, en analysant le scénario, amoindrir votre plaisir, mais le cadre dans lequel il se déroule joue un assez grand rôle pour devoir être indiqué. C'est qu'en effet l'un des personnages principaux du film, l'un des mieux venus et des plus vivants c'est le Vel' d'Hiv lui-même. Le Vel' d'Hiv, grande vedette mal connue que l'on surprend ici dans son intimité et sa vie de tous les jours.

Le vol de la recette un soir de grand match, puis le crime que l'on découvre peu après déclenchent une enquête qui nous permet de vivre pendant quelques heures de la vie bigarrée et pittoresque qui, une fois les portes fermées au public, commence d'emplir l'enceinte de la rue Nélaton.

Maurice Cam, le réalisateur du film, s'est appliqué à donner à cet aspect documentaire de son œuvre la plus grande exactitude possible. Il a réussi à nous convaincre de l'honnêteté de son travail. Et s'il semble qu'on aurait pu tirer un parti plus original et saisissant de cette évocation — elle demeure toujours dans les limites du reportage courant — il n'en est pas moins certain que tous les sportifs, habitués des gradins du Vélodrome d'Hiver, seront heureux de voir ces images qui sont expressives et vraies. Ils seront aussi reconnaissants à Maurice Cam de les faire pénétrer derrière le décor et de leur présenter avec esprit ce petit monde si curieux et pittoresque qui gravite autour des vedettes et mène à petit bruit sa poétique existence.

Le côté proprement policier du film est de bon aloi. L'intrigue a même quelque chose de solide et de sérieux qui plaît. Elle est bien construite, sans faille. Du moins pour le spectateur qui a une psychologie et des réactions très différentes de celles du lecteur. Mais ici c'est le spectateur que l'on doit convaincre. Les soupçons sont habilement répartis sur plusieurs personnages (grâce parfois à des moyens peut-être un peu artificiels), l'explication finale est satisfaisante.

Tout cela donne une œuvre équilibrée, sans extrême éclat mais sans irritante faiblesse. On ne s'ennuie pas à la voir et on quitte la salle, l'esprit satisfait, persuadé que si, d'aventure, on allait frapper à la porte du bureau directorial du Vel' d'Hiv, c'est la voix pleine d'autorité de Pizani qui vous répondrait et que, si l'on se décidait à engager quelques paris clandestins, seul Bussière serait habilité à nous les enregistrer. On oublie

assez vite le crime mais peut-être les âmes sensibles garderont le souvenir de la scène finale à laquelle le jeu sobre de Le Gall sait mêler une note d'émotion sincèrement exprimée.

SAMMY

## *LA FERME DES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX*

Parmi les énigmes historiques, la mort de Paul-Louis Courier est une dès plus troublantes. On sait que le terrible pamphlétaire a été assassiné en 1825, dans les bois de Larcay, près de la ferme tourangelle de la Chavonnière où il habitait avec sa jeune femme. Paul-Louis Courier était détesté de tous; il était avare, plein d'aspérités, il écrivait des pamphlets politiques qui le faisaient haïr des royalistes et des bonapartistes. De plus sa femme était coquette.

Dès lors, se pose le problème : est-ce un crime politique? un drame passionnel? ou un meurtre inspiré par la haine que ressentait pour lui son entourage? Jean Decraivre, réalisateur de ce film, laisse planer un doute, mais il pense que c'est un crime en « souscription », à la fois politique, passionnel et domestique. Et c'est là une explication fort plausible du drame de la Chavonnière. Certes, sa femme Herminie Courier, responsable en partie de l'assassinat, par sa coquetterie, n'a aucune part à l'assassinat, mais le garde-chasse, le domestique unijambiste et le beau valet renvoyé, qui serrait de trop près Herminie, finissent par se décider au meurtre de leur maître, pour des motifs complexes où sont mêlées à des doses difficiles à déterminer, la passion, la politique et la haine.

La distribution est remarquable : Pierre Renoir est un Procureur du Roi plein d'autorité. Dumesnil et Claude Géniat campent un ménage Courier très convaincu et Dufilho réalise une étonnante création.

Ce film qui abonde en photos d'extérieur d'une très belle venue, a obtenu en son temps le Grand Prix International au Festival de Locarno. Quand il passera dans votre quartier, allez le voir, vous ne serez pas déçus.

J. P.

## *LES INFORMATIONS (suite).*

● **L'anniversaire d'Agatha Christie.**

Agatha Christie vient de célébrer son 55e anniversaire en même temps que son 29e roman. C'est la femme d'un archéologue britannique qui s'intéresse aux antiquités du proche Orient. Nous devons ces renseignements à notre excellent confrère, Mystère-Magazine.

● **Une nouvelle formule de roman policier.**

C'est celle de Claude Ferny dans « La Main qui nourrissait la Mort » ; l'auteur nous met entre les mains le dossier complet d'un crime. Cette présentation originale a été très appréciée par Edmond Locard, Directeur du Laboratoire de Police technique de Lyon qui préface le livre. (Voir l'analyse à la rubrique : *Livres Policiers.*)

● **La saison des prix.**

La saison des prix vient de débuter. C'est le Prix du Quai des Orfèvres qui a ouvert la marche. Le jury est présidé par le Directeur de la Police Judiciaire et le Docteur Paul, des spécialistes s'il en fut. C'est « L'Assassin au clair de lune », de Francis Didelot, qui a été couronné.

● **Le rôle d'accusé.**

C'est le titre du dernier livre de Roger Grenier où il tente une analyse du rôle d'accusé, puis de cette machine judiciaire prête à l'écraser, dont il démonte les rouages et signale les grippages.
Il semble que ce livre est proche parent de la littérature policière puisque le rôle d'accusé en est l'aboutissement. Et puis, dans maints romans policiers, comme dans « Un cas pendable » de Carter Dickson, que nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié, ne voit-on pas fonctionner et grincer la machine judiciaire. A ce double titre, ce livre méritait d'être signalé.

## *RÉSERVEZ UN RAYON DE VOTRE BIBLIOTHÈQUE*

## A LA COLLECTION " **LE YARD** "

*Si vous vous trouvez trop éloigné d'un dépôt du* Yard, *nous pouvons vous adresser les numéros déjà parus ou vous inscrire sur la liste de nos abonnés. Vous n'avez qu'à nous adresser le montant de l'envoi à notre C. C. P. PARIS 22 31 15 en indiquant au dos du mandat, en même temps que vos* nom et adresse, *vos désiderata.*

Envoi franco

***Déjà parus :***

| | | | |
|---|---|---|---|
| **La Doublure du Mort** | **55 fr.** | **Trois hommes morts** | **65 fr.** |
| **Le Chat connaît l'assassin** | **55 fr.** | **L'Homme qui se rencontra** | **65 fr.** |
| **Un Cas pendable** | **55 fr.** | **Le 3e cavalier accuse** | **65 fr.** |
| **Cardby contre fantômes** | **65 fr.** | **Mort d'un inconnu** | **65 fr.** |
| **Le Dîner d'anniversaire** | **65 fr.** | **Le Locataire de la Mort** | **65 fr.** |
| **Défense de fumer sous peine de mort.** | **65 fr.** | **La Nuit a des yeux** | **65 fr.** |
| | | **La Mort s'invite au Bal** | **65 fr.** |



Le Gérant, Bernard PRIVAT.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 7174
Dépôt légal N° 83 : 1er trimestre 1950.

rit la Justice et que l'enquête anéantit. On sent tous les zig-zag de l'enquête policière dans une affaire dont un criminel embrouille tous les fils. Mais, par un juste retour des choses, le coupable, en accumulant des précautions excessives, finira par se livrer à la Justice.

Le professeur Locard, Directeur du Laboratoire de Police Technique de Lyon a préfacé le livre.

Qu'en pensera le public? Bien fin qui le dira. Les uns s'intéresseront à ce genre de roman. D'autres, comme le rédacteur de la présente note, en apprécieront l'originalité et l'accent de vérité qui s'en dégage.

J. P.

TRAITES SUR LA MORT, par Yves Fougéres. *Le Labyrinthe.*

Yves Marset — Français habitant Londres — est enlevé à Montmartre par deux tueurs qui le conduisent dans une maison de banlieue où une femme blonde constate qu'il y a erreur sur la personne et après l'avoir dévalisé, donne l'ordre de le ramener à Paris. En chemin, il est déposé dans la forêt de Saint-Germain, non sans avoir reçu deux balles dans le corps. Naturellement, après sa guérison, il ne songe qu'à retrouver la bande et s'en ouvre au commissaire Hardouin, chargé de l'enquête.

Et la chasse commence. Ce qui a provoqué l'erreur des bandits est une claudication passagère de Marset due à un nerf froissé. Pour retrouver la bande, le mieux serait de surveiller un boiteux. Un noyé est repêché, est-il boiteux et par conséquent, est-ce l'homme recherché par les gangsters? Oui, il a été tué avant la noyade et boitait. De plus, c'est le même pistolet qui a tiré sur les deux hommes. Va-t-on, grâce à ce dernier crime, découvrir la femme qui dirige la bande, Madeleine Courtaud. L'enquête piétine. On sait que le noyé s'appelle Courtaud. Peu à peu, le cercle se resserre autour de Madeleine, qui, un jour, est traquée dans la maison de banlieue. Mais il y aura deux morts avant d'atteindre ce résultat! D'abord, Marset, puis une petite bonne Janine qui en savait trop.

Traités sur la Mort est plutôt qu'un policier, un roman d'aventures policières. Nous ne connaissons que fort peu les personnages, on sait que la psychologie n'est pas en honneur dans les romans policiers, mais un tout petit peu ferait notre affaire. Le roman est très tendu, pas un visage féminin honnête ne vient éclairer ce drame. Cependant le récit est bien mené et le lecteur le lit avec plaisir.

N. T.

Dans le compte rendu que nous avons fait des deux romans *La Morte scandaleuse* paru au Portulan et *Je vais mourir ce soir* paru à la Maîtrise du Livre, nous avons malencontreusement omis d'indiquer le nom de l'auteur. Il s'agit de l'excellent écrivain Terry Stewart auprès duquel nous nous excusons vivement de cet oubli.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

*Une formule inédite en France :*

# "LE YARD"

Magazine policier mensuel

**La Publication policière**
**la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne**

**par sa conception**
vivante et inédite

**"LE YARD"** publie tous les mois : **Un Roman policier complet** traduit de l'anglais — Une **Nouvelle** — des **Récits** — Une **Chronique des Livres,** du **Cinéma,** du **Théâtre** — Les **Actualités,** etc...

**par son format**
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

**par son prix**
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

**60 francs**

N. M. P. P.